



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

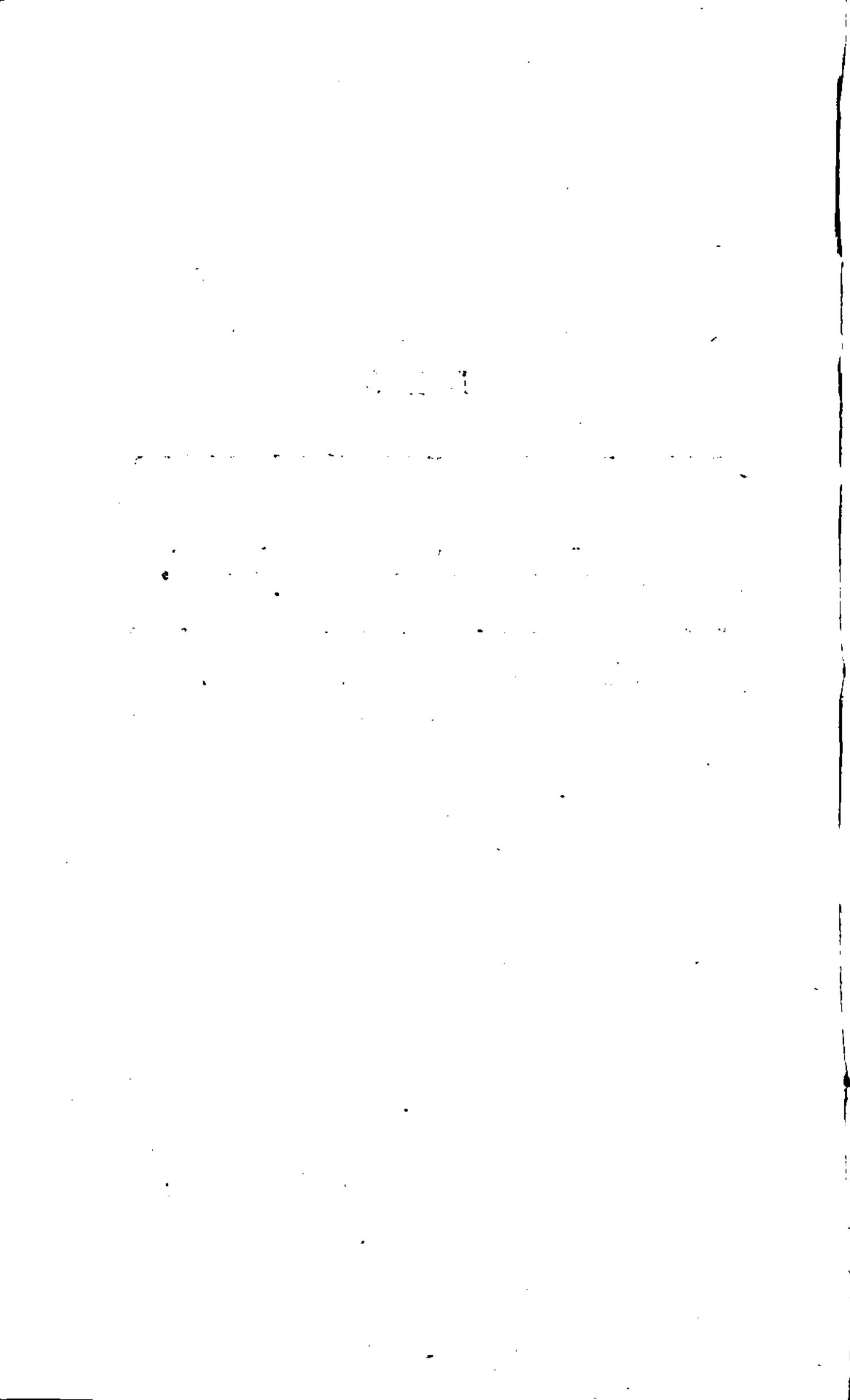
SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

LES  
MILLE ET UNE NUITS,  
*CONTES ARABES.*

---

TOME SECOND.

---



LES  
MILLE ET UNE NUITS,  
*CONTES ARABES;*  
TRADUITS EN FRANÇOIS  
PAR M. GALLAND.  
*NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE.*

---

TOME SECOND.

---



*A PARIS,*  
PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

---

M. DCC. LXXVIII.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

KC 17340 (2)



---

## AVERTISSEMENT.

**L**E Lecteur ne trouvera plus à chaque nuit : *Ma chere sœur, si vous ne dormez pas, &c.* Comme cette répétition a choqué plusieurs personnes d'esprit, on l'a retranchée pour s'accommoder à leur délicatesse. Le Traducteur espere que les Savants lui pardonneront l'infidélité qu'il fait en cela à son Original, puisqu'il a d'ailleurs si religieusement conservé le génie & le caractère des Contes Orientaux, qu'il a rendu par-là son Ouvrage digne de leur bibliothèque. Il avoit pressenti que cette répétition pourroit bien déplaire aux François; mais par une timidité assez rare dans un Auteur qui traduit un Livre peu connu, il n'osa pas s'écarter de son texte. Le succès qu'a eu le premier volume qu'il a déjà donné au Public, doit répondre de la réussite des autres, qui ne contiennent pas des choses moins merveilleuses, ni moins agréables.

---



---

**T A B L E**
**DES NUITS DU TOME II.**

<b>C</b> OMMENCEMENT de l'histoire de Sindbad le Marin ,	page 1
<b>LXX.</b> Nuit. Suite de l'histoire de Sindbad le Marin ,	4
Premier voyage de Sindbad le Marin ,	7
<b>LXXI.</b> Nuit. Continuation du premier voyage de Sindbad le Marin ,	9
<b>LXXII.</b> Nuit. Fin du premier voyage de Sind- bad ,	16
Commencement du second voyage de Sindbad ,	19
<b>LXXIII.</b> Nuit. Suite du second voyage de Sindbad ,	20
<b>LXXIV.</b> Nuit. Fin du second voyage de Sind- bad ,	26
Commencement du troisieme voyage de Sind- bad ,	31
<b>LXXV.</b> Nuit. Suite du troisieme voyage de Sindbad ,	32
<b>LXXVI.</b> Nuit. Suite du troisieme voyage de Sindbad ,	39
<b>LXXVII.</b> Nuit. Continuation du troisieme voyage de Sindbad ,	43
<b>LXXVIII.</b> Nuit. Fin du troisieme voyage de Sindbad ,	46

<i>Commencement du quatrieme voyage de Sindbad,</i>	48
LXXIX. <i>Nuit. Continuation du quatrieme voyage de Sindbad,</i>	49
LXXX. <i>Nuit. Continuation du quatrieme voyage de Sindbad,</i>	52
LXXXI. <i>Nuit. Suite du quatrieme voyage de Sindbad,</i>	58
LXXXII. <i>Nuit. Fin du quatrieme voyage de Sindbad,</i>	62
<i>Commencement du cinquieme voyage de Sindbad,</i>	67
LXXXIII. <i>Nuit. Continuation du cinquieme voyage de Sindbad,</i>	68
LXXXIV. <i>Nuit. Suite du cinquieme voyage de Sindbad,</i>	72
LXXXV. <i>Nuit. Fin du cinquieme voyage de Sindbad,</i>	76
<i>Commencement du sixieme voyage de Sindbad,</i>	78
LXXXVI. <i>Nuit. Continuation du sixieme voyage de Sindbad,</i>	82
LXXXVII. <i>Nuit. Fin du sixieme voyage de Sindbad,</i>	87
LXXXVIII. <i>Nuit. Commencement du septieme &amp; dernier voyage de Sindbad,</i>	93
LXXXIX. <i>Nuit. Continuation du septieme &amp; dernier voyage de Sindbad,</i>	100
XC. <i>Nuit. Fin du septieme &amp; dernier voyage de Sindbad. le Marin,</i>	106
<i>Histoire des trois Pommes,</i>	109

<b>XCI.</b> Nuit. <i>Suite de l'histoire des trois Pommes,</i>	111
<b>XCII.</b> Nuit. <i>Histoire de la Dame massacrée, &amp; du jeune homme son mari,</i>	118
<b>XCIII.</b> Nuit. <i>Continuation de l'histoire des trois Pommes,</i>	124
<i>Histoire de Noureddin Ali, &amp; de Bedreddin Hassan,</i>	128
<b>XCIV.</b> Nuit. <i>Continuation de l'histoire de Noureddin Ali,</i>	136
<b>XCV.</b> Nuit. <i>Suite de l'histoire de Noureddin Ali &amp; de Bedreddin Hassan,</i>	141
<b>XCVI.</b> Nuit. <i>Suite de l'histoire de Noureddin Ali &amp; de Bedreddin Hassan,</i>	146
<b>XCVII.</b> Nuit. <i>Suite de l'histoire de Noureddin Ali &amp; de Bedreddin Hassan,</i>	149
<b>XCVIII.</b> Nuit. <i>Continuation de l'histoire de Bedreddin Hassan,</i>	152
<b>XCIX.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	155
<b>C.</b> Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	159
<b>CII.</b> Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	162
<b>CIV.</b> Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	169
<b>CV.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	173
<b>CVI.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	176
<b>CVII.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	178
<b>CVIII.</b> Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	180

DES NUITS. ix

<b>CIX.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	183
<b>CX.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	186
<b>CXI.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	189
<b>CXII.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	191
<b>CXIII.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	194
<b>CXIV.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	196
<b>CXV.</b> Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	199
<b>CXVI.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	202
<b>CXVII.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	205
<b>CXVIII.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	110
<b>CXIX.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	213
<b>CXX.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	216
<b>CXXI.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	220
<b>CXXII.</b> Nuit. <i>Fin de l'histoire de Bedreddin, &amp; conclusion de celle des trois Pommes,</i>	224
<b>CXXIII.</b> Nuit. <i>Commencement de l'histoire du petit Bossu,</i>	229
<b>CXXIV.</b> Nuit. <i>Suite de l'histoire du petit Bossu,</i>	233

CXXV. Nuit. Continuation de l'histoire du <i>petit Bossu,</i>	235
CXXVI. Nuit. Continuation de l'histoire du <i>petit Bossu,</i>	239
CXXVII. Nuit. Continuation de l'histoire <i>du petit Bossu,</i>	241
CXXVIII. Nuit. Commencement de l'histoire <i>que raconta le Marchand Chrétien,</i>	245
CXXIX. Nuit. Suite de la même histoire,	246
CXXX. Nuit. Suite de la même histoire,	249
CXXXI. Nuit. Continuation de la même <i>histoire,</i>	251
CXXXII. Nuit. Continuation de la même <i>histoire,</i>	254
CXXXIII. Nuit. Continuation de la même <i>histoire,</i>	258
CXXXIV. Nuit. Suite de la même histoire,	260
CXXXV. Nuit. Suite de la même histoire,	263
CXXXVI. Nuit. Continuation de la même <i>histoire,</i>	266
CXXXVII. Nuit. Continuation de la même <i>histoire,</i>	268
CXXXVIII. Nuit. Continuation de la même <i>histoire,</i>	271
CXXXIX. Nuit. Suite de la même histoire,	275
CXL. Nuit. Fin de la même histoire,	277
<i>Histoire rapportée par le Pourvoyeur du Sul- tan de Casgar,</i>	280

CXLI. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	282
CXLII. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	285
CXLIII. Nuit. <i>Continuation de la même his-</i> <i>toire,</i>	287
CXLIV. Nuit. <i>Continuation de la même his-</i> <i>toire,</i>	291
CXLV. Nuit. <i>Continuation de la même his-</i> <i>toire,</i>	294
CXLVI. Nuit. <i>Continuation de la même his-</i> <i>toire,</i>	297
CXLVII. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	301
CXLVIII. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	305
CXLIX. Nuit. <i>Fin de la même histoire,</i>	308
CL. Nuit. <i>Commencement de l'histoire racon-</i> <i>tée par le Médecin Juif,</i>	311
CLI. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	314
CLII. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	318
CLIII. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	321
CLIV. Nuit. <i>Continuation de la même his-</i> <i>toire,</i>	324
CLV. Nuit. <i>Continuation de la même his-</i> <i>toire,</i>	327
CLVI. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	333
CLVII. Nuit. <i>Fin de la même histoire,</i>	336
<i>Histoire racontée par le Tailleur,</i>	340
CLVIII. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	341
CLIX. Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	346
CLX. Nuit. <i>Continuation de la même his-</i> <i>toire,</i>	350

xij **TABLE DES NUITS:**

<b>CLXI.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	<b>354</b>
<b>CLXII.</b> Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	<b>357</b>
<b>CLXIII.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	<b>360</b>
<b>CLXIV.</b> Nuit. <i>Continuation de la même histoire,</i>	<b>362</b>
<b>CLXV.</b> Nuit. <i>Suite de la même histoire,</i>	<b>366</b>

**Fin de la Table des Nuits.**





LES  
MILLE ET UNE NUITS,  
CONTES ARABES.

---

---

HISTOIRE

*De Sindbad le Marin.*

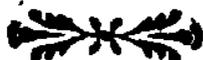
**S**IRE, sous le regne de ce même calife Haroun Alraschid, dont je viens de parler, il y avoit à Bagdad un pauvre porteur qui se nommoit Hindbad. Un jour qu'il faisoit une chaleur excessive, il portoit une charge très-pesante d'une extrémité de la ville à une autre. Comme il étoit fort fatigué du chemin qu'il avoit déjà fait, & qu'il lui en restoit encore beaucoup à faire, il arriva dans une rue où régnoit un doux zéphyr, & dont le pavé étoit arrosé d'eau de rose. Ne pouvant desirer un vent plus favorable pour se reposer & reprendre de nouvelles

forces, il posa sa charge à terre, & s'assit dessus auprès d'une grande maison.

Il se fut bientôt très-bon gré de s'être arrêté en cet endroit; car son odorat fut agréablement frappé d'un parfum exquis de bois d'aloës & de pastilles, qui sortoit par les fenêtres de cet hôtel, & qui, se mêlant avec l'odeur de l'eau de rose, achevoit d'embaumer l'air. Outre cela, il ouït en dedans un concert de divers instruments, accompagnés du ramage harmonieux d'un grand nombre de rossignols & d'autres oiseaux particuliers au climat de Bagdad. Cette gracieuse mélodie, & la fumée de plusieurs sortes de viandes qui se faisoient sentir, lui firent juger qu'il y avoit là quelque festin, & qu'on s'y réjouissoit. Il voulut savoir qui demeuroit en cette maison qu'il ne connoissoit pas bien, parce qu'il n'avoit pas eu occasion de passer souvent par cette rue. Pour satisfaire sa curiosité, il s'approcha de quelques domestiques qu'il vit à la porte, magnifiquement habillés, & demanda à l'un d'entr'eux comment s'appelloit le maître de cet hôtel. Hé quoi, lui répondit le domestique, vous demeurez à Bagdad, & vous ignorez que c'est ici la demeure du seigneur Sindbad le marin, de ce fameux voyageur qui a parcouru toutes les mers que le soleil éclaire? Le porteur, qui avoit ouï parler des richesses de Sindbad,

ne put s'empêcher de porter envie à un homme dont la condition lui paroïssoit aussi heureuse qu'il trouvoit la sienne déplorable. L'esprit aigri par ses réflexions, il leva les yeux au ciel, & dit assez haut pour être entendu : Puissant Créateur de toutes choses, considérez la différence qu'il y a entre Sindbad & moi; je souffre tous les jours mille fatigues & mille maux; & j'ai bien de la peine à me nourrir, moi & ma famille, de mauvais pain d'orge, pendant que l'heureux Sindbad dépense avec profusion d'immenses richesses, & mene une vie pleine de délices. Qu'a-t-il fait pour obtenir de vous une destinée si agréable? qu'ai-je fait pour en mériter une si rigoureuse? En achevant ces paroles, il frappa du pied contre terre, comme un homme entièrement possédé de sa douleur & de son désespoir.

Il étoit encore occupé de ses tristes pensées, lorsqu'il vit sortir de l'hôtel un valet qui vint à lui, & qui, le prenant par le bras, lui dit : Venez, suivez-moi, le seigneur Sindbad mon maître veut vous parler. Le jour, qui parut en cet endroit, empêcha Scheherazade de continuer cette histoire; mais elle la reprit le lendemain.



---

**LXX. N U I T.**

**S**I RE, votre majesté peut aisément s'imaginer qu'Hindbad ne fut pas peu surpris du compliment qu'on lui faisoit. Après le discours qu'il venoit de tenir, il avoit sujet de craindre que Sindbad ne l'envoyât quérir pour lui faire quelque mauvais traitement; c'est pourquoi il voulut s'excuser sur ce qu'il ne pouvoit abandonner sa charge au milieu de la rue; mais le valet de Sindbad l'assura qu'on y prendroit garde, & le pressa tellement sur l'ordre dont il étoit chargé, que le porteur fut obligé de se rendre à ses instances.

Le valet l'introduisit dans une grande salle, où il y avoit un bon nombre de personnes autour d'une table couverte de toutes sortes de mets délicats. On voyoit à la place d'honneur un personnage grave, bien fait & vénérable par une longue barbe blanche, & derriere lui, étoit debout une foule d'officiers & de domestiques fort empressés à le servir. Ce personnage étoit Sindbad. Le porteur, dont le trouble s'augmenta à la vue de tant de monde, & d'un festin si superbe, salua la compagnie en tremblant. Sindbad lui dit de s'approcher; & après l'avoir fait

asseoir à sa droite, lui servit à manger lui-même, & lui fit donner à boire d'un excellent vin, dont le buffet étoit abondamment garni.

Sur la fin du repas, Sindbad, remarquant que ses convives ne mangeoient plus, prit la parole; & s'adressant à Hindbad, qu'il traita de frere, selon la coutume des arabes, lorsqu'ils se parlent familièrement, lui demanda comment il se nommoit, & quelle étoit sa profession. Seigneur, lui répondit-il, je m'appelle Hindbad. Je suis bien-aise de vous voir, reprit Sindbad, & je vous répons que la compagnie vous voit aussi avec plaisir; mais je souhaiterois d'apprendre de vous-même ce que vous disiez tantôt dans la rue. Sindbad, avant que de se mettre à table, avoit entendu tout son discours par la fenêtre; & c'étoit ce qui l'avoit obligé à le faire appeller.

A cette demande, Hindbad, plein de confusion, baissa la tête, & répartit: Seigneur, je vous avoue que ma lassitude m'avoit mis en mauvaise humeur, & il m'est échappé quelques paroles indiscrettes que je vous supplie de me pardonner. Oh, ne croyez pas, reprit Sindbad, que je sois assez injuste pour en conserver du ressentiment. J'entre dans votre situation; au-lieu de vous reprocher vos murmures, je vous plains: mais il faut que je vous tire d'une

erreur où vous me paroissez être à mon égard. Vous vous imaginez, sans doute, que j'ai acquis sans peine & sans travail toutes les commodités & le repos dont vous voyez que je jouis; désabusez-vous. Je ne suis parvenu à un état si heureux, qu'après avoir souffert, durant plusieurs années, tous les travaux du corps & d'esprit que l'imagination peut concevoir. Oui, messeigneurs, ajouta-t-il, en s'adressant à toute la compagnie, je puis vous assurer que ces travaux sont si extraordinaires, qu'ils sont capables d'ôter aux hommes les plus avides de richesses, l'envie fatale de traverser les mers pour en acquérir. Vous n'avez peut-être entendu parler que confusément de mes étranges aventures, & des dangers que j'ai courus sur mer dans les sept voyages que j'ai faits; & puisque l'occasion s'en présente, je vais vous en faire un rapport fidele : je crois que vous ne serez pas fâchés de l'entendre.

Comme Sindbad vouloit raconter son histoire, particulièrement à cause du porteur, avant que de la commencer, il ordonna qu'on fît porter la charge qu'il avoit laissée dans la rue, au lieu où Hindbad marqua qu'il souhaitoit qu'elle fût portée. Après cela, il parla dans ces termes :

---

## PREMIER VOYAGE

*De Sindbad le Marin.*

**J'**AVOIS hérité de ma famille des biens considérables, j'en dissipai la meilleure partie dans les débauches de ma jeunesse : mais je revins de mon aveuglement ; & rentrant en moi-même, je reconnus que les richesses étoient périssables, & qu'on en voyoit bientôt la fin quand on les ménageoit aussi mal que je faisois. Je pensai de plus que je consumois malheureusement dans une vie déréglée, le temps, qui est la chose du monde la plus précieuse. Je considérai encore que c'étoit la dernière & la plus déplorable de toutes les misères, que d'être pauvre dans la vieillesse. Je me souvins de ces paroles du grand Salomon, que j'avois autrefois oui dire à mon père : qu'il est moins fâcheux d'être dans le tombeau que dans la pauvreté. Frappé de toutes ces réflexions, je ramassai les débris de mon patrimoine. Je vendis à l'encan en plein marché, tout ce que j'avois de meubles. Je me liai ensuite avec quelques marchands qui négocioient par mer. Je consultai ceux qui me parurent capables de me donner de bons

conseils. Enfin, je résolus de faire profiter le peu d'argent qui me restoit ; & dès que j'eus pris cette résolution, je ne tardai guere à l'exécuter. Je me rendis à Balfora (1), où je m'embarquai avec plusieurs marchands sur un vaisseau que nous avions équipé à fraix communs.

Nous mêmes à la voile, & prirent la route des Indes orientales par le golfe Persique, qui est formé par les côtes de l'Arabie heureuse à la droite, & par celles de Perse à la gauche, & dont la plus grande largeur est de soixante & dix lieues, selon la commune opinion. Hors de ce golfe, la mer du Levant, la même que celle des Indes, est très-spacieuse : elle a, d'un côté, pour bornes les côtes d'Abyssinie, & quatre mille cinq cents lieues de longueur jusqu'aux (2) isles de Vakvak. Je fus d'abord incommodé de ce qu'on appelle le mal de mer ; mais ma santé se rétablit bientôt, & depuis ce temps-là, je n'ai point été sujet à cette maladie.

Dans le cours de notre navigation, nous

(1) Port de mer sur le golfe Persique.

(2) Ces isles, selon les Arabes, sont au-delà de la Chine, & ainsi appellées d'un arbre qui porte un fruit de ce nom. Ce sont, sans doute, des isles du Japon, qui ne sont pourtant pas éloignées de l'Abyssinie.

abordâmes à plusieurs isles, & nous y vendîmes ou échangeâmes nos marchandises. Un jour que nous étions à la voile, le calme nous prit vis-à-vis une petite isle presque à fleur d'eau, qui ressembloit à une prairie par sa verdure. Le capitaine fit plier les voiles, & permit de prendre terre aux personnes de l'équipage qui voulurent y descendre. Je fus du nombre de ceux qui y débarquerent.

Mais dans le temps que nous nous divertissions à boire & à manger, & à nous délasser de la fatigue de la mer, l'isle trembla tout-à-coup, & nous donna une rude secousse.

A ces mots, Scheherazade s'arrêta, parce que le jour commençoit à paroître. Elle reprit ainsi son discours sur la fin de la nuit suivante.

---

## LXXI. NUIT.

**S**IRE, Sindbad, poursuivant son histoire : On s'apperçut, dit-il, du tremblement de l'isle dans le vaisseau, d'où l'on nous cria de nous rembarquer promptement ; que nous allions tous périr ; que ce que nous prenions pour une isle, étoit le dos d'une baleine. Les plus diligents se sauverent dans

la chaloupe, d'autres se jetterent à la nage; pour moi, j'étois encore sur l'isle, ou plutôt sur la baleine, lorsqu'elle se plongea dans la mer, & je n'eus que le temps de me prendre à une piece de bois qu'on avoit apportée du vaisseau pour faire du feu. Cependant le capitaine, après avoir reçu sur son bord les gens qui étoient dans la chaloupe, & recueilli quelques-uns de ceux qui nageoient, voulut profiter d'un vent frais & favorable qui s'étoit levé, il fit hausser les voiles, & m'ôta par-là l'espérance de gagner le vaisseau.

Je demurai donc à la merci des flots, poussé tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre; je disputai contr'eux ma vie tout le reste du jour & de la nuit suivante. Je n'avois plus de force le lendemain, & je désespérois d'éviter la mort, lorsqu'une vague me jetta heureusement contre une isle. Le rivage en étoit haut & escarpé, & j'aurois eu beaucoup de peine à y monter, si quelques racines d'arbres que la fortune sembloit avoir conservées en cet endroit pour mon salut, ne m'en eussent donné le moyen. Je m'étendis sur la terre, où je demurai, à demi-mort, jusqu'à ce qu'il fût grand jour, & que le soleil parût.

Alors, quoique je fusse très-foible à cause du travail de la mer, & parce que je n'avois pris aucune nourriture depuis le

jour précédent, je ne laissai pas de me traîner en cherchant des herbes bonnes à manger. J'en trouvai quelques-unes, & j'eus le bonheur de rencontrer une source d'eau excellente, qui ne contribua pas peu à me rétablir. Les forces m'étant revenues, je m'avançai dans l'isle, marchant sans tenir de route assurée. J'entrai dans une belle plaine, où j'apperçus de loin un cheval qui païssoit. Je portai mes pas de ce côté-là, flottant entre la crainte & la joie; car j'ignorois si je n'allois pas chercher ma perte plutôt qu'une occasion de mettre ma vie en sûreté. Je remarquai, en approchant, que c'étoit une cavale attachée à un piquet. Sa beauté attira mon attention; mais pendant que je la regardois, j'entendis la voix d'un homme qui parloit sous terre. Un moment ensuite, cet homme parut, vint à moi, & me demanda qui j'étois. Je lui racontai mon aventure; après quoi, me prenant par la main, il me fit entrer dans une grotte, où il y avoit d'autres personnes qui ne furent pas moins étonnées de me voir, que je l'étois de les trouver là.

Je mangeai de quelques mets qu'ils me présentèrent; puis leur ayant demandé ce qu'ils faisoient dans un lieu qui me paroïssoit si désert, ils répondirent qu'ils étoient palefreniers du roi Mihrage, souverain de cette isle: que chaque année, dans la même

faison, ils avoient coutume d'y amener les cavales du roi, qu'ils attachoient de la manière que je l'avois vu, pour les faire couvrir par un cheval marin qui sortoit de la mer; que le cheval marin, après les avoir couvertes, se mettoit en état de les dévorer; mais qu'ils l'en empêchoient par leurs cris, & l'obligeoient à rentrer dans la mer; que les cavales étant pleines, ils les rame-noient, & que les chevaux qui en nais-soient, étoient destinés pour le roi, & appelés chevaux marins. Ils ajouterent, qu'ils devoient partir le lendemain, & que si je fusse arrivé un jour plus tard, j'aurois péri infailliblement, parce que les habita-tions étoient éloignées, & qu'il m'eût été impossible d'y arriver sans guide.

Tandis qu'ils m'entretenoient ainsi, le cheval marin sortit de la mer, comme ils me l'avoient dit, se jetta sur la cavale, la couvrit, & voulut ensuite la dévorer; mais au grand bruit que firent les palefre-niers, il lâcha prise, & alla se repropelon-ger dans la mer.

Le lendemain, ils reprirent le chemin de la capitale de l'isle avec les cavales, & je les accompagnai. A notre arrivée, le roi Mihrage à qui je fus présenté, me demanda qui j'étois, & par quelle aventure je me trouvois dans ses états. Dès que j'eus plei-nement satisfait sa curiosité, il me témoi-

gna qu'il prenoit beaucoup de part à mon malheur. En même-temps, il ordonna qu'on eût soin de moi, & que l'on me fournît toutes les choses dont j'aurois besoin. Cela fut exécuté d'une manière que j'eus sujet de me louer de sa générosité & de l'exactitude de ses officiers.

Comme j'étois marchand, je fréquentai les gens de ma profession. Je recherchois particulièrement ceux qui étoient étrangers, tant pour apprendre d'eux des nouvelles de Bagdad, que pour en trouver quelqu'un avec qui je puisse y retourner; car la capitale du roi Mihrage est située sur le bord de la mer, & a un beau port où il aborde tous les jours des vaisseaux de différents endroits du monde. Je cherchois aussi la compagnie des savants des Indes, & je prenois plaisir à les entendre parler; mais cela ne m'empêchoit pas de faire ma cour au roi très-régulièrement, ni de m'entretenir avec des gouverneurs & de petits rois, ses tributaires, qui étoient auprès de sa personne. Ils me faisoient mille questions sur mon pays, & de mon côté, voulant m'instruire des mœurs ou des loix de leurs états, je leur demandois tout ce qui me sembloit mériter ma curiosité.

Il y a sous la domination du roi Mihrage, une isle qui porte le nom de Cassel. On m'avoit assuré qu'on y entendoit tou-

tes les nuits un son de tymbales; ce qui a donné lieu à l'opinion qu'ont les matelots, que Degial y fait sa demeure (1). Il me prit envie d'être témoin de cette merveille, & je vis dans mon voyage des poissons long de cent & de deux cents coudées, qui font plus de peur que de mal. Ils font si timides, qu'on les fait fuir en frappant sur des ais. Je remarquai d'autres poissons qui n'étoient que d'une coudée, & qui ressembloient par la tête à des hiboux.

A mon retour, comme j'étois un jour sur le port, un navire y vint aborder. Dès qu'il fut à l'ancre, on commença de décharger les marchandises, & les marchands à qui elles appartenoient, les faisoient transporter dans des magasins. En jettant les yeux sur quelques ballots & sur l'écriture qui marquoit à qui ils étoient, je vis mon nom dessus; & après les avoir attentivement examinés, je ne doutai pas que ce ne fussent ceux que j'avois fait charger sur le vaisseau où je m'étois embarqué à Balsora. Je reconnus même le capitaine; mais comme j'étois persuadé qu'il

---

(1) Degial, chez les mahométans, est le même que l'ante-christ. Selon eux, il viendra à la fin du monde, conquerra toute la terre, excepté la Mecque, Médine, Tarse & Jérusalem, qui seront préservées par des anges qu'il verra à l'entour.

me croyoit mort, je l'abordai, & lui demandai à qui appartenoient les ballots que je voyois. J'avois sur mon bord, me répondit-il, un marchand de Bagdad, qui se nommoit Sindbad. Un jour que nous étions près d'une isle, à ce qu'il nous paroissoit, il mit pied à terre avec plusieurs passagers dans cette isle prétendue, qui n'étoit autre chose qu'une baleine d'une grosseur énorme, qui s'étoit endormie à fleur d'eau. Elle ne se sentit pas plutôt échauffée par le feu qu'on avoit allumé sur son dos pour faire la cuisine, qu'elle commença de se mouvoir & de s'enfoncer dans la mer. La plupart des personnes qui étoient dessus, se noyèrent, & le malheureux Sindbad fut de ce nombre. Ces ballots étoient à lui, & j'ai résolu de les négocier jusqu'à ce que je rencontre quelqu'un de sa famille à qui je puisse rendre le profit que j'aurai fait avec le principal. Capitaine, lui dis-je alors, je suis ce Sindbad que vous croyez mort, & qui ne l'est pas; & ces ballots sont mon bien & ma marchandise... Scheherazade n'en dit pas davantage de cette nuit; mais elle continua le lendemain de cette sorte.



---

---

**LXXII. NUIT.**

**S**INDBAD, poursuivant son histoire, dit à la compagnie : Quand le capitaine du vaisseau m'entendit parler ainsi : Grand Dieu, s'écria-t-il, à qui se fier aujourd'hui ? Il n'y a plus de bonne foi parmi les hommes. J'ai vu de mes propres yeux périr Sindbad ; les passagers qui étoient sur mon bord, l'ont vu comme moi ; & vous osez dire que vous êtes ce Sindbad ? Quelle audace ! A vous voir, il semble que vous soyez un homme de probité ; cependant vous dites une horrible fausseté pour vous emparer d'un bien qui ne vous appartient pas. Donnez-vous patience, répartis-je au capitaine, & me faites la grace d'écouter ce que j'ai à vous dire. Hé bien, reprit-il, que direz-vous ? Parlez, je vous écoute. Je lui racontai alors de quelle manière je m'étois sauvé, & par quelle aventure j'avois rencontré les palefreniers du roi Mihrage, qui m'avoient amené à sa cour.

Il se sentit ébranlé de mon discours ; mais il fut bientôt persuadé que je n'étois pas un imposteur ; car il arriva des gens de son navire qui me reconnurent & me firent de grands compliments, en me témoignant

la joie qu'ils avoient de me revoir. Enfin, il me reconnut aussi lui-même; & se jettant à mon cou: Dieu soit loué, me dit-il, de ce que vous êtes heureusement échappé d'un si grand danger; je ne puis assez vous marquer le plaisir que j'en ressens. Voilà votre bien, prenez-le, il est à vous; faites-en ce qu'il vous plaira. Je le remerciai, je louai sa probité; & pour la reconnoître, je le priai d'accepter quelques marchandises que je lui présentai; mais il les refusa.

Je choisiss ce qu'il y avoit de plus précieux dans mes ballots, & j'en fis présent au roi Mihrage. Comme ce prince savoit la disgrâce qui m'étoit arrivée, il me demanda où j'avois pris des choses si rares. Je lui contai par quel hasard je venois de les recouvrer; il eut la bonté de m'en témoigner de la joie; il accepta mon présent, & m'en fit de beaucoup plus considérables. Après cela, je pris congé de lui, & me rembarquai sur le même vaisseau. Mais avant mon embarquement, j'échangeai les marchandises qui me restoit contre d'autres du pays. J'emportai avec moi du bois d'aloës, de sandal, du camphre; de la muscade, du clou de girofle, du poivre, & du gingembre. Nous passâmes par plusieurs isles, & nous abordâmes enfin à Balsora, d'où j'arrivai en cette ville avec la valeur d'environ cent mille sequins. Ma famille

me reçut, & je la revis avec tous les transports que peut causer une amitié vive & sincère. J'achetai des esclaves de l'un & de l'autre sexe, de belles terres, & je fis une grosse maison. Ce fut ainsi que je m'établis, résolu d'oublier les maux que j'avois soufferts, & de jouir des plaisirs de la vie.

Sindbad s'étant arrêté en cet endroit, ordonna aux joueurs d'instruments de recommencer leurs concerts, qu'ils avoient interrompus par le récit de son histoire. On continua jusqu'au soir de boire & de manger; & lorsqu'il fut temps de se retirer, Sindbad se fit apporter une bourse de cent sequins, & la donnant au porteur: Prenez, Hindbad, lui dit-il; retournez chez vous, & revenez demain entendre la suite de mes aventures. Le porteur se retira fort confus de l'honneur & du présent qu'il venoit de recevoir. Le récit qu'il en fit à son logis, fut très-agréable à sa femme & à ses enfants, qui ne manquèrent pas de remercier Dieu du bien que la providence leur faisoit par l'entremise de Sindbad.

Hindbad s'habilla le lendemain plus proprement que le jour précédent, & retourna chez le voyageur libéral, qui le reçut d'un air riant, & lui fit mille caresses. D'abord que les conviés furent tous arrivés, on servit & l'on tint table fort long-temps. Le repas fini, Sindbad prit la parole, &

s'adressant à la compagnie : Messieurs, dit-il, je vous prie de me donner audience, & de vouloir bien écouter les aventures de mon second voyage ; elles sont plus dignes de votre attention que celles du premier. Tout le monde garda le silence, & Sindbad parla en ces termes :

---

## SECOND VOYAGE

### *De Sindbad le Marin.*

**J'**AVOIS résolu, après mon premier voyage, de passer tranquillement le reste de mes jours à Bagdad, comme j'eus l'honneur de vous le dire hier. Mais je ne fus pas long-temps sans m'ennuyer d'une vie oisive : l'envie de voyager & de négocier par mer, me reprit : j'achetai des marchandises propres à faire le trafic que je méditois, & je partis une seconde fois avec d'autres marchands dont la probité m'étoit connue. Nous nous embarquâmes sur un bon navire ; & après nous être recommandés à Dieu, nous commençâmes notre navigation.

Nous allions d'isles en isles, & nous y faisons des trocs fort avantageux. Un jour nous descendîmes en une qui étoit cou-

verte de plusieurs sortes d'arbres fruitiers ; mais si déserte , que nous n'y découvrîmes aucune habitation , ni même aucune personne. Nous allâmes prendre l'air dans les prairies & le long des ruisseaux qui les arrosoient.

Pendant que les uns se divertissoient à cueillir des fleurs , & les autres des fruits , je pris mes provisions & du vin que j'avois porté , & m'assis près d'une eau coulante entre de grands arbres qui formoient un bel ombrage. Je fis un assez bon repas de ce que j'avois , après quoi le sommeil vint s'emparer de mes sens. Je ne vous dirai pas si je dormis long-temps ; mais quand je me réveillai , je ne vis plus le navire à l'ancre.

Là , Scheherazade fut obligée d'interrompre son récit , parce qu'elle vit que le jour paroissoit ; mais la nuit suivante elle continua de cette manière le second voyage de Sindbad.

---

## LXXIII. N U I T.

**J**E fus bien étonné , dit Sindbad , de ne plus voir le vaisseau à l'ancre ; je me levai , je regardai de toutes parts , & je ne vis pas un des marchands qui étoient descendus dans l'isle avec moi. J'apperçus seu-

lement le navire à la voile, mais si éloigné, que je le perdis de vue peu de temps après.

Je vous laisse à imaginer les réflexions que je fis dans un état si triste. Je pensai mourir de douleur : je pouffai des cris épouvantables ; je me frappai la tête, & me jettai par terre, où je demurai longtemps abymé dans une confusion mortelle de pensées toutes plus affligeantes les unes que les autres : je me reprochai cent fois de ne m'être pas contenté de mon premier voyage, qui devoit m'avoir fait perdre pour jamais l'envie d'en faire d'autres. Mais tous mes regrets étoient inutiles, & mon repentir hors de saison.

A la fin, je me résignai à la volonté de Dieu ; & sans savoir ce que je deviendrois, je montai au haut d'un grand arbre, d'où je regardai de tous côtés pour voir si je ne découvrerois rien qui pût me donner quelque espérance. En jettant les yeux sur la mer, je ne vis que de l'eau & le ciel ; mais ayant apperçu du côté de la terre quelque chose de blanc, je descendis de l'arbre, & avec ce qui me restoit de vivres, je marchai vers cette blancheur, qui étoit si éloignée, que je ne pouvois pas distinguer ce que c'étoit.

Lorsque j'en fus à une distance raisonnable, je remarquai que c'étoit une boule

blanche, d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse. Dès que j'en fus près, je la touchai, & la trouvai fort douce. Je tournai à l'entour, pour voir s'il n'y avoit point d'ouverture : je n'en pus découvrir aucune, & il me parut qu'il étoit impossible de monter dessus, tant elle étoit unie. Elle pouvoit avoir cinquante pas en rondeur.

Le soleil alors étoit prêt à se coucher. L'air s'obscurcit tout-à-coup, comme s'il eût été couvert d'un nuage épais. Mais si je fus étonné de cette obscurité, je le fus bien davantage, quand je m'apperçus que ce qui la causoit, étoit un oiseau d'une grandeur & d'une grosseur extraordinaire, qui s'avançoit de mon côté en volant. Je me souvins d'un oiseau appelé *roc* (1), dont j'avois souvent oui parler aux matelots, & je conçus que la grosse boule que j'avois tant admirée, devoit être un œuf de cet oiseau. En effet, il s'abattit, & se posa dessus, comme pour le couvrir. En le voyant venir, je m'étois ferré fort près de l'œuf, de sorte que j'eus devant moi un des pieds de l'oiseau; & ce pied étoit aussi

---

(1) Marc-Paul, dans ses voyages, & le pere Martini, dans son histoire de la Chine, parlent de cet oiseau, & disent qu'il enleve l'éléphant & le rhinocéros.

grès qu'un gros tronc d'arbre. Je m'y attachai fortement avec la toile dont mon turban étoit environné, dans l'espérance que le roc, lorsqu'il reprendroit son vol le lendemain, m'emporteroit hors de cette isle déserte. Effectivement, après avoir passé la nuit en cet état, d'abord qu'il fut jour, l'oiseau s'envola, & m'enleva si haut, que je ne voyois plus la terre; puis il descendit tout-à-coup avec tant de rapidité, que je ne me sentoies pas. Lorsque le roc fut posé, & que je me vis à terre, je déliai promptement le nœud qui me tenoit attaché à son pied. J'avois à peine achevé de me détacher, qu'il donna du bec sur un serpent d'une longueur inouïe. Il le prit, & s'envola aussi-tôt.

Le lieu où il me laissa, étoit une vallée très-profonde, environnée de toutes parts de montagnes si hautes, qu'elles se perdoient dans la nue, & tellement escarpées, qu'il n'y avoit aucun chemin par où l'on y pût monter. Ce fut un nouvel embarras pour moi; & comparant cet endroit à l'isle déserte que je venois de quitter, je trouvais que je n'avois rien gagné au change.

En marchant par cette vallée, je remarquai qu'elle étoit parsemée de diamants, dont il y en avoit d'une grosseur surprenante; je pris beaucoup de plaisir à les regarder; mais j'apperçus bientôt de loin

des objets qui diminuèrent fort ce plaisir ; & que je ne pus voir sans effroi. C'étoit un grand nombre de serpents si gros & si longs, qu'il n'y en avoit pas un qui n'eût englouti un éléphant. Ils se retiroient pendant le jour dans leurs antres où ils se cachent à cause du roc leur ennemi, & ils n'en sortent que la nuit.

Je passai la journée à me promener dans la vallée, & à me reposer de temps en temps dans les endroits les plus commodes. Cependant le soleil se coucha ; & à l'entrée de la nuit, je me retirai dans une grotte où je jugeai que je serois en sûreté. J'en bouchai l'entrée, qui étoit basse & étroite, avec une pierre assez grosse pour me garantir des serpents, mais qui n'étoit pas assez juste pour empêcher qu'il n'y entrât un peu de lumière. Je soupai d'une partie de mes provisions, au bruit des serpents qui commencerent à paroître. Leurs affreux sifflements me causerent une frayeur extrême, & ne me permirent pas, comme vous pouvez penser, de passer la nuit fort tranquillement. Le jour étant venu, les serpents se retirèrent. Alors je sortis de ma grotte en tremblant, & je puis dire que je marchai long-temps sur des diamants sans en avoir la moindre envie. A la fin, je m'assis ; & malgré l'inquiétude dont j'étois agité, comme je n'avois pas fermé  
l'œil

L'œil de toute la nuit, je m'endormis, après avoir fait encore un repas de mes provisions. Mais j'étois à peine assoupi, que quelque chose qui tomba près de moi avec grand bruit, me réveilla. C'étoit une grosse piece de viande fraîche ; & dans le moment, j'en vis rouler plusieurs autres du haut des rochers en différents endroits.

J'avois toujours tenu pour un conte fait à plaisir, ce que j'avois ouï dire plusieurs fois à des matelots & à d'autres personnes, touchant la vallée des diamants, & l'adresse dont se servoient quelques marchands pour en tirer ces pierres précieuses. Je connus bien qu'ils m'avoient dit la vérité. En effet, ces marchands se rendent auprès de cette vallée dans le temps que les aigles ont des petits. Ils découpent de la viande, & la jettent par grosses pieces dans la vallée ; les diamants, sur la pointe desquels elles tombent, s'y attachent. Les aigles, qui sont en ce pays-là plus fortes qu'ailleurs, vont fondre sur ces pieces de viande, & les emportent dans leurs nids au haut des rochers, pour servir de pâture à leurs aiglons. Alors les marchands courant au nid, obligent, par leurs cris, les aigles à s'éloigner, & prennent les diamants qu'ils trouvent attachés aux pieces de viande. Ils se servent de cette ruse, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de tirer les diamants de cette vallée,

qui est un précipice dans lequel on ne feroit descendre.

J'avois cru jusques-là qu'il ne me seroit pas possible de sortir de cet abyme, que je regardois comme mon tombeau; mais je changeai de sentiments, & ce que je venois de voir, me donna lieu d'imaginer le moyen de conserver ma vie.

Le jour qui parut en cet endroit, imposa silence à Scheherazade: mais elle poursuivit cette histoire le lendemain.

## LXXIV. NUIT.

**S**IRE, dit-elle, en s'adressant toujours au sultan des Indes, Sindbad continua de raconter les aventures de son second voyage à la compagnie qui l'écoutoit: Je commençai, dit-il, par amasser les plus gros diamants qui se présentèrent à mes yeux, & j'en remplis la bourse (1) de cuir qui m'avoit servi à mettre mes provisions de bouche. Je pris ensuite la piece de viande qui

(1) Les orientaux qui voyagent, mettent leurs vivres dans une bourse de cuir, à-peu-près semblable à celles dont nous voyons que les barbiers se servent à porter leur bassin, leur linge & leur trousseau lorsqu'ils vont raser en ville.

me parut la plus longue , & l'attachai fortement autour de moi avec la toile de mon turban , & en cet état je me couchai le ventre contre terre , la bourse de cuir attachée à ma ceinture d'une maniere qu'elle ne pouvoit tomber.

Je ne fus pas plutôt en cette situation , que les aigles vinrent chacune se saisir d'une piece de viande qu'elle emporta ; & une des plus puissantes m'ayant enlevé de même avec le morceau de viande dont j'étois enveloppé , me porta au haut de la montagne jusques dans son nid. Les marchands ne manquerent point alors de crier pour épouvanter les aigles ; & lorsqu'ils les eurent obligés à quitter leur proie , un d'entr'eux s'approcha de moi ; mais il fut saisi de crainte quand il m'apperçut. Il se rassura pourtant ; & au lieu de s'informer par quelle aventure je me trouvois là , il commença de me quereller , en me demandant pourquoi je lui ravissois son bien. Vous me parlerez , lui dis-je , avec plus d'humanité , lorsque vous m'aurez bien connu. Consolez-vous , ajoutai-je , j'ai des diamants pour vous & pour moi plus que n'en peuvent avoir tous les autres marchands ensemble. S'ils en ont , ce n'est que par hasard ; mais j'ai choisi moi-même au fond de la vallée ceux que j'apporte dans cette bourse que vous voyez. En disant cela , je la lui montrai. Je n'avois pas

achevé de parler, que les autres marchands qui m'apperçurent s'attrouperent autour de moi fort étonnés de me voir, & j'augmentai leur surprise par le récit de mon histoire. Ils n'admirent pas tant le stratagême que j'avois imaginé pour me sauver, que ma hardiesse à le tenter.

Ils m'emmenèrent au logement où ils demeuroient tous ensemble; & là, ayant ouvert ma bourse en leur présence; la grosseur de mes diamants les surprit, & ils m'avouerent que dans toutes les cours où ils avoient été, ils n'en avoient pas vu un qui en approchât. Je priai le marchand à qui appartenoit le nid où j'avois été transporté, car chaque marchand avoit le sien; je le priai, dis-je, d'en choisir pour sa part autant qu'il en voudroit. Il se contenta d'en prendre un seul, encore le prit-il des moins gros; & comme je le pressois d'en recevoir d'autres sans craindre de me faire tort: Non, me dit-il, je suis fort satisfait de celui-ci, qui est assez précieux pour m'épargner la peine de faire désormais d'autres voyages pour l'établissement de ma petite fortune.

Je passai la nuit avec ces marchands, à qui je racontai une seconde fois mon histoire pour la satisfaction de ceux qui ne l'avoient pas entendus. Je ne pouvois modérer ma joie, quand je faisois réflexion que j'étois hors des périls dont je vous ai

parlé. Il me sembloit que l'état où je me trouvois étoit un songe, & je ne pouvois croire que je n'eusse plus rien à craindre.

Il y avoit déjà plusieurs jours que les marchands jettoient des piéces de viandes dans la vallée; & comme chacun paroissoit content des diamants qui lui étoient échus, nous partîmes le lendemain tous ensemble, & nous marchâmes par de hautes montagnes où il y avoit des serpents d'une longueur prodigieuse, que nous eûmes le bonheur d'éviter. Nous gagnâmes le premier port, d'où nous passâmes à l'isle de Roha, où croît l'arbre dont on tire le camphre, & qui est si gros & si touffu, que cent hommes y peuvent être à l'ombre aisément. Le suc dont se forme le camphre, coule par une ouverture que l'on fait au haut de l'arbre, & se reçoit dans un vase où il prend consistance, & devient ce qu'on appelle *camphre*. Le suc ainsi tiré, l'arbre se seche & meurt.

Il y a dans la même isle des rhinocéros, qui sont des animaux plus petits que l'éléphant, & plus grands que le buffe; ils ont une corne sur le nez, longue environ d'une coudée: cette corne est solide & coupée par le milieu d'une extrémité à l'autre. On voit dessus des traits blancs qui représentent la figure d'un homme. Le rhinocéros se bat avec l'éléphant, le perce de sa corne par-dessous le ventre, l'enleve, & le porte sur

sa tête ; mais comme le sang & la graisse de l'éléphant lui coulent sur les yeux , & l'a-veuglent , il tombe par terre : & ce qui va vous étonner , le roc vient qui les enleve tous deux entre ses griffes , & les emporte pour nourrir les petits.

Je passe sous silence plusieurs autres particularités de cette isle , de peur de vous ennuyer. J'y échangeai quelques-uns de mes diamants contre de bonnes marchandises. De-là nous allâmes à d'autres isles ; & enfin , après avoir touché à plusieurs villes marchandes de terre ferme , nous abordâmes à Balsora , d'où je me rendis à Bagdad. J'y fis d'abord de grandes aumônes aux pauvres , & je jouis honorablement du reste des richesses immenses que j'avois apportées & gagnées avec tant de fatigue.

Ce fut ainsi que Sindbad raconta son second voyage. Il fit donner encore cent sequins à Hindbad , qu'il invita à venir le lendemain entendre le récit du troisieme.

Les conviés retournerent chez eux , & revinrent le jour suivant à la même heure , de même que le porteur , qui avoit déjà presque oublié sa misere passée. On se mit à table , & après le repas , Sindbad ayant demandé audience , fit de cette sorte le détail de son troisieme voyage.



---

## TROISIEME VOYAGE

*De Sindbad le Marin.*

**J'**EUS bientôt perdu, dit-il, dans les douceurs de la vie que je menois, le souvenir des dangers que j'avois courus dans mes deux voyages; mais comme j'étois à la fleur de mon âge, je m'ennuyai de vivre dans le repos; & m'étourdissant sur les nouveaux périls que je voulois affronter, je partis de Bagdad avec de riches marchandises du pays, que je fis transporter à Balfora. Là je m'embarquai encore avec d'autres marchands. Nous fîmes une longue navigation, & nous abordâmes à plusieurs ports, où nous fîmes un commerce considérable.

Un jour que nous étions en pleine mer, nous fûmes battus d'une tempête horrible qui nous fit perdre notre route. Elle continua plusieurs jours, & nous poussa devant le port d'une isle où le capitaine auroit fort souhaité de se dispenser d'entrer; mais nous fûmes bien obligés d'y aller mouiller. Lorsqu'on eut plié les voiles, le capitaine nous dit: Cette isle, & quelques autres voisines, sont habitées par des sauvages tous vêtus qui vont venir nous assaillir. Quoi-

que ce soit des nains, notre malheur veut que nous ne fassions pas la moindre résistance, parce qu'ils sont en plus grand nombre que les fauterelles; & que s'il nous arrivoit d'en tuer quelqu'un, ils se jetteroient tous sur nous & nous assommeroient.

Le jour qui vint éclairer l'appartement de Schahriar, empêcha Scheherazade d'en dire davantage. La nuit suivante, elle reprit la parole en ces termes :

## LXXV. NUIT.

**L**E discours du capitaine, dit Sindbad; mit tout l'équipage dans une grande consternation, & nous connûmes bientôt que ce qu'il venoit de nous dire, n'étoit que trop véritable. Nous vîmes paroître une multitude innombrable de sauvages hideux, couverts par tout le corps d'un poil roux, & hauts seulement de deux pieds. Ils se jetterent à la nage, & environnerent en peu de temps notre vaisseau. Ils nous parloient en approchant; mais nous n'entendions pas leur langage. Ils se prirent aux bords & aux cordages du navire, & grimperent de tous côtés jusqu'au tillac avec une si grande agilité & avec tant de vitesse, qu'il ne paroïsoit pas qu'ils posassent leurs pieds.

Nous leur vîmes faire cette manœuvre avec la frayeur que vous pouvez vous imaginer, sans oser nous mettre en défense, ni leur dire un seul mot, pour tâcher de les détourner de leur dessein, que nous soupçonnions d'être funeste. Effectivement, ils déplierent les voiles, couperent le cable de l'ancre sans se donner la peine de la retirer; & après avoir fait approcher de terre le vaisseau, ils nous firent tous débarquer. Ils emmenerent ensuite le navire en une autre isle d'où ils étoient venus. Tous les voyageurs évitoient avec soin celle où nous étions alors; & il étoit très-dangereux de s'y arrêter pour la raison que vous allez entendre; mais il nous fallut prendre notre mal en patience.

Nous nous éloignâmes du rivage, & en nous avançant dans l'isle, nous trouvâmes quelques fruits & des herbes dont nous mangeâmes, pour prolonger le dernier moment de notre vie le plus qu'il nous étoit possible; car nous nous attendions tous à une mort certaine. En marchant, nous aperçûmes assez loin de nous un grand édifice, vers où nous tournâmes nos pas. C'étoit un palais bien bâti & fort élevé, qui avoit une porte d'ébène à deux battants, que nous ouvrîmes en la poussant. Nous entrâmes dans la cour, & nous vîmes en face un vaste appartement avec un vestibule où il

y avoit d'un côté un monceau d'ossements humains, & de l'autre une infinité de broches à rôtir. Nous tremblâmes à ce spectacle ; & comme nous étions fatigués d'avoir marché, les jambes nous manquèrent ; nous tombâmes par terre, saisis d'une frayeur mortelle, & nous y demeurâmes très-long-temps immobiles.

Le soleil se couchoit ; & tandis que nous étions dans l'état pitoyable que je viens de vous dire, la porte de l'appartement s'ouvrit avec beaucoup de bruit, & aussi-tôt nous en vîmes sortir une horrible figure d'homme noir, de la hauteur d'un grand palmier. Il avoit au milieu du front un seul œil rouge, & ardent comme un charbon allumé ; les dents de devant qu'il avoit fort longues & fort aiguës, lui sortoient de la bouche, qui n'étoit pas moins fendue que celle d'un cheval ; & la levre inférieure lui descendoit sur la poitrine. Ses oreilles ressembloient à celles d'un éléphant, & lui couvroient les épaules. Il avoit les ongles crochus & longs comme les griffes des plus grands oiseaux. A la vue d'un géant si effroyable, nous perdîmes tous connoissance, & demeurâmes comme morts.

A la fin, nous revînmes à nous, & nous le vîmes assis sous le vestibule, qui nous examinoit de tout son œil. Quand il nous eut bien considérés, il s'avança vers nous ;

& s'étant approché, il étendit la main sur moi, me prit par la nuque du col, & me tourna de tous côtés comme un boucher qui manie une tête de mouton. Après m'avoir bien regardé, voyant que j'étois si maigre, que je n'avois que la peau & les os, il me lâcha. Il prit les autres tour-à-tour, les examina de la même manière; & comme le capitaine étoit le plus gras de tout l'équipage, il le tint d'une main ainsi que j'aurois tenu un moineau, & lui passa une broche au travers du corps; ayant ensuite allumé un grand feu, il le fit rôtir, & le mangea à son souper dans l'appartement où il s'étoit retiré. Ce repas achevé, il revint sous le vestibule où il se coucha, & s'endormit en ronflant d'une manière plus bruyante que le tonnerre, & son sommeil dura jusqu'au lendemain matin. Pour nous, il ne nous fut pas possible de goûter la douceur du repos, & nous passâmes la nuit dans la plus cruelle inquiétude dont on puisse être agité. Le jour étant venu, le géant se réveilla, se leva, sortit, & nous laissa dans le palais.

Lorsque nous le crûmes éloigné, nous rompîmes le triste silence que nous avions gardé toute la nuit, & nous affligeant tous comme à l'envi l'un de l'autre, nous fîmes retentir le palais de plaintes & de gémissements. Quoique nous fussions en assez grand

nombre, & que nous n'eussions qu'un seul ennemi, nous n'eûmes pas d'abord la pensée de nous délivrer de lui par sa mort. Cette entreprise, bien que fort difficile à exécuter, étoit pourtant celle que nous devions naturellement former.

Nous délibérâmes sur plusieurs autres partis, mais nous ne nous déterminâmes à aucun; & nous soumettant à ce qu'il plairoit à Dieu d'ordonner de notre sort, nous passâmes la journée à parcourir l'isle, en nous nourrissant de fruits & de plantes comme le jour précédent. Sur le soir, nous cherchâmes quelqueendroit à nous mettre à couvert; mais nous n'en trouvâmes point, & nous fûmes obligés, malgré nous, de retourner au palais.

Le géant ne manqua pas d'y revenir & de souper encore d'un de nos compagnons; après quoi il s'endormit & ronfla jusqu'au jour qu'il sortit, & nous laissa comme il avoit déjà fait. Notre condition nous parut si affreuse, que plusieurs de nos camarades furent sur le point d'aller se précipiter dans la mer, plutôt que d'attendre une mort si étrange; & ceux-là excitoient les autres à suivre leur conseil. Mais un de de la compagnie prenant alors la parole: Il nous est défendu, dit-il, de nous donner nous-mêmes la mort; & quand cela seroit permis, n'est-il pas plus raisonnable

que nous songions au moyen de nous défaire du barbare qui nous destine un trépas si funeste ?

Comme il m'étoit venu dans l'esprit un projet sur cela, je le communiquai à mes camarades, qui l'approuverent. Mes freres, leur dis-je alors, vous savez qu'il y a beaucoup de bois de long de la mer ; si vous m'en croyez, construisons plusieurs radeaux qui puissent nous porter ; & lorsqu'ils seront achevés, nous les laisserons sur la côte jusqu'à ce que nous jugions à propos de nous en servir. Cependant, nous exécuterons le dessein que je vous ai proposé pour nous délivrer du géant ; s'il réussit, nous pourrons attendre ici avec patience qu'il passe quelque vaisseau qui nous retire de cette île fatale ; si au contraire nous manquons notre coup, nous gagnerons promptement nos radeaux, & nous nous mettrons en mer. J'avoue qu'en nous exposant à la fureur des flots sur de si fragiles bâtimens, nous courons risque de perdre la vie ; mais quand nous devrions périr, n'est-il pas plus doux de nous laisser ensevelir dans la mer, que dans les entrailles de ce monstre, qui a déjà dévoré deux de nos compagnons ? Mon avis fut goûté de tout le monde, & nous construisîmes des radeaux capables de porter trois personnes.

Nous retournâmes au palais vers la fin du jour, & le géant y arriva peu de temps après nous. Il fallut encore nous résoudre à voir rôtir un de nos camarades. Mais enfin, voici de quelle manière nous nous vengeâmes de la cruauté du géant. Après qu'il eut achevé son détestable souper, il se coucha sur le dos, & s'endormit (1). D'abord que nous l'entendîmes ronfler selon sa coutume, neuf des plus hardis d'entre nous, & moi, nous prîmes chacun une broche, nous en mîmes la pointe dans le feu pour la faire rougir, & ensuite nous la lui enfonçâmes dans l'œil en même temps, & nous le lui crevâmes.

La douleur que sentit le géant, lui fit pousser un cri effroyable. Il se leva brusquement, & étendit les mains de côtés pour se saisir de quelqu'un de nous, afin de le sacrifier à sa rage; mais nous eûmes le temps de nous éloigner de lui, & de nous jeter contre terre dans des endroits où il ne pouvoit nous rencontrer sous ses pieds. Après nous avoir cherchés vainement, il trouva la porte à tâtons, & sortit avec des hurlements épouvantables.

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit; mais la nuit suivante, elle reprit ainsi cette histoire.

---

(1) Il est à croire que l'auteur arabe a tiré ce conte de l'Odyssée d'Homère.

## LXXVI. NUIT.

**N**OUS sortîmes du palais après le géant ; poursuivit Sindbad , & nous nous rendîmes au bord de la mer dans l'endroit où étoient nos radeaux. Nous les mîmes d'abord à l'eau , & nous attendîmes qu'il fît jour pour nous jeter dessus , supposé que nous vissions le géant venir à nous avec quelque guide de son espece ; mais nous nous flattions que s'il ne paroïssoit pas lorsque le soleil seroit levé , & que nous n'entendissions plus ses hurlements que nous ne cessions pas d'ouïr , ce seroit une marque qu'il auroit perdu la vie ; & en ce cas , nous nous proposions de rester dans l'isle , & de ne pas nous risquer sur nos radeaux. Mais à peine fut-il jour , que nous apperçûmes notre cruel ennemi , accompagné de deux géants à peu-près de sa grandeur qui le conduisoient , & d'un assez grand nombre d'autres encore qui marchaient devant lui à pas précipités.

A cet objet , nous ne balançâmes point à nous jeter sur nos radeaux , & nous commençâmes à nous éloigner du rivage à force de rames. Les géants , qui s'en apperçurent , se munirent de grosses pierres ,

accoururent sur la rive, entrèrent même dans l'eau jusqu'à la moitié du corps, & nous les jetterent si adroitement, qu'à la réserve du radeau sur lequel j'étois, tous les autres en furent brisés, & les hommes qui étoient dessus, se noyèrent. Pour moi & mes deux compagnons, comme nous ramions de toutes nos forces, nous nous trouvâmes les plus avancés dans la mer, & hors de la portée des pierres.

Quand nous fûmes en pleine mer, nous devînmes le jouet du vent & des flots qui nous jettoient tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, & nous passâmes ce jour-là & la nuit suivante dans une cruelle incertitude de notre destinée; mais le lendemain, nous eûmes le bonheur d'être poussés contre une île où nous nous sauvâmes avec bien de la joie. Nous y trouvâmes d'excellents fruits qui nous furent d'un grand secours pour réparer les forces que nous avions perdues.

Sur le soir, nous nous endormîmes sur le bord de la mer; mais nous fûmes réveillés par le bruit qu'un serpent, long comme un palmier, faisoit de ses écailles en rampant sur la terre. Il se trouva si près de nous, qu'il engloutit un de mes deux camarades, malgré les cris & les efforts qu'il pût faire pour se débarrasser du serpent, qui, le secouant à plusieurs reprises, l'é-

crasa contre terre, & acheva de l'avalér. Nous prîmes aussi-tôt la fuite, l'autre camarade & moi; & quoique nous fussions assez éloignés, nous entendîmes quelque temps après un bruit qui nous fit juger que le serpent rendoit les os du malheureux qu'il avoit surpris. En effet, nous les vîmes le lendemain avec horreur. O Dieu, m'écriai-je alors, à quoi sommes-nous exposés? Nous nous réjouissions hier d'avoir dérobé nos vies à la cruauté d'un géant & à la fureur des eaux, & nous voilà tombés dans un péril qui n'est pas moins terrible.

Nous remarquâmes, en nous promenant, un gros arbre fort haut, sur lequel nous projetâmes de passer la nuit suivante pour nous mettre en sûreté. Nous mangeâmes encore des fruits comme le jour précédent; & à la fin du jour, nous montâmes sur l'arbre. Nous entendîmes bientôt le serpent, qui vint en sifflant jusqu'au pied de l'arbre où nous étions. Il s'éleva contre le tronc, & rencontrant mon camarade qui étoit plus bas que moi, il l'engloutit tout d'un coup, & se retira.

Je demurai sur l'arbre jusqu'au jour, & alors j'en descendis plus mort que vif. Effectivement je ne pouvois attendre un autre sort que celui de mes deux compagnons; & cette pensée me faisant frémir d'horreur, je fis quelques pas pour m'al-

ler jeter dans la mer; mais comme il est doux de vivre le plus long-temps qu'on peut, je résistai à ce mouvement de désespoir, & me soumis à la volonté de Dieu, qui dispose à son gré de nos vies.

Je ne laissai pas toutefois d'amasser une grande quantité de menus bois, de ronces & d'épines seches. J'en fis plusieurs fagots que je liai ensemble, après en avoir fait un grand cercle autour de l'arbre, & j'en liai quelques-uns en travers par-dessus pour me couvrir la tête. Cela étant fait, je m'enfermai dans ce cercle à l'entrée de la nuit, avec la triste consolation de n'avoir rien négligé pour me garantir du cruel sort qui me menaçoit. Le serpent ne manqua pas de revenir & de tourner autour de l'arbre, cherchant à me dévorer; mais il n'y put réussir, à cause du rempart que je m'étois fabriqué, & il fit en vain jusqu'au jour le manège d'un chat qui assiege une souris dans un asyle qu'il ne peut forcer. Enfin, le jour étant venu, il se retira; mais je n'osai sortir de mon fort que le soleil ne parût.

Je me trouvai si fatigué du travail qu'il m'avoit donné; j'avois tant souffert de son haleine empestée, que la mort me paroissant préférable à cette horreur, je m'éloignai de l'arbre; & sans me souvenir de la résignation où j'étois le jour précédent, je

courus vers la mer dans le dessein de m'y précipiter la tête la première.

A ces mots, Scheherazade voyant qu'il étoit jour, cessa de parler. Le lendemain, elle continua cette histoire, & dit au sultan:

---

## LXXVII. NUIT.

**S**IRE, Sindbad, poursuivant son troisième voyage : Dieu, dit-il, fut touché de mon désespoir ; dans le temps que j'allois me jeter dans la mer, j'aperçus un navire assez éloigné du rivage. Je criai de toute ma force pour me faire entendre, & je dépliai la toile de mon turban pour qu'on me remarquât. Cela ne fut pas inutile, tout l'équipage m'aperçut, & le capitaine m'envoya la chaloupe. Quand je fus à bord, les marchands & les matelots me demanderent avec beaucoup d'empressement par quelle aventure je m'étois trouvé dans cette île déserte ; & après que je leur eus raconté tout ce qui m'étoit arrivé, les plus anciens me dirent, qu'ils avoient plusieurs fois entendu parler des géants qui demeuroient en cette île, qu'on leur avoit assuré que c'étoient des antropophages, & qu'ils mangeoient les hommes crus aussi bien que rôtis. A l'égard des serpents, ils

ajouterent qu'il y en avoit en abondance dans cette isle ; qu'ils se cachotent le jour, & se montroient la nuit. Après qu'ils m'eurent témoigné qu'ils avoient bien de la joie de me voir échappé de tant de périls, comme ils ne doutoient pas que je n'eusse besoin de manger, ils s'empresserent de me régaler de ce qu'ils avoient de meilleur ; & le capitaine, remarquant que mon habit étoit tout en lambeaux, eut la générosité de m'en faire donner un des siens.

Nous courûmes la mer quelque temps ; nous touchâmes à plusieurs isles, & nous abordâmes enfin à celle de Salahat, d'où l'on tire le sandal, qui est un bois de grand usage dans la médecine. Nous entrâmes dans le port, & nous y mouillâmes. Les marchands commencerent à faire débarquer leurs marchandises pour les vendre ou les échanger. Pendant ce temps-là, le capitaine m'appella, & me dit : J'ai en dépôt des marchandises qui appartenoient à un marchand qui a navigué quelque temps sur mon navire. Comme ce marchand est mort, je les fais valoir, pour en rendre compte à ses héritiers lorsque j'en rencontrerai quelqu'un. Les ballots dont il entendoit parler, étoient déjà sur le tillac. Il les montra, en me disant : Voilà les marchandises en question ; j'espère que vous voudrez bien vous charger d'en faire commer-

ce, sous la condition du droit dû à la peine que vous prendrez. J'y consentis, en le remerciant de ce qu'il me donnoit occasion de ne pas demeurer oisif.

L'écrivain du navire enregistroit tous les ballots avec les noms des marchands à qui ils appartenoient. Comme il eut demandé au capitaine sous quel nom il vouloit qu'il enregistrât ceux dont il venoit de me charger : Ecrivez, lui répondit le capitaine, sous le nom de Sindbad le Marin. Je ne pus m'entendre nommer sans émotion ; & envifageant le capitaine, je le reconnus pour celui qui, dans mon second voyage, m'avoit abandonné dans l'isle où je m'étois endormi au bord d'un ruisseau, & qui avoit remis à la voile sans m'attendre ou me faire chercher. Je ne me l'étois pas remis d'abord, à cause du changement qui s'étoit fait en sa personne depuis le temps que je ne l'avois vu.

Pour lui, qui me croyoit mort, il ne faut pas s'étonner s'il ne me reconnut pas. Capitaine, lui dis-je, est-ce que le marchand à qui étoient ces ballots, s'appelloit Sindbad ? Oui, me répondit-il, il se nommoit de la sorte ; il étoit de Bagdad, & s'étoit embarqué sur mon vaisseau à Balfora. Un jour que nous descendîmes dans une isle pour faire de l'eau & prendre quelques rafraîchissements, je ne fais par quelle

méprise je remis à la voile sans prendre garde qu'il ne s'étoit pas embarqué avec les autres. Nous ne nous en apperçûmes, les marchands & moi, que quatre heures après. Nous avions le vent en poupe, & si frais, qu'il ne nous fut pas possible de revenir de bord pour aller le reprendre. Vous le croyez donc mort, repris-je ? Assurément, répartit-il. Hé bien, capitaine, lui repliquai-je, ouvrez les yeux, & connoissez ce Sindbad que vous laissâtes dans cette isle déserte. Je m'endormis au bord d'un ruisseau ; & quand je me réveillai, je ne vis plus personne de l'équipage. A ces mots, le capitaine s'attacha à me regarder.

Scheherazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il étoit jour, fut obligée de garder le silence. Le lendemain, elle reprit ainsi le fil de sa narration.

---

## LXXVIII. NUIT.

**L**E capitaine, dit Sindbad, après m'avoir fort attentivement considéré, me reconnut enfin. Dieu soit loué, s'écria-t-il en m'embrassant ; je suis ravi que la fortune ait réparé ma faute. Voilà vos marchandises que j'ai toujours pris soin de conserver & de faire valoir dans tous les ports où j'ai abor-

dé. Je vous les rends avec le profit que j'en ai tiré. Je les pris, en témoignant au capitaine toute la reconnoissance que je lui devois.

De l'isle de Salahat, nous allâmes à une autre, où je me fournis de cloux de girofle, de canelle & d'autres épiceries. Quand nous nous en fûmes éloignés, nous vîmes une tortue qui avoit vingt coudées, en longueur & en largeur : nous remarquâmes aussi un poisson qui tenoit de la vache ; il avoit du lait, & sa peau est d'une si grande dureté, qu'on en fait ordinairement des boucliers. J'en vis un autre qui avoit la figure & la couleur d'un chameau. Enfin, après une longue navigation, j'arrivai à Balsora, & de-là je revins en cette ville de Bagdad avec tant de richesses, que j'en ignorois la quantité. J'en donnai encore aux pauvres une partie considérable, & j'ajoutai d'autres grandes terres à celles que j'avois déjà acquises.

Sindbad acheva ainsi l'histoire de son troisieme voyage : il fit donner ensuite cent autres sequins à Hindbad, en l'invitant au repas du lendemain & au récit du quatrieme voyage. Hindbad & la compagnie se retirerent ; & le jour suivant étant revenus, Sindbad prit la parole sur la fin du dîner, & continua ses aventures.

---

---

## QUATRIEME VOYAGE.

*De Sindbad le Marin.*

**L**ES plaisirs, dit-il, & les divertissements que je pris après mon troisieme voyage, n'eurent pas des charmes assez puissants pour me déterminer à ne pas voyager davantage. Je me laissai encore entraîner à la passion de trafiquer & de voir des choses nouvelles. Je mis donc ordre à mes affaires ; & ayant fait un fonds de marchandises de débit dans les lieux où j'avois dessein d'aller, je partis. Je pris la route de la Perse, dont je traversai plusieurs provinces, & j'arrivai à un port de mer où je m'embarquai. Nous mîmes à la voile, & nous avions déjà touché à plusieurs ports de terre ferme & à quelques isles orientales, lorsque faisant un jour un grand trajet, nous fûmes surpris d'un coup de vent, qui obligea le capitaine à faire amener les voiles, & à donner tous les ordres nécessaires pour prévenir le danger dont nous étions menacés. Mais toutes nos précautions furent inutiles ; la manœuvre ne réussit pas bien ; les voiles furent déchirées en mille pieces, & le vaisseau ne pouvant plus être gouverné,  
donna

donna sur une seche, & se brisa de maniere qu'un grand nombre de marchands & de matelots se noya, & que la charge périt.

Scheherazade en étoit là quand elle vit paroître le jour. Elle s'arrêta, & Schahriar se leva. La nuit suivante, elle reprit ainsi le quatrieme voyage.

---

## LXXIX. NUIT.

**J'**EUS le bonheur, continua Sindbad, de même que plusieurs autres marchands & matelots, de me prendre à une planche. Nous fûmes tous emportés par un courant vers une isle qui étoit devant nous. Nous y trouvâmes des fruits & de l'eau de source qui servirent à rétablir nos forces. Nous nous y reposâmes même la nuit dans l'endroit où la mer nous avoit jettés, sans avoir pris aucun parti sur ce que nous devions faire. L'abattement où nous étions de notre disgrâce, nous en avoit empêchés.

Le jour suivant, d'abord que le soleil fut levé, nous nous éloignâmes du rivage; & avançant dans l'isle, nous y apperçûmes des habitations, où nous nous rendîmes. À notre arrivée, des noirs vinrent à nous en très-grand nombre; ils nous environnerent, se saisirent de nos personnes, en firent

une espece de partage, & nous conduisirent ensuite dans leurs maisons.

Nous fûmes menés, cinq de mes camarades & moi, dans un même lieu. D'abord on nous fit asséoir, & l'on nous servit d'une certaine herbe, en nous invitant par signes à en manger. Mes camarades, sans faire réflexion que ceux qui la servoient n'en mangeoient pas, ne consulterent que leur faim qui les pressoit, & se jetterent dessus ces mets avec avidité. Pour moi, par un pressentiment de quelque supercherie, je ne voulus pas seulement en goûter, & je m'en trouvai bien; çar peu de temps après, je m'apperçus que l'esprit avoit tourné à mes compagnons, & qu'en me parlant, ils ne savoient ce qu'ils disoient.

On nous servit ensuite du riz préparé avec de l'huile de cocos; & mes camarades, qui n'avoient plus de raison, en mangerent extraordinairement. J'en mangeai aussi, mais fort peu. Les noirs avoient d'abord présenté de cette herbe pour nous troubler l'esprit, & nous ôter par-là le chagrin que la triste connoissance de notre sort nous devoit causer; & ils nous donnoient du riz pour nous engraisser. Comme ils étoient antropophages, leur intention étoit de nous manger quand nous serions devenus gras. C'est ce qui arriva à mes camarades, qui ignoroient leur destinée, parce

qu'ils avoient perdu leur bon sens. Puisque j'avois conservé le mien, vous jugez bien, Seigneur, qu'au-lieu d'engraïsser comme les autres, je devins encore plus maigre que je n'étois. La crainte de la mort, dont j'étois incessamment frappé, tournoit en poison tous les aliments que je prenois. Je tombai dans une langueur qui me fut fort salutaire; car les noirs ayant assommé & mangé mes compagnons, en demeurèrent là; & me voyant sec, décharné, malade, ils remirent ma mort à un autre temps.

Cependant j'avois beaucoup de liberté, & l'on ne prenoit presque pas garde à mes actions. Cela me donna lieu de m'éloigner un jour des habitations des noirs, & de me sauver. Un vieillard qui m'apperçut, & qui se douta de mon dessein, me cria de toute sa force de revenir; mais au-lieu de lui obéir, je redoublai mes pas, & je fus bientôt hors de sa vue. Il n'y avoit alors que ce vieillard dans les habitations; tous les autres noirs s'étoient absentés, & ne devoient revenir que sur la fin du jour; ce qu'ils avoient coutume de faire assez souvent. C'est pourquoi, étant assuré qu'ils ne seroient plus à temps de courir après moi lorsqu'ils apprendroient ma fuite, je marchai jusqu'à la nuit que je m'arrêtai pour prendre un peu de repos, & manger de

52 *Les mille & une Nuits,*  
quelques vivres dont j'avois fait provision. Mais je repris bientôt mon chemin, & continuai de marcher pendant sept jours, en évitant les endroits qui me paroissoient habités. Je vivois de cocos, qui me fournissoient en même-temps de quoi boire & de quoi manger.

Le huitieme jour, j'arrivai près de la mer, & j'apperçus tout-à-coup des gens blancs comme moi, occupés à cueillir du poivre, dont il y avoit là une grande abondance. Leur occupation me fut de bon augure, & je ne fis nulle difficulté de m'approcher d'eux.

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit; & la suivante, elle poursuivit dans ces termes :

---

## LXXX. NUIT.

**L**ES gens qui cueilloient du poivre, continua Sindbad, vinrent au-devant de moi. Dès qu'ils me virent, ils me demanderent en arabe qui j'étois, & d'où je venois. Ravi de les entendre parler comme moi, je satisfis volontiers leur curiosité, en leur racontant de quelle maniere j'avois fait naufrage, & étois venu dans cette isle, où j'étois tombé entre les mains des noirs.

Mais ces noirs, me dirent-ils, mangent les hommes; par quel miracle êtes-vous échappé à leur cruauté? Je leur fis le même récit que vous venez d'entendre, & ils furent merveilleusement étonnés.

Je demurai avec eux jusqu'à ce qu'ils eussent amassé la quantité de poivre qu'ils voulurent; après quoi ils me firent embarquer sur le bâtiment qui les avoit amenés, & nous nous rendîmes dans une autre île d'où ils étoient venus. Ils me présentèrent à leur roi, qui étoit un bon prince. Il eut la patience d'écouter le récit de mon aventure, qui le surprit. Il me fit donner ensuite des habits, & commanda qu'on eût soin de moi.

L'île où je me trouvois, étoit fort peuplée & abondante en toutes sortes de choses, & l'on faisoit un grand commerce dans la ville où le roi demuroit. Cet agréable asyle commença à me consoler de mon malheur; & les bontés que ce généreux prince avoit pour moi, acheverent de me rendre content. En effet, il n'y avoit personne qui fût mieux que moi dans son esprit, & par conséquent il n'y avoit personne dans sa cour ni dans la ville, qui ne cherchât l'occasion de me faire plaisir. Ainsi, je fus bientôt regardé comme un homme né dans cette île, plutôt que comme un étranger.

Je remarquai une chose qui me parut

bien extraordinaire; tout le monde, le roi même, montoit à cheval sans bride & sans étriers. Cela me fit prendre la liberté de lui demander un jour pourquoi sa majesté ne se servoit pas de ces commodités. Il me répondit, que je lui parlois de choses dont on ignoroit l'usage en ses états.

J'allai aussi-tôt chez un ouvrier, & je lui fis dresser le bois d'une selle sur le modèle que je lui donnai. Le bois de la selle achevé, je le garnis moi-même de bourre & de cuir, & l'ornai d'une broderie d'or. Je m'adressai ensuite à un ferrurier, qui me fit un mors de la forme que je lui montrai, & je lui fis faire aussi des étriers.

Quand ces choses furent dans un état parfait, j'allai les présenter au roi, je les essayai sur un de ses chevaux. Ce prince monta dessus, & fut si satisfait de cette invention, qu'il m'en témoigna sa joie par de grandes largesses. Je ne pus me défendre de faire plusieurs selles pour les ministres & pour les principaux officiers de sa maison, qui me firent tous des présents qui m'enrichirent en peu de temps. J'en fis aussi pour les personnes les plus qualifiées de la ville; ce qui me mit dans une grande réputation, & me fit considérer de tout le monde.

Comme je faisois ma cour au roi très-exactement, il me dit un jour : Sindbad, je t'aime, & je fais que tous mes sujets qui te

connoissent, te chérissent à mon exemple : j'ai une priere à te faire, & il faut que tu m'accordes ce que je vais te demander. Sire, lui répondis-je, il n'y a rien que je ne sois prêt de faire pour marquer mon obéissance à votre majesté ; elle a sur moi un pouvoir absolu. Je veux te marier, repliqua le roi, afin que le mariage t'arrête en mes états, & que tu ne songes plus à ta patrie. Comme je n'osois résister à la volonté du prince, il me donna pour femme une dame de sa cour, noble, belle, sage & riche. Après les cérémonies des noces, je m'établis chez la dame, avec laquelle je vécus quelque temps dans une union parfaite. Néanmoins je n'étois pas trop content de mon état ; mon dessein étoit de m'échapper à la première occasion, & de retourner à Bagdad, dont mon établissement, tout avantageux qu'il étoit, ne pouvoit me faire perdre le souvenir.

J'étois dans ces sentiments, lorsque la femme d'un de mes voisins, avec lequel j'avois contracté une amitié fort étroite, tomba malade & mourut. J'allai chez lui pour le consoler ; & le trouvant plongé dans la plus vive affliction : Dieu vous conserve, lui dis-je en l'abordant, & vous donne une longue vie. Hélas ! me répondit-il, comment voulez-vous que j'obtienne la grace que vous me souhaitez ? je n'ai plus qu'une heure à vivre. Oh, repris-je, ne

vous mettez pas dans l'esprit une pensée si funeste ; j'espere que cela n'arrivera pas , & que j'aurai le plaisir de vous posséder encore long-temps. Je souhaite, repliqua-t-il, que votre vie soit de longue durée ; pour ce qui est de moi , mes affaires sont faites , & je vous apprends que l'on m'enterre aujourd'hui avec ma femme : telle est la coutume que nos ancêtres ont établie dans cette isle, & qu'ils ont inviolablement gardée ; le mari vivant est enterré avec la femme morte , & la femme vivante avec le mari mort : rien ne peut me sauver, tout le monde subit cette loi.

Dans le temps qu'il m'entretenoit de cette étrange barbarie, dont la nouvelle m'effraya cruellement, les parents, les amis & les voisins arriverent en corps pour assister aux funérailles. On revêtit le cadavre de la femme de ses habits les plus riches, comme au jour de ses noces, & on la para de tous ses bijoux. On l'enleva ensuite dans une biere découverte, & le convoi se mit en marche. Le mari étoit à la tête du deuil, & suivoit le corps de sa femme. On prit le chemin d'une haute montagne ; & lorsqu'on y fut arrivé, on leva une grosse pierre qui couvroit l'ouverture d'un puits profond, & l'on y descendit le cadavre, sans lui rien ôter de ses habillemens & de ses bijoux. Après cela, le mari

embrassa ses parents & ses amis, & se laissa mettre sans résistance dans une biere, avec un pot d'eau & sept petits pains auprès de lui ; puis on le descendit de la même manière qu'on avoit descendu sa femme. La montagne s'étendoit en longueur ; & feroit de bornes à la mer, & le puits étoit très-profond. La cérémonie achevée, on remit la pierre sur l'ouverture.

Il n'est pas besoin, messeigneurs, de vous dire que je fus un fort triste témoin de ces funérailles. Toutes les autres personnes qui y assisterent, n'en parurent presque pas touchées, par l'habitude de voir souvent la même chose. Je ne pus m'empêcher de dire au roi ce que je pensois là-dessus. Sire, lui dis-je, je ne saurois assez m'étonner de l'étrange coutume qu'on a dans vos états, d'enterrer les vivants & les morts ; j'ai bien voyagé, j'ai fréquenté des gens d'une infinité de nations, & je n'ai jamais ouï parler d'une loi si cruelle. Que veux-tu, Sindbad, me répondit le roi ; c'est une loi commune, & j'y suis soumis moi-même ; je serai enterré vivant avec la reine mon épouse, si elle meurt la première. Mais, sire, lui dis-je, oserois-je demander à votre majesté si les étrangers sont obligés d'observer cette coutume ? Sans doute, répartit le roi en souriant du motif de ma question ; ils

58 · *Les mille & une Nuits* ,  
n'en sont pas exceptés lorsqu'ils sont mariés  
dans cette île.

Je m'en retournai tristement au logis avec  
cette réponse. La crainte que ma femme ne  
mourût la première, & qu'on ne m'enterrât  
tout vivant avec elle, me faisoit faire des  
réflexions très - mortifiantes. Cependant ,  
quel remede apporter à ce mal ? Il fallut  
prendre patience , & m'en remettre à la  
volonté de Dieu. Néanmoins je tremblois  
à la moindre indisposition que je voyois à  
ma femme : mais hélas ! j'eus bientôt la  
frayeur toute entiere ! elle tomba vérita-  
blement malade , & mourut en peu de  
jours.

Scheherazade , à ces mots , mit fin à son  
discours pour cette nuit. Le lendemain, elle  
reprit la suite de cette maniere.

---

---

## LXXI. NUIT.

**J**UGEZ de ma douleur, poursuivit Sind-  
bad : être enterré tout vif ne me paroissoit  
pas une fin moins déplorable que celle d'être  
dévoré par des antropophages ; il fal-  
loit pourtant en passer par-là. Le roi, ac-  
compagné de toute sa cour, voulut hono-  
rer de sa présence le convoi, & les person-  
nes les plus considérables de la ville, me

frent aussi l'honneur d'assister à mon enterrement.

Lorsque tout fut prêt pour la cérémonie, on posa le corps de ma femme dans une bière avec tous ses joyaux & ses plus magnifiques habits. On commença la marche. Comme second acteur de cette pitoyable tragédie, je suivois immédiatement la bière de ma femme, les yeux baignés de larmes, & déplorant mon malheureux destin. Avant que d'arriver à la montagne, je voulus faire une tentative sur l'esprit des spectateurs. Je m'adressai au roi premièrement, ensuite à ceux qui se trouverent autour de moi; & m'inclinant devant eux jusqu'à terre, pour baiser le bord de leur habit, je les suppliois d'avoir compassion de moi. Considérez, disois-je, que je suis un étranger, qui ne dois pas être soumis à une loi si rigoureuse; & que j'ai une (1) autre femme & des enfants dans mon pays. J'eus beau prononcer ces paroles d'un air touchant, personne n'en fut attendri; au contraire, on se hâta de descendre le corps de ma femme dans le puits, & l'on m'y descendit un moment après dans une autre bière découverte, avec un vase rempli d'eau; & sept pains. Enfin,

---

(1) Sindbad étoit mahométan, & les mahométans ont plusieurs femmes.

cette cérémonie si funeste pour moi étant achevée, on remit la pierre sur l'ouverture du puits, nonobstant l'excès de ma douleur & mes cris pitoyables.

A mesure que j'approchois du fond, je découvrois, à la faveur du peu de lumière qui venoit d'en-haut, la disposition de ce lieu souterrain. C'étoit une grotte fort vaste, & qui pouvoit bien avoir cinquante coudées de profondeur. Je sentis bientôt une puanteur insupportable qui sortoit d'une infinité de cadavres, que je voyois à droite & à gauche; je crus même entendre quelques-uns des derniers qu'on y avoit descendus vifs, pousser les derniers soupirs. Néanmoins, lorsque je fus en-bas, je sortis promptement de la biere, & m'éloignai des cadavres en me bouchant le nez. Je me jettai par terre, où je demurai long-temps plongé dans mes pleurs. Alors, faisant réflexion sur mon triste sort : Il est vrai, disois-je, que Dieu dispose de nous selon les décrets de sa providence; mais, pauvre Sindbad, n'est-ce pas par ta faute que tu te vois réduit à mourir d'une mort si étrange ? Plût à Dieu que tu eusses péri dans quelqu'un des naufrages dont tu es échappé ! tu n'aurois pas à mourir d'un trépas si lent & si terrible en toutes les circonstances. Mais tu te l'es attiré par ta maudite avarice. Ah, malheureux ! ne devois-tu pas

plutôt demeurer chez toi, & jouir tranquillement du fruit de tes travaux !

Telles étoient les inutiles plaintes dont je faisois retentir la grotte en me frappant la tête & l'estomac de rage & de désespoir, & m'abandonnant tout entier aux pensées les plus désolantes. Néanmoins, vous le dirai-je ? au lieu d'appeller la mort à mon secours, quelque misérable que je fusse, l'amour de la vie se fit encore sentir en moi, & me porta à prolonger mes jours. J'allai à tâtons & en me bouchant le nez, prendre le pain & l'eau qui étoient dans ma biere, & j'en mangeai.

Quoique l'obscurité qui régnoit dans la grotte, fût si épaisse, que l'on ne distinguoit pas le jour d'avec la nuit, je ne laissai pas toutefois de retrouver ma biere ; & il me sembla que la grotte étoit plus spacieuse & plus remplie de cadavre qu'elle ne m'avoit paru d'abord. Je vécus quelques jours de mon pain & de mon eau ; mais enfin n'en ayant plus, je me préparai à mourir. . . . Scheherazade cessa de parler à ces derniers mots. La nuit suivante, elle reprit la parole en ces termes :



---

**LXXXII. NUIT.**

**J**E n'attendois plus que la mort, continua Sindbad, lorsque j'entendis lever la pierre. On descendit un cadavre & une personne vivante. Le mort étoit un homme. Il est naturel de prendre des résolutions extrêmes dans les dernières extrémités. Dans le temps qu'on descendoit la femme, je m'approchai de l'endroit où sa biere devoit être posée; & quand je m'apperçus que l'on recouvroit l'ouverture du puits, je donnai sur la tête de la malheureuse deux ou trois grands coups d'un gros os dont je m'étois saisi. Elle en fut étourdie, ou plutôt je l'assommai; & comme je ne faisois cette action inhumaine que pour profiter du pain & de l'eau qui étoient dans la biere, j'eus des provisions pour quelques jours. Au bout de ce temps-là, on descendit encore une femme morte & un homme vivant; je tuai l'homme de la même manière; & comme, par bonheur pour moi, il y eut alors une espece de mortalité dans la ville, je ne manquai pas de vivres, en mettant toujours en œuvre la même industrie.

Un jour que je venois d'expédier encore une femme, j'entendis souffler & marcher.

J'avançai du côté d'où partoît le bruit ; j'ouis souffler plus fort à mon approche, & il me parut entrevoir quelque chose qui prenoit la fuite. Je suivis cette espece d'ombre qui s'arrêtoit par reprises, & souffloit toujours en fuyant à mesure que j'en approchois. Je la poursuivis si long-temps, & j'allai si loin, que j'apperçus enfin une lumiere qui ressembloit à une étoile. Je continuai de marcher vers cette lumiere, la perdant quelquefois, selon les obstacles qui me la cachoient ; mais je la retrouvois toujours ; & à la fin, je découvris qu'elle venoit par une ouverture du rocher, assez large pour y passer.

A cette découverte, je m'arrêtai quelque temps pour me remettre de l'émotion violente avec laquelle je venois de marcher ; puis m'étant avancé jusqu'à l'ouverture, j'y passai, & me retrouvai sur le bord de la mer. Imaginez-vous l'excès de ma joie. Il fut tel, que j'eus de la peine à me persuader que ce n'étoit pas une imagination. Lorsque je fus convaincu que c'étoit une chose réelle, & que mes sens furent rétablis en leur assiette ordinaire, je compris que la chose que j'avois ouï souffler & que j'avois suivie, étoit un animal sorti de la mer, qui avoit coutume d'entrer dans la grotte pour s'y repaître de corps morts. J'examinai la montagne, & remarquai

qu'elle étoit située entre la ville & la mer, sans communication par aucun chemin, parce qu'elle étoit tellement escarpée, que la nature ne l'avoit pas rendue praticable. Je me prosternai sur le rivage pour remercier Dieu de la grace qu'il venoit de me faire. Je rentrai ensuite dans la grotte pour aller prendre du pain, que je revins manger à la clarté du jour, du meilleur appétit que je n'avois fait depuis que l'on m'avoit enterré dans ce lieu ténébreux.

J'y retournai encore, & allai amasser à tâtons dans les bieres tous les diamants, les rubis, les perles, les bracelets d'or, & enfin toutes les riches étoffes que je trouvais sous ma main; je portai tout cela sur le bord de la mer. J'en fis plusieurs ballots que je liai proprement avec des cordes qui avoient servi à descendre les bieres, & dont il y avoit une grande quantité. Je les laissai sur le rivage en attendant une bonne occasion, sans craindre que la pluie les gâtât; car alors ce n'en étoit pas la saison.

Au bout de deux ou trois jours, j'aperçus un navire qui ne faisoit que de sortir du port, & qui vint passer près de l'endroit où j'étois. Je fis signe de la toile de mon turban, & je criai de toute ma force pour me faire entendre. On m'entendit, & l'on détacha la chaloupe pour me venir prendre: A la demande que les matelots me firent,

par quelle disgrâce je me trouvois en ce lieu , je répondis que je m'étois sauvé d'un naufrage depuis deux jours avec les marchandises qu'ils voyoient. Heureusement pour moi , ces gens , sans examiner le lieu où j'étois , si ce que je leur disois étoit vraisemblable , se contenterent de ma réponse , & m'emmenèrent avec mes ballots.

Quand nous fûmes arrivés à bord , le capitaine , satisfait en lui-même du plaisir qu'il me faisoit , & occupé du commandement du navire , eut aussi la bonté de se payer du prétendu naufrage que je lui dis avoir fait. Je lui présentai quelques-unes de mes pierreries , mais il ne voulut pas les accepter.

Nous passâmes devant plusieurs isles , & entr'autres devant l'isle des Cloches , éloignée de dix journées de celle (1) de Serendib , par un vent ordinaire & réglé , & de six journées de l'isle de Kela , où nous abordâmes. Il y a des mines de plomb , des cannes d'Inde , & du camphre très-excellent.

Le roi de l'isle de Kela est très-riche , très-puissant , & son autorité s'étend sur toute l'isle des Cloches , qui a deux journées d'étendue , & dont les habitants sont

---

(1) Cette isle nous est connue sous le nom de l'isle de Ceilan.

encore si barbares, qu'ils mangent la chair humaine. Après que nous eûmes fait un grand commerce dans cette isle, nous remîmes à la voile, & abordâmes à plusieurs autres ports. Enfin, j'arrivai heureusement à Bagdad avec des richesses infinies, dont il est inutile de vous faire le détail. Pour rendre grâces à Dieu des faveurs qu'il m'avoit faites, je fis de grandes aumônes, tant pour l'entretien de plusieurs mosquées, que pour la subsistance des pauvres, & me donnai tout entier à mes parents & à mes amis, en me divertissant, & en faisant bonne chère avec eux.

Sindbad finit en cet endroit le récit de son quatrième voyage, qui causa encore plus d'admiration à ses auditeurs que les trois précédents. Il fit un nouveau présent de cent sequins à Hindbad, qu'il pria comme les autres de revenir le jour suivant à la même heure pour dîner chez lui, & entendre le détail de son cinquième voyage. Hindbad & les autres conviés prirent congé de lui, & se retirèrent. Le lendemain, lorsqu'ils furent tous rassemblés, ils se mirent à table; & à la fin du repas qui ne dura pas moins que les autres, Sindbad commença de cette sorte le récit de son cinquième voyage.

---

---

## CINQUIEME VOYAGE

*De Sinbad le Marin.*

**L**ES plaisirs, dit-il, eurent encore assez de charmes pour effacer de ma mémoire toutes les peines & les maux que j'avois soufferts, sans pouvoir m'ôter l'envie de faire de nouveaux voyages. C'est pourquoi j'achetai des marchandises, je les fis emballer & charger sur des voitures, & je partis avec elles pour me rendre au premier port de mer. Là, pour ne pas dépendre d'un capitaine, & pour avoir un navire à mon commandement, je me donnai le loisir d'en faire construire & équiper un à mes fraix. Dès qu'il fut achevé, je le fis charger; je m'embarquai dessus; & comme je n'avois pas de quoi faire une charge entière, je reçus plusieurs marchands de différentes nations avec leurs marchandises.

Nous fîmes voile au premier bon vent, & prîmes le large. Après une longue navigation, le premier endroit où nous abordâmes, fut une isle déserte où nous trouvâmes l'œuf d'un roc d'une grosseur pareille à celui dont vous m'avez entendu parler; il renfermoit un petit roc près d'éclorre, dont le bec commençoit à paroître.

A ces mots, Scheherazade se tut, parce que le jour se faisoit déjà voir dans l'appartement du sultan des Indes. La nuit suivante, elle reprit son discours.

---

## LXXIII. NUIT.

**S**INDBAD le Marin, dit-elle, continuant de raconter son cinquième voyage : Les marchands, poursuivit-il, qui s'étoient embarqués sur mon navire, & qui avoient pris terre avec moi, cassèrent l'œuf à grands coups de haches, & firent une ouverture par où ils tirèrent le petit roc par morceaux, & le firent rôtir. Je les avois avertis sérieusement de ne pas toucher à l'œuf; mais ils ne voulurent pas m'écouter.

Ils eurent à peine achevé le régal qu'ils venoient de se donner, qu'il parut en l'air assez loin de nous, deux gros nuages. Le capitaine que j'avois pris à gage pour conduire mon vaisseau, sachant par expérience ce que cela signifioit, s'écria que c'étoient le pere & la mere du petit roc; & il nous pressa tous de nous rembarquer au plus vite, pour éviter le malheur qu'il prévoyoit. Nous suivîmes son conseil avec empressement, & nous remîmes à la voile en diligence.

Cependant les deux rocs approcherent

On pouffant des cris effroyables, qu'ils redoublèrent quand ils eurent vu l'état où l'on avoit mis l'œuf, & que leur petit n'y étoit plus. Dans le dessein de se venger, ils reprirent leur vol du côté d'où ils étoient venus, & disparurent quelque temps, pendant que nous fîmes force de voile pour nous éloigner, & prévenir ce qui ne laissa pas de nous arriver.

Ils revinrent, & nous remarquâmes qu'ils tenoient entre leurs griffes chacun un morceau de rocher d'une grosseur énorme. Lorsqu'ils furent précisément au-dessus de mon vaisseau, ils s'arrêtèrent, & se soutenant en l'air, l'un lâcha la piece de rocher qu'il tenoit; mais par l'adresse du timonier qui détourna le navire d'un coup de timon, elle ne tomba pas dessus; elle tomba à côté dans la mer, qui s'entr'ouvrit d'une manière que nous en vîmes presque le fond. L'autre oiseau, pour notre malheur, laissa tomber sa roche si justement au milieu du vaisseau, qu'elle le rompit & le brisa en mille pieces. Les matelots & les passagers furent tous écrasés du coup, ou submergés. Je fus submergé moi-même; mais en revenant au-dessus de l'eau, j'eus le bonheur de me prendre à une piece de débris. Ainsi, en m'aidant tantôt d'une main, tantôt de l'autre, sans me dessaisir de ce que je tenois, avec le vent & le cou-

rant qui m'étoient favorables, j'arrivai en fin à une île dont le rivage étoit fort escarpé. Je surmontai néanmoins cette difficulté, & me sauvai.

Je m'assis sur l'herbe, pour me remettre un peu de ma fatigue; après quoi je me levai & m'avançai dans l'île pour reconnoître le terrain. Il me sembla que j'étois dans un jardin délicieux, je voyois par-tout des arbres, les uns chargés de fruits verts, & les autres de mûrs, & des ruisseaux d'une eau douce & claire qui faisoient d'agréables détours. Je mangeai de ces fruits que je trouvai excellents, & je bus de cette eau qui m'invitoit à boire.

La nuit venue, je me couchai sur l'herbe dans un endroit assez commode; mais je ne dormis pas une heure entière, & mon sommeil fut souvent interrompu par la frayeur de me voir seul dans un lieu si désert. Ainsi j'employai la meilleure partie de la nuit à me chagriner, & à me reprocher l'imprudence que j'avois eue de n'être pas demeuré chez moi, plutôt que d'avoir entrepris ce dernier voyage. Ces réflexions me menerent si loin, que je commençai à former un dessein contre ma propre vie; mais le jour, par sa lumière, dissipa mon désespoir. Je me levai, & marchai entre les arbres, non sans quelqu'appréhension.

Lorsque je fus un peu avant dans l'isle, j'apperçus un vieillard qui me parut fort cassé. Il étoit assis sur le bord d'un ruisseau; j'imaginai d'abord que c'étoit quelqu'un qui avoit fait naufrage comme moi. Je m'approchai de lui, je le saluai, & il me fit seulement une inclination de tête. Je lui demandai ce qu'il faisoit là; mais au lieu de me répondre, il me fit signe de le charger sur mes épaules, & de le passer au-delà du ruisseau, en me faisant comprendre que c'étoit pour aller cueillir des fruits.

Je crus qu'il avoit besoin que je lui rendisse ce service; c'est pourquoi l'ayant chargé sur mon dos, je passai le ruisseau. Descendez, lui dis-je alors, en me baissant pour faciliter sa descente; mais au lieu de se laisser aller à terre, (j'en ris encore toutes les fois que j'y pense) ce vieillard qui m'avoit paru décrépît, passa légèrement autour de mon col ses deux jambes, dont je vis que la peau ressembloit à celle d'une vache, & se mit à califourchon sur mes épaules en me serrant si fortement la gorge, qu'il sembloit vouloir m'étrangler. La frayeur me saisit en ce moment, & je tombai évanoui.

Scheherazade fut obligée de s'arrêter à ces paroles, à cause du jour qui paroïssoit. Elle poursuivit ainsi cette histoire sur la fin de la nuit suivante.

## LXXIV. NUIT.

**N**ONOBSTANT mon évanouissement, dit Sindbad, l'incommode vieillard demeura toujours attaché à mon col; il écarta seulement un peu les jambes pour me donner lieu de revenir à moi. Lorsque j'eus repris mes esprits, il m'appuya fortement contre l'estomac un de ses pieds, & de l'autre me frappant rudement le côté, il m'obligea de me relever malgré moi. Etant debout, il me fit marcher sous des arbres; il me forçoit de m'arrêter pour cueillir & manger les fruits que nous rencontrions. Il ne quittoit point prise pendant le jour; & quand je voulois me reposer la nuit, il s'étendoit par terre avec moi, toujours attaché à mon col. Tous les matins il ne manquoit pas de me pousser pour m'éveiller; ensuite il me faisoit lever & marcher en me pressant de ses pieds. Représentez-vous, Messieurs, la peine que j'avois de me voir chargé de ce fardeau, sans pouvoir m'en défaire.

Un jour que je trouvai en mon chemin plusieurs calebasses seches qui étoient tombées d'un arbre qui en portoit, j'en pris une assez grosse; & après l'avoir bien nettoyée, j'exprimai

j'exprimai dedans le jus de plusieurs grappes de raisins , fruit que l'isle produisoit en abondance , & que nous rencontrions à chaque pas. Lorsque j'en eus remplis la calebasse , je la posai dans un endroit où j'eus l'adresse de me faire conduire par le vieillard plusieurs jours après. Là , je pris la calebasse , & la portant à ma bouche , je bus d'un excellent vin qui me fit oublier pour quelque temps le chagrin mortel dont j'étois accablé. Cela me donna de la vigueur. J'en fus même si réjoui , que je me mis à chanter & à sauter en marchant.

Le vieillard , qui s'apperçut de l'effet que cette boisson avoit produit en moi , & que je le portois plus légèrement que de coutume , me fit signe de lui en donner à boire : je lui présentai la calebasse , il la prit ; & comme la liqueur lui parut agréable , il l'avalâ jusqu'à la dernière goutte. Il y en avoit assez pour l'enivrer ; aussi s'enivra-t-il , & bientôt la fumée du vin lui montant à la tête , il commença de chanter à sa manière , & de se trémousser sur mes épaules. Les secousses qu'il se donnoit , lui firent rendre ce qu'il avoit dans l'estomac , & ses jambes se relâcherent peu-à-peu ; de sorte que voyant qu'il ne me ferroit plus , je le jettai par terre où il demeura sans mouvement. Alors je pris une très-grosse pierre , & lui en écrasai la tête.

Je sentis une grande joie de m'être délivré pour jamais de ce maudit vieillard, & je marchai vers le bord de la mer, où je rencontraï des gens d'un navire qui venoit de mouiller là pour faire de l'eau, & prendre en passant quelques rafraîchissements. Ils furent extrêmement étonnés de me voir, & d'entendre le détail de mon aventure. Vous étiez tombé, me dirent-ils, entre les mains du vieillard de la mer, & vous êtes le premier qu'il n'ait pas étranglé ; il n'a jamais abandonné ceux dont il s'étoit rendu maître, qu'après les avoir étouffés ; & il a rendu cette isle fameuse par le nombre des personnes qu'il a tuées : les matelots & les marchands qui y descendoient, n'osoient s'y avancer qu'en bonne compagnie.

Après m'avoir informé de ces choses, ils m'emmenèrent avec eux dans leur navire, dont le capitaine se fit un plaisir de me recevoir lorsqu'il apprit tout ce qui m'étoit arrivé. Il remit à la voile ; & après quelques jours de navigation, nous abordâmes au port d'une grande ville, dont les maisons étoient bâties de bonnes pierres.

Un des marchands du vaisseau qui m'avoit pris en amitié, m'obligea de l'accompagner, & me conduisit dans un logement destiné pour servir de retraite aux marchands étrangers. Il me donna un grand

fac ; ensuite m'ayant recommandé à quelques gens de la ville qui avoient un sac comme moi , & les ayant priés de me mener avec eux amasser du coco : Allez , me dit-il , suivez-les , faites comme vous les verrez faire , & ne vous écartez pas d'eux , car vous mettriez votre vie en danger. Il me donna des vivres pour la journée , & je partis avec ces gens.

Nous arrivâmes à une grande forêt d'arbres extrêmement hauts & fort droits , & dont le tronc étoit si lisse , qu'il n'étoit pas possible de s'y prendre pour monter jusques aux branches où étoit le fruit. Tous les arbres étoient des arbres de coco dont nous voulions abattre le fruit & en remplir nos sacs. En entrant dans la forêt , nous vîmes un grand nombre de gros & de petits singes , qui prirent la fuite devant nous dès qu'ils nous apperçurent , & qui monterent jusqu'au haut des arbres avec une agilité surprenante.

Schehérazade vouloit poursuivre ; mais le jour qui paroissoit , l'en empêcha. La nuit suivante , elle reprit son discours de cette sorte.

---

**LXXXV. NUIT.**

**L**ES marchands avec qui j'étois, continua Sindbad, amassèrent des pierres, & les jetterent de toute leur force au haut des arbres contre les singes. Je suivis leur exemple, & je vis que les singes, instruits de notre dessein, cueilloient les cocos avec ardeur, & nous les jetterent avec des gestes qui marquoient leur colere & leur animosité. Nous amassions des cocos, & nous jetions de temps en temps des pierres pour irriter les singes. Par cette ruse, nous remplissions nos sacs de ce fruit, qu'il nous eût été impossible d'avoir autrement.

Lorsque nous en eûmes plein nos sacs, nous nous en retournâmes à la ville, où le marchand, qui m'avoit envoyé à la forêt, me donna la valeur du sac de coco que j'avois apporté. Continuez, me dit-il, & allez tous les jours faire la même chose jusqu'à ce que vous ayez gagné de quoi vous reconduire chez vous. Je le remerciai du bon conseil qu'il me donnoit; & insensiblement je fis un si grand amas de cocos, que j'en avois pour une somme considérable.

Le vaisseau sur lequel j'étois venu, avoit fait voile avec des marchands qui l'avoient

chargé de coco qu'ils avoient acheté. J'attendis l'arrivée d'un autre qui aborda bientôt au port de la ville pour faire un pareil chargement. Je fis embarquer dessus tout le coco qui m'appartenoit ; & lorsqu'il fut prêt à partir, j'allai prendre congé du marchand à qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'embarquer avec moi, parce qu'il n'avoit pas encore achevé ses affaires.

Nous mîmes à la voile, & prîmes la route de l'isle où le poivre croît en plus grande abondance. De-là nous gagnâmes l'isle de Comari (1), qui porte la meilleure espece de bois d'aloës, & dont les habitants se sont fait une loi inviolable de ne pas boire de vin, ni de souffrir aucun lieu de débauche. J'échangeai mon coco en ces deux isles contre du poivre & du bois d'aloës, & me rendis, avec d'autres marchands, à la pêche des perles, où je pris des plongeurs à gage pour mon compte. Ils m'en pêcherent un grand nombre de très-grosses & de très-parfaites. Je me remis en mer avec joie sur un vaisseau qui arriva heureusement à Balsora ; de-là, je revins à Bagdad, où je fis de très-grosses sommes d'argent du poivre, du bois d'aloës, & des

---

(1) Cette isle ou presqu'isle se termine par le cap qu'on appelle aujourd'hui le cap de Corin, On l'appelle aussi Comar & Comor.

perles que j'avois apportés. Je distribuai en aumônes la dixième partie de mon gain, de même qu'au retour de mes autres voyages, & je cherchai à me délasser de mes fatigues dans toutes sortes de divertissements.

Ayant achevé ces paroles, Sindbad fit donner cent sequins à Hindbad, qui se retira avec tous les autres convives. Le lendemain, la même compagnie se trouva chez le riche Sindbad, qui, après l'avoir régalée comme les jours précédents, demanda audience, & fit le récit de son sixième voyage, de la manière que je vais vous le raconter.

---

## SIXIEME VOYAGE

*De Sindbad le Marin.*

**M**ESSEIGNEURS, leur dit-il, vous êtes sans doute en peine de savoir comment, après avoir fait cinq naufrages & avoir effuyé tant de périls, je pus me résoudre encore à tenter la fortune, & à chercher de nouvelles disgrâces. J'en suis étonné moi-même quand j'y fais réflexion; & il falloit assurément que j'y fusse entraîné par mon étoile. Quoi qu'il en soit, au bout d'une année de repos, je me préparai

à faire un fixieme voyage, malgré les prieres de mes parents & de mes amis, qui firent tout ce qui leur fut possible pour me retenir.

Au-lieu de prendre ma route par le golfe Persique, je passai encore une fois par plusieurs provinces de la Perse & des Indes, & j'arrivai à un port de mer où je m'embarquai sur un bon navire dont le capitaine étoit résolu de faire une longue navigation. Elle fut très-longue à la vérité, mais en même-temps si malheureuse, que le capitaine & le pilote perdirent leur route, de maniere qu'ils ignoroient où nous étions. Ils la reconnurent enfin; mais nous n'eûmes pas sujet de nous en réjouir, tout ce que nous étions de passagers; & nous fûmes un jour dans un étonnement extrême de voir le capitaine quitter son poste en poussant des cris. Il jetta son turban par terre, s'arracha la barbe, & se frappa la tête comme un homme à qui le désespoir a troublé l'esprit. Nous lui demandâmes pourquoi il s'affligeoit ainsi. Je vous annonce, nous répondit-il, que nous sommes dans l'endroit de toute la mer le plus dangereux. Un courant très-rapide emporte le navire, & nous allons tous périr dans moins d'un quart-d'heure. Priez Dieu qu'il nous délivre de ce danger; nous ne saurions en échapper, s'il n'a pitié de nous. A ces mots, il ordon-

na de faire ranger les voiles; mais les cordages se rompirent dans la manœuvre, & le navire, sans qu'il fût possible d'y remédier, fut emporté par le courant au pied d'une montagne inaccessible, où il échoua & se brisa, de manière pourtant qu'en sauvant nos personnes, nous eûmes encore le temps de débarquer nos vivres & nos plus précieuses marchandises.

Cela étant fait, le capitaine nous dit : Dieu vient de faire ce qui lui a plu. Nous pouvons nous creuser ici chacun notre fosse, & nous dire le dernier adieu; car nous sommes dans un lieu si funeste, que personne de ceux qui y ont été jetés avant nous, ne s'en est retourné chez soi. Ce discours nous jeta tous dans une affliction mortelle, & nous nous embrassâmes les uns les autres les larmes aux yeux, en déplorant notre malheureux sort.

La montagne, au pied de laquelle nous étions, faisoit la côte d'une isle fort longue & très-vaste. Cette côte étoit toute couverte de débris de vaisseaux qui y avoient fait naufrage; & par une infinité d'ossements qu'on y rencontroit d'espace en espace, & qui nous faisoient horreur, nous jugeâmes qu'il s'y étoit perdu bien du monde. C'est aussi une chose presque incroyable, que la quantité de marchandises & de richesses qui se présentoient à nos yeux de

toutes parts. Tous ces objets ne servirent qu'à augmenter la désolation où nous étions. Au lieu que par-tout ailleurs les rivières sortent de leur lit pour se jeter dans la mer, tout au contraire, une grosse rivière d'eau douce s'éloigne de la mer, & pénètre dans la côte au travers d'une grotte obscure, dont l'ouverture est extrêmement haute & large. Ce qu'il y a de remarquable dans ce lieu, c'est que les pierres de la montagne sont de crystal, de rubis, ou d'autres pierres précieuses. On y voit aussi la source d'une espèce de poix ou de bitume qui coule dans la mer, que les poissons avalent, & rendent ensuite changé en ambre-gris, que les vagues rejettent sur la greve qui en est couverte. Il y croît aussi des arbres dont la plupart sont de bois d'aloës, qui ne cedent point en bonté à ceux de Comari.

Pour achever la description de cet endroit qu'on peut appeller un gouffre, puisque jamais rien n'en revient, il n'est pas possible que les navires puissent s'en écarter, lorsqu'une fois ils s'en sont approchés à une certaine distance. S'ils y sont poussés par un vent de mer, le vent & le courant les perdent; & s'ils s'y trouvent lorsque le vent de terre souffle, ce qui pourroit favoriser leur éloignement, la hauteur de la montagne l'arrête, & cause un calme qui laisse agir le courant qui les emporte contre

la côte où ils se brisent comme le nôtre y fut brisé. Pour surcroît de disgraces, il n'est pas possible de gagner le sommet de la montagne, & se sauver par aucun endroit.

Nous demeurâmes sur le rivage comme des gens qui ont perdu l'esprit, & nous attendions la mort de jour en jour. D'abord nous avions partagé nos vivres également; ainsi chacun vécut plus ou moins longtemps que les autres, selon son tempérament, & suivant l'usage qu'il fit de ses provisions.

Scheherazade cessa de parler, voyant que le jour commençoit à paroître. Le lendemain, elle continua de cette sorte le récit du fixieme voyage de Sindbad.

## L X X V I. N U I T.

**C**ÉUX qui moururent les premiers, poursuivit Sindbad, furent enterrés par les autres; pour moi, je rendis les derniers devoirs à tous mes compagnons, & il ne faut pas s'en étonner; car outre que j'avois mieux ménagé qu'eux les provisions qui m'étoient tombées en partage, j'en avois encore en particulier d'autres dont je m'étois bien gardé de faire part à mes camarades. Néanmoins lorsque j'enterrai le der-

nier, il me restoit si peu de vivres, que je jugeai que je ne pourrois pas aller loin; de sorte que je creusai moi-même mon tombeau, résolu de me jeter dedans, puisque personne ne vivoit pour m'enterrer. Je vous avouerai qu'en m'occupant de ce travail, je ne pus m'empêcher de me représenter que j'étois la cause de ma perte, & de me repentir de m'être engagé dans ce dernier voyage. Je n'en demurai pas même aux réflexions, je m'ensanglantai les mains à belles dents, & peu s'en fallut que je ne hâtasse ma mort.

Mais Dieu eut encore pitié de moi, & m'inspira la pensée d'aller jusqu'à la riviere qui se perdoit sous la voûte de la grotte. Là, après avoir examiné la riviere avec beaucoup d'attention, je dis en moi-même : Cette riviere qui se cache ainsi sous la terre, en doit sortir par quelque endroit; en construisant un radeau, & m'abandonnant dessus au courant de l'eau, j'arriverai à une terre habitée, où je périrai; si je péris, je n'aurai fait que changer de genre de mort; si je sors au contraire de ce lieu fatal, non-seulement j'éviterai la triste destinée de mes camarades, je trouverai peut-être une nouvelle occasion de m'enrichir. Que fait-on si la fortune ne m'attend pas au sortir de cet affreux écueil, pour me dédommager de mon naufrage avec usure ?

Je n'hésitai pas de travailler au radeau après ce raisonnement ; je le fis de bonnes piéces de bois & de gros cables, car j'en avois à choisir ; je les liai ensemble si fortement, que j'en fis un petit bâtiment assez solide. Quand il fut achevé, je le chargeai de quelques ballots de rubis, d'émeraudes, d'ambre-gris, de crystal de roche, & d'étoffes précieuses. Ayant mis toutes ces choses en équilibre, & les ayant bien attachées, je m'embarquai sur le radeau avec deux petites rames que je n'avois pas oublié de faire ; & me laissant aller au cours de la riviere, je m'abandonnai à la volonté de Dieu.

Si-tôt que je fus sous la voûte, je ne vis plus de lumiere, & le fil de l'eau m'entraîna sans que je pusse remarquer où il m'emportoit. Je voguai quelques jours dans cette obscurité, sans jamais appercevoir le moindre rayon de lumiere. Je trouvai une fois la voûte si basse, qu'elle pensa me blesser la tête ; ce qui me rendit fort attentif à éviter un pareil danger. Pendant ce temps-là, je ne mangeois des vivres qui me restoient, qu'autant qu'il en falloit naturellement pour soutenir ma vie. Mais avec quelque frugalité que je pusse vivre, j'achevai de consumer mes provisions. Alors, sans que je pusse m'en défendre, un doux sommeil vint saisir mes sens. Je ne puis vous dire

si je dormis long-temps ; mais en me réveillant , je me vis avec surprise dans une vaste campagne , au bord d'une riviere où mon radeau étoit attaché , & au milieu d'un grand nombre de noirs. Je me levai dès que je les apperçus , & je les saluai. Ils me parlerent , mais je n'entendois pas leur langage.

En ce moment je me sentis si transporté de joie , que je ne savois si je devois me croire éveillé. Etant persuadé que je ne dormois pas , je m'écriai , & récitai ces verbes arabes : » Invoque la toute-puissance , elle viendra à ton secours : il n'est » pas besoin que tu t'embarrasses d'autre » chose. Ferme l'œil , & pendant que tu » dormiras , Dieu changera ta fortune de » mal en bien ».

Un des noirs qui entendoit l'arabe , m'ayant ouï parler ainsi , s'avança , & prit la parole : Mon frere , me dit-il , ne soyez pas surpris de nous voir. Nous habitons la campagne que vous voyez , & nous sommes venus arroser aujourd'hui nos champs de l'eau de ce fleuve qui sort de la montagne voisine en la détournant par de petits canaux. Nous avons remarqué que l'eau emportoit quelque chose , nous sommes vite accourus pour voir ce que c'étoit , & nous avons trouvé que c'étoit ce radeau ; aussi-tôt l'un de nous s'est jetté à la nage ,

& l'a amené. Nous l'avons arrêté & attaché comme vous le voyez, & nous attendions que vous vous éveillassiez. Nous vous supplions de nous raconter votre histoire, qui doit être fort extraordinaire. Dites-nous comment vous vous êtes hasardé sur cette eau, & d'où vous venez. Je leur répondis qu'ils me donnassent premièrement à manger, & qu'après cela je satisferois leur curiosité.

Ils me présentèrent plusieurs sortes de mets ; & quand j'eus contenté ma faim , je leur fis un rapport fidele de tout ce qui m'étoit arrivé ; ce qu'ils parurent écouter avec admiration. Si-tôt que j'eus fini mon discours : Voilà , me dirent-ils par la bouche de l'interprete , qui leur avoit expliqué ce que je venois de dire , une histoire des plus surprenantes. Il faut que vous veniez en informer le roi vous-même : la chose est trop extraordinaire pour lui être rapportée par un autre que par celui à qui elle est arrivée. Je leur répartis que j'étois prêt à faire ce qu'ils voudroient.

Les noirs envoyerent aussi-tôt chercher un cheval que l'on amena peu de temps après. Ils me firent monter dessus ; & pendant qu'une partie marcha devant moi pour me montrer le chemin , les autres , qui étoient les plus robustes , chargerent sur leurs épaules le radeau tel qu'il étoit avec

les ballots, & commencèrent à me suivre.

Scheherazade, à ces paroles, fut obligée d'en demeurer là, parce que le jour parut. Sur la fin de la nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration, & parla dans ces termes :

---

---

## LXXXVII. NUIT.

**N**OUS marchâmes tous ensemble, poursuivit Sindbad, jusques à la ville de Serendid; car c'étoit dans cette isle que je me trouvois. Les noirs me présentèrent à leur roi. Je m'approchai de son trône où il étoit assis, & le saluai comme on a coutume de saluer les rois des Indes; c'est-à-dire, que je me prosternai à ses pieds, & baisai la terre. Ce prince me fit relever; & me recevant d'un air très-obligeant, il me fit avancer & prendre place auprès de lui. Il me demanda premièrement comment je m'appellois: lui ayant répondu que je me nommois Sindbad, surnommé le Marin, à cause de plusieurs voyages que j'avois faits par mer, j'ajoutai que j'étois citoyen de la ville de Bagdad. Mais, reprit-il; comment vous trouvez-vous dans mes états, & par où y êtes-vous venu?

Je ne cachai rien au roi, je lui fis le mé-

me récit que vous venez d'entendre ; & il en fut si surpris & si charmé, qu'il commanda qu'on écrivît mon aventure en lettres d'or pour être conservée dans les archives de son royaume. On apporta ensuite le radeau, & l'on ouvrit les ballots en sa présence. Il admira la quantité de bois d'aloës & d'ambre gris, mais sur-tout les rubis & les émeraudes, car il n'en avoit point dans son trésor qui en approchât.

Remarquant qu'il considéroit mes piergeries avec plaisir, & qu'il en examinoit les plus singulieres les unes après les autres, je me prosternai, & pris la liberté de lui dire : Sire, ma personne n'est pas seulement au service de votre majesté, la charge du radeau est aussi à elle, & je la supplie d'en disposer comme d'un bien qui lui appartient. Il me dit en souriant : Sindbad, je me garderai bien d'en avoir la moindre envie, ni de vous ôter rien de ce que Dieu vous a donné. Loin de diminuer vos richesses, je prétends les augmenter ; & je ne veux point que vous sortiez de mes états, sans emporter avec vous des marques de ma libéralité. Je ne répondis à ces paroles qu'en faisant des vœux pour la prospérité du Prince, & qu'en louant sa bonté & sa générosité. Il chargea un de ses officiers d'avoir soin de moi, & me fit donner des gens pour me servir à ses dépens. Cet officier

exécuta fidèlement les ordres de son maître, & fit transporter dans le logement où il me conduisit, tous les ballots dont le radeau avoit été chargé.

J'allois tous les jours à certaines heures faire ma cour au roi, & j'employois le reste du temps à voir la ville, & ce qu'il y avoit de plus digne de ma curiosité.

L'isle (1) de Serendid est située justement sous la ligne équinoxiale; ainsi les jours & les nuits y sont toujours de douze heures, & elle a quatre-vingts (2) parasanges de longueur, & autant de largeur. La ville capitale est située à l'extrémité d'une belle vallée, formée par une montagne qui est au milieu de l'isle, & qui est bien la plus haute qu'il y ait au monde. En effet, on la découvre en mer de trois journées de navigation. On y trouve le rubis, plusieurs sortes de minéraux; & tous les rochers sont, pour la plupart, d'émeril, qui est une pierre métallique dont on se sert pour tailler les pierreries. On y voit toutes sortes d'arbres & de plantes rares, sur-tout le cedre & le coco. On pêche aussi les perles le long de ses rivages & aux em-

---

(1) Selon des géographes, elle est en-deçà de la ligne dans le premier climat.

(2) Les géographes orientaux donnent à la parasange plus d'une de nos lieues.

bouchures de ses rivières; & quelques-unes de ses vallées fournissent le diamant. Je fis aussi, par dévotion, un voyage à la montagne, à l'endroit où Adam fut relégué après avoir été banni du paradis terrestre, & j'eus la curiosité de monter jusqu'au sommet.

Lorsque je fus de retour dans la ville, je suppliai le roi de me permettre de retourner en mon pays; ce qu'il m'accorda d'une manière très-obligeante & très-honorable. Il m'obligea de recevoir un riche présent, qu'il fit tirer de son trésor; & lorsque j'allois prendre congé de lui, il me chargea d'un autre présent bien plus considérable, & en même-temps d'une lettre pour le commandeur des croyants, notre souverain seigneur, en me disant : Je vous prie de présenter de ma part ce régal & cette lettre au calife Haroun Airaschid, & de l'assurer de mon amitié. Je pris le présent & la lettre avec respect, en promettant à sa majesté d'exécuter ponctuellement les ordres dont elle me faisoit l'honneur de me charger. Avant que je m'embarquasse, ce prince envoya querir le capitaine & les marchands qui devoient s'embarquer avec moi, & leur ordonna d'avoir pour moi tous les égards imaginables.

La lettre du roi de Serendid étoit écrite sur la peau d'un certain animal fort pré-

cieux à cause de sa rareté, & dont la couleur tire sur le jaune. Les caractères de cette lettre étoient d'azur ; & voici ce qu'elle contenoit en langue indienne :

*Le roi des Indes, devant qui marchent  
mille éléphants, qui demeure dans un  
palais dont le toit brille de l'é-  
clat de cent mille rubis, &  
qui possède en son trésor  
vingt mille couron-  
nes enrichies de  
diamants ; au  
calife Ha-  
roun Al-  
raschid.*

» Quoique le présent que nous vous en-  
» voyons, soit peu considérable, ne laissez pas néanmoins de le recevoir en frère  
» & en ami, en considération de l'amitié  
» que nous conservons pour vous dans  
» notre cœur, & dont nous sommes bien-  
» aises de vous donner un témoignage.  
» Nous vous demandons la même part  
» dans le vôtre, attendu que nous croyons  
» le mériter, étant du rang égal à celui  
» que vous tenez. Nous vous en conjurons en qualité de frère. Adieu ».

Le présent consistoit premièrement en un vase d'un seul rubis, creusé & travaillé en

coupe, d'un demi-pied de hauteur, & d'un doigt d'épaisseur, rempli de perles très-rondes, & toutes du poids d'une demi-drachme; secondement, en une peau de serpent qui avoit des écailles grandes comme une piece ordinaire de monnoie d'or, & dont la propriété étoit de préserver de maladie ceux qui couchoient dessus; troisièmement, en cinquante mille drachmes de bois d'aloës le plus exquis, avec trente grains de camphre de la grosseur d'une pistache; & enfin, tout cela étoit accompagné d'une esclave d'une beauté ravissante, & dont les habillemens étoient couverts de pierreries.

Le navire mit à la voile; & après une longue & très-heureuse navigation, nous abordâmes à Balsora, d'où je me rendis à Bagdad. La premiere chose que je fis après mon arrivée, fut de m'acquitter de la commission dont j'étois chargé.

Scheherazade n'en dit pas davantage, à cause du jour qui se faisoit voir. Le lendemain, elle reprit ainsi son discours.



---

---

**LXXXVIII. NUIT.**

**J**E pris la lettre du roi de Serendid, continua Sindbad, & j'allai me présenter à la porte du commandeur des croyants, suivi de la belle esclave, & des personnes de ma famille qui portoient les présents dont j'étois chargé. Je dis le sujet qui m'amenoit, & aussi-tôt l'on me conduisit devant le trône du calife. Je lui fis la révérence en me prosternant ; & après lui avoir fait une harangue très-concise, je lui présentai la lettre & le présent. Lorsqu'il eut lu ce que lui mandoit le roi de Serendid, il me demanda s'il étoit vrai que ce prince fût aussi puissant & aussi riche qu'il le marquoit par sa lettre. Je me prosternai une seconde fois ; & après m'être relevé : Commandeur des croyants, lui répondis-je, je puis assurer votre majesté qu'il n'exagere pas ses richesses & sa grandeur ; j'en suis témoin. Rien n'est plus capable de causer de l'admiration, que la magnificence de son palais. Lorsque ce prince veut paroître en public, on lui dresse un trône sur un éléphant où il s'assied, & il marche au milieu de deux files composées de ses ministres, & de ses favoris, & d'autres gens de sa cour. Devant

lui sur le même éléphant, un officier tient une lance d'or à la main, & derrière le trône, un autre est debout qui porte une colonne d'or, au haut de laquelle est une émeraude longue d'environ un demi-pied, & grosse d'un pouce. Il est précédé d'une garde de mille hommes habillés de drap d'or & de soie, & montés sur des éléphants richement caparaçonnés.

Pendant que le roi est en marche, l'officier qui est devant lui sur le même éléphant, crie de temps en temps à haute voix : » Voici le grand monarque, le puissant & redoutable sultan des Indes, dont  
 » le palais est couvert de cent mille rubis,  
 » & qui possède vingt mille couronnes de  
 » diamants. Voici le monarque couronné,  
 » plus grand que ne furent jamais le grand  
 » (1) Solima & le grand (2) Mithrage ».

Après qu'il a prononcé ces paroles, l'officier qui est derrière le trône, crie à son tour : » Ce monarque si grand & si puissant doit mourir, doit mourir, doit  
 » mourir ». L'officier de devant reprend, & crie ensuite : » Louange à celui qui  
 » vit & ne meurt pas ».

(1) Salomon.

(2) Ancien roi d'une grande île de même nom dans les Indes, très-renommé chez les arabes par sa puissance & par sa sagesse.

D'ailleurs, le roi de Serendid est si juste, qu'il n'y a pas de juges dans sa capitale, non plus que dans le reste de ses états: ses peuples n'en ont pas besoin. Ils savent & ils observent d'eux-mêmes exactement la justice, & ne s'écartent jamais de leur devoir. Ainsi les tribunaux & les magistrats sont inutiles chez eux. Le calife fut fort satisfait de mon discours. La sagesse de ce roi, dit-il, paroît en sa lettre, & après ce que vous venez de me dire, il faut avouer que sa sagesse est digne de ses peuples, & ses peuples dignes d'elle. A ces mots, il me congédia & me renvoya avec un riche présent.

Sindbad acheva de parler en cet endroit, & ses auditeurs se retirèrent; mais Hindbad reçut auparavant cent sequins. Ils revinrent encore le jour suivant chez Sindbad, qui leur raconta son septième & dernier voyage dans ces termes :

---

## SEPTIEME ET DERNIER VOYAGE

### *De Sindbad le Marin.*

**A**U retour de mon sixième voyage, j'abandonnai absolument la pensée d'en faire jamais d'autres. Outre que j'étois dans un âge qui ne demandoit que du repos, je m'é-

tois bien promis de ne plus m'exposer aux périls que j'avois tant de fois courus. Ainsi je ne songeois qu'à passer doucement le reste de ma vie. Un jour que je régalois un nombre d'amis, un de mes gens me vint avertir qu'un officier du calife me demandoit. Je sortis de table, & allai au-devant de lui. Le calife, me dit-il, m'a chargé de venir vous dire, qu'il veut vous parler. Je suivis au palais l'officier, qui me présenta à ce prince, que je saluai en me prosternant à ses pieds. Sindbad, me dit-il, j'ai besoin de vous; il faut que vous me rendiez un service; que vous alliez porter ma réponse & mes présents au roi de Serendid : il est juste que je lui rende la civilité qu'il m'a faite.

Le commandement du calife fut un coup de foudre pour moi. Commandeur des croyants, lui dis-je, je suis prêt à exécuter tout ce que m'ordonnera votre majesté; mais je la supplie très-humblement de songer que je suis rebuté des fatigues incroyables que j'ai souffertes. J'ai même fait vœu de ne sortir jamais de Bagdad. De là je pris occasion de lui faire un long détail de toutes mes aventures, qu'il eut la patience d'écouter jusqu'à la fin.

D'abord que j'eus cessé de parler : J'avoue, dit-il, que voilà des événements bien extraordinaires; mais pourtant il ne faut pas

pas qu'ils vous empêchent de faire pour l'amour de moi, le voyage que je vous propose. Il ne s'agit que d'aller à l'isle de Serendid, vous acquitter de la commission que je vous donne. Après cela, il vous fera libre de vous en revenir. Mais il y faut aller; car vous voyez bien qu'il ne seroit pas de la bienséance & de ma dignité d'être redevable au roi de cette isle. Comme je vis que le calife exigeoit cela de moi absolument, je lui témoignai que j'étois prêt à lui obéir. Il en eut beaucoup de joie, & me fit donner mille sequins pour les fraix de mon voyage.

Je me préparai en peu de jours à mon départ; & si-tôt qu'on m'eut livré les présents du calife avec une lettre de sa propre main, je partis & je pris la route de Balfora, où je m'embarquai. Ma navigation fut très-heureuse, j'arrivai à l'isle de Serendid. Là, j'exposai aux ministres la commission dont j'étois chargé, & les priai de me faire donner audience incessamment. Ils n'y manquèrent pas. On me conduisit au palais avec honneur. J'y saluai le roi en me prosternant selon la coutume.

Ce prince me reconnut d'abord, & me témoigna une joie toute particulière de me revoir. Ah! Sindbad, me dit-il, soyez le bien venu. Je vous jure que j'ai songé à vous très-souvent depuis votre départ. Je

bénis ce jour, puisque nous nous voyons encore une fois. Je lui fis mon compliment; & après l'avoir remercié, de la bonté qu'il avoit pour moi, je lui présentai la lettre & le présent du calife, qu'il reçut avec toutes les marques d'une grande satisfaction.

Le calife lui envoyoit un lit complet de drap d'or, estimé mille sequins, cinquante robes d'une très-riche étoffe, cent autres de toile blanche, la plus fine du Caire, de Suez (1), de Cufa (2) & d'Alexandrie; un autre lit cramoisi, & un autre encore d'une autre façon; un vase d'agate plus large que profond, épais d'un doigt, & ouvert d'un demi-pied, dont le fond représentoit en bas-relief un homme un genou en terre qui tenoit un arc avec une fleche, prêt à tirer contre un lion: il lui envoyoit enfin une riche table que l'on croyoit, par tradition, venir du grand Salomon. La lettre du calife étoit conçue en ces termes:

*Salut au nom du souverain guide du droit chemin, au puissant & heureux sultan, de la part d'Abdalla Haroun Alraschid, que Dieu a placé dans le lieu d'honneur après ses ancêtres d'heureuse mémoire.*

---

(1) Port de la mer Rouge.

(2) Ville d'Arabie.

NOUS avons reçu votre lettre avec  
» joie, & nous vous envoyons celle-ci,  
» émanée du conseil de notre Porte, le jar-  
» din des esprits supérieurs. Nous espérons  
» qu'en jettant les yeux dessus, vous con-  
» noîtrez notre bonne intention, & que  
» vous l'aurez pour agréable. Adieu ».

Le roi de Serendid eut un grand plaisir de voir que le calife répondoit à l'amitié qu'il lui avoit témoignée. Peu de temps après cette audience, je sollicitai celle de mon congé, que je n'eus pas peu de peine à obtenir. Je l'obtins enfin, & le roi, en me congédiant, me fit un présent très-confidérable. Je me rembarquai aussi-tôt, dans le dessein de m'en retourner à Bagdad; mais je n'eus pas le bonheur d'y arriver comme je l'espérois, & Dieu en disposa autrement.

Trois ou quatre jours après notre départ, nous fûmes attaqués par des corsaires, qui eurent d'autant moins de peine à s'emparer de notre vaisseau, qu'on n'y étoit nullement en état de se défendre. Quelques personnes de l'équipage voulurent faire résistance, mais il leur en coûta la vie; pour moi & tous ceux qui eurent de la prudence de ne pas s'opposer au dessein des corsaires, nous fûmes faits esclaves.

Le jour qui paroissoit, imposa silence à Scheherazade. Le lendemain, elle reprit la suite de cette histoire.

---

**LXXIX. NUIT.**

**S**IRE, dit-elle au sultan des Indes, Sindbad, continuant de raconter les aventures de son dernier voyage : Après que les corsaires, poursuivit-il, nous eurent tous dépouillés, & qu'ils nous eurent donné de méchants habits au lieu des nôtres, ils nous emmenerent dans une grande isle fort éloignée, où ils nous vendirent.

Je tombai entre les mains d'un riche marchand, qui ne m'eut pas plutôt acheté, qu'il me mena chez lui, où il me fit bien manger & habiller proprement en esclave. Quelques jours après, comme il ne s'étoit pas encore bien informé qui j'étois, il me demanda si je ne savois pas quelque métier ; je lui répondis, sans me faire mieux connoître, que je n'étois pas un artisan, mais un marchand de profession, & que les corsaires qui m'avoient vendu, m'avoient enlevé tout ce que j'avois. Mais dites-moi, reprit-il, ne pourriez-vous pas tirer de l'arc ? Je lui répartis que c'étoit un des exercices de ma jeunesse, & que je ne l'avois pas oublié depuis. Alors il me donna un arc & des fleches ; & m'ayant fait monter derrière lui sur un éléphant, il me mena

dans une forêt éloignée de la ville de quelques heures de chemin, & dont l'étendue étoit très-vaste. Nous y entrâmes fort avant; & lorsqu'il jugea à propos de s'arrêter, il me fit descendre. Ensuite me montrant un grand arbre: Montez sur cet arbre, me dit-il, & tirez sur les éléphants que vous verrez passer; car il y en a une quantité prodigieuse dans cette forêt. S'il en tombe quelqu'un, venez m'en donner avis. Après m'avoir dit cela, il me laissa des vivres, reprit le chemin de la ville; & je demurai sur l'arbre à l'affût pendant toute la nuit.

Je n'en apperçus aucun pendant tout ce temps-là; mais le lendemain, d'abord que le soleil fut levé, j'en vis paroître un grand nombre. Je tirai dessus plusieurs fleches; & enfin il en tomba un par terre. Les autres se retirèrent aussi-tôt, & me laisserent la liberté d'aller avertir mon patron de la chasse que je venois de faire. En faveur de cette nouvelle, il me régala d'un bon repas, loua mon adresse, & me caressa fort. Puis nous allâmes ensemble à la forêt, où nous creusâmes une fosse dans laquelle nous enterrâmes l'éléphant que j'avois tué. Mon patron se proposoit de revenir lorsque l'animal seroit pourri, & d'enlever les dents pour en faire commerce.

Je continuai cette chasse pendant deux

mois, & il ne se passoit pas de jour que je ne tuasse un éléphant. Je ne me mettois pas toujours à l'affût sur un même arbre, je me plaçois tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. Un matin que j'attendois l'arrivée des éléphants, je m'apperçus avec un extrême étonnement, qu'au-lieu de passer devant moi en traversant la forêt comme à l'ordinaire, ils s'arrêterent, & vinrent à moi avec un horrible bruit & en si grand nombre, que la terre en étoit couverte & trembloit sous leurs pas. Ils s'approcherent de l'arbre où j'étois monté, & l'environnerent tous la trompe étendue & les yeux attachés sur moi. A ce spectacle étonnant, je restai immobile, & saisi d'une telle frayeur, que mon arc & mes fleches me tomberent des mains.

Je n'étois pas agité d'une crainte vaine. Après que les éléphants m'eurent regardé quelque temps, un des plus gros embrassa l'arbre par le bas avec sa trompe, & fit un si puissant effort, qu'il le déracina & le renversa par terre. Je tombai avec l'arbre; mais l'animal me prit avec sa trompe, & me chargea sur son dos, où je m'assis plus mort que vif avec le carquois attaché à mes épaules. Il se mit ensuite à la tête de tous les autres qui le suivoient en troupe, & me porta jusqu'à un endroit, où m'ayant posé à terre, il se retira avec tous ceux qui

l'accompagnoient. Concevez, s'il est possible, l'état où j'étois : je croyois plutôt dormir que veiller. Enfin, après avoir été quelque temps étendu sur la place, ne voyant plus d'éléphant, je me levai, & je remarquai que j'étois sur une colline assez longue & assez large, toute couverte d'ossements & de dents d'éléphants. Je vous avoue que cet objet me fit faire une infinité de réflexions. J'admirai l'instinct de ces animaux. Je ne doutai point que ce ne fût-là leur cimetière, & qu'ils ne m'y eussent apporté exprès pour me l'enseigner, afin que je cessasse de les persécuter, puisque je le faisois dans la vue seule d'avoir leurs dents. Je ne m'arrêtai pas sur la colline, je tournai mes pas vers la ville ; & après avoir marché un jour & une nuit, j'arrivai chez mon patron. Je ne rencontrai aucun éléphant sur ma route ; ce qui me fit connoître qu'ils s'étoient éloignés plus avant dans la forêt pour me laisser la liberté d'aller sans obstacle à la colline.

Dès que mon patron m'aperçut : Ah ! pauvre Sindbad, me dit-il, j'étois dans une grande peine de savoir ce que tu pouvois être devenu. J'ai été à la forêt, j'y ai trouvé un arbre nouvellement déraciné, un arc & des fleches par terre ; & après t'avoir inutilement cherché, je désespérois de te revoir jamais. Raconte-moi, je te

prie, ce qui t'est arrivé. Par quel bonheur es-tu encore en vie ? Je satisfis sa curiosité ; & le lendemain étant allés tous deux à la colline, il reconnut avec une extrême joie la vérité de ce que je lui avois dit. Nous chargeâmes l'éléphant sur lequel nous étions venus, de tout ce qu'il pouvoit porter de dents ; & lorsque nous fûmes de retour : Mon frere, me dit-il, car je ne veux plus vous traiter en esclave, après le plaisir que vous venez de me faire par une découverte qui va m'enrichir, Dieu vous comble de toutes sortes de biens & de prospérités. Je déclare devant lui que je vous donne la liberté. Je vous avois dissimulé ce que vous allez entendre.

Les éléphants de notre forêt nous font périr chaque année une infinité d'esclaves que nous envoyons chercher de l'yvoire. Quelques conseils que nous leur donnions, ils perdent tôt ou tard la vie par les ruses de ces animaux. Dieu vous a délivré de leur furie, & n'a fait cette grace qu'à vous seul. C'est une marque qu'il vous chérit, & qu'il a besoin de vous dans le monde pour le bien que vous y devez faire. Vous me procurez un avantage incroyable : nous n'avons pu avoir d'yvoire jusqu'à présent, qu'en exposant la vie de nos esclaves ; & voilà toute notre ville enrichie par votre moyen. Ne croyez pas que je prétende vous avoir

assez récompensé par la liberté que vous venez de recevoir ; je veux ajouter à ce don des biens considérables. Je pourrois engager toute notre ville à faire votre fortune ; mais c'est une gloire que je veux avoir moi seul.

A ce discours obligeant , je répondis : Patron , Dieu vous conserve ; la liberté que vous m'accordez , suffit pour vous acquitter envers moi ; & pour toute récompense du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre à vous & à votre famille , je ne vous demande que la permission de retourner en mon pays. Hé bien , repliqua-t-il , Moçon (1) nous amenera bientôt des navires qui viendront charger de l'yvoire. Je vous renverrai alors , & vous donnerai de quoi vous conduire chez vous. Je le remerciai de nouveau de la liberté qu'il venoit de me donner , & des bonnes intentions qu'il avoit pour moi. Je demurai chez lui en attendant le Moçon ; & pendant ce temps-là , nous fîmes tant de voyages à la colline , que nous remplîmes ses magasins d'yvoire. Tous les marchands de la ville qui en négocioient , firent la même chose ;

---

(1) Ce mot est fort usité dans la navigation des Indes. C'est un vent régulier qui regne six mois du couchant au levant , & six mois du levant au couchant.

car cela ne leur fut pas long-temps caché.

A ces paroles, Scheherazade, appercevant la pointe du jour, cessa de poursuivre son discours. Elle le reprit la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

---

## X C. N U I T.

**S**IRE, Sindbad, continuant le récit de son septième voyage : Les navires, dit-il, arriverent enfin ; & mon patron ayant choisi lui-même celui sur lequel je devois m'embarquer, le chargea d'yvoire à demi pour mon compte. Il n'oublia pas d'y faire mettre aussi des provisions en abondance pour mon passage ; & de plus, il m'obligea d'accepter des régals de grand prix, des curiosités du pays. Après que je l'eus remercié, autant qu'il me fut possible, de tous les bienfaits que j'avois reçus de lui, je m'embarquai. Nous mîmes à la voile ; & comme l'aventure qui m'avoit procuré la liberté, étoit fort extraordinaire, j'en avois toujours l'esprit occupé.

Nous nous arrêtaimes en quelques isles pour y prendre des rafraîchissements. Notre vaisseau étant parti d'un port de terre-ferme des Indes, nous y allâmes aborder ; & là, pour éviter les dangers de la mer jusqu'à Balsora, je fis débarquer l'yvoire

qui m'appartenoit, résolu de continuer mon voyage par terre. Je tirai de mon yvoire une grosse somme d'argent ; j'en achetai plusieurs choses rares pour en faire des présents ; & quand mon équipage fut prêt, je me joignis à une grosse caravane de marchands. Je demurai long-temps en chemin, & je souffris beaucoup ; mais je souffris avec patience, en faisant réflexion que je n'avois plus à craindre ni les tempêtes, ni les corsaires, ni les serpents, ni tous les autres périls que j'avois courus.

Toutes ces fatigues finirent enfin : j'arrivai heureusement à Bagdad. J'allai d'abord me présenter au calife, & lui rendre compte de mon ambassade. Ce prince me dit que la longueur de mon voyage lui avoit causé de l'inquiétude ; mais qu'il avoit pourtant toujours espéré que Dieu ne m'abandonneroit point. Quand je lui appris l'aventure des éléphants, il en parut fort surpris, & il auroit refusé d'y ajouter foi, si ma sincérité ne lui eût pas été connue. Il trouva cette histoire & les autres que je lui racontai, si curieuses, qu'il chargea un de ses secretaires de les écrire en caracteres d'or, pour être conservées dans son trésor. Je me retirai très-content de l'honneur & des présents qu'il me fit ; puis je me donnai tout entier à ma famille, à mes parents & à mes amis.

Ce fut ainsi que Sindbad acheva le récit de son septième & dernier voyage ; & s'adressant ensuite à Hindbad : Hé bien , mon ami , ajouta-t-il , avez-vous jamais oui dire que quelqu'un ait souffert autant que moi , ou qu'aucun mortel se soit trouvé dans des embarras si pressants ? N'est-il pas juste qu'après tant de travaux , je jouisse d'une vie agréable & tranquille ? Comme il achevoit ces mots , Hindbad s'approcha de lui , & dit , en lui baisant la main : Il faut avouer , Seigneur , que vous avez essuyé d'effroyables périls ; mes peines ne sont pas comparables aux vôtres. Si elles m'affligent dans le temps que je les souffre , je m'en console par le petit profit que j'en tire. Vous méritez non-seulement une vie tranquille ; vous êtes digne encore de tous les biens que vous possédez , puisque vous en faites un si bon usage , & que vous êtes si généreux. Continuez donc de vivre dans la joie jusqu'à l'heure de votre mort.

Sindbad lui fit donner encore cent sequins , le reçut au nombre de ses amis , lui dit de quitter sa profession de porteur , & de continuer de venir manger chez lui ; qu'il auroit lieu de se souvenir toute sa vie de Sindbad le Marin.

Scheherazade , voyant qu'il n'étoit pas encore jour , continua de parler , & commença une autre histoire.

---

## LES TROIS POMMES.

**S**IRE, dit-elle, j'ai déjà eu l'honneur d'entretenir votre majesté d'une sortie que le calife Haroun Alraschid fit une nuit de son palais; il faut que je vous en raconte encore une autre. Un jour ce prince avertit le grand-visir Giafar de se trouver au palais la nuit prochaine. Visir, lui dit-il, je veux faire le tour de la ville, & m'informer de ce qu'on y dit, & particulièrement si l'on est content de mes officiers de justice. S'il y en a dont on ait raison de se plaindre, nous les déposerons pour en mettre d'autres à leurs places, qui s'acquitteront mieux de leur devoir. Si au contraire il y en a dont on se loue, nous aurons pour eux les égards qu'ils méritent. Le grand-visir s'étant rendu au palais à l'heure marquée, le calife, lui & Mesrour, chef des eunuques, se déguisèrent pour n'être pas connus, & sortirent tous trois ensemble.

Ils passèrent par plusieurs places & par plusieurs marchés; & en entrant dans une petite rue, ils virent au clair de la lune un bon-homme à barbe blanche, qui avoit la taille haute, & qui portoit des filets sur sa tête. Il avoit au bras un panier pliant de

feuilles de palmier, & un bâton à la main. A voir ce vieillard, dit le calife, il n'est pas riche: abordons-le, & lui demandons l'état de sa fortune. Bon-homme, lui dit le visir, qui es-tu? Seigneur, lui répondit le vieillard, je suis pêcheur, mais le plus pauvre & le plus misérable de ma profession. Je suis sorti de chez moi tantôt sur le midi pour aller pêcher, & depuis ce temps-là jusqu'à présent, je n'ai pas pris le moindre poisson. Cependant j'ai une femme & des petits enfants, & je n'ai pas de quoi les nourrir.

Le calife, touché de compassion, dit au pêcheur: Aurois-tu le courage de retourner sur tes pas, & de jeter tes filets encore une fois seulement? nous te donnerons cent sequins de ce que tu ameneras. Le pêcheur, à cette proposition, oubliant toute la peine de la journée, prit le calife au mot, & retourna vers le Tigre avec lui, Giafar & Mesrour, en disant en lui-même: Ces seigneurs paroissent trop honnêtes & trop raisonnables pour ne pas me récompenser de ma peine; & quand ils ne me donneroient que la centieme partie de ce qu'ils me promettent, ce seroit encore beaucoup pour moi.

Ils arriverent au bord du Tigre; le pêcheur y jeta ses filets, puis les ayant tirés, il amena un coffre bien fermé & fort pesant

qui s'y trouva. Le calife lui fit compter aussi-tôt cent sequins par le grand-visir, & le renvoya. Mesrour chargea le coffre sur ses épaules par l'ordre de son maître, qui, dans l'empressement de savoir ce qu'il y avoit dedans, retourna au palais en diligence. Là, le coffre ayant été ouvert, on y trouva un grand panier pliant de feuilles de palmier, fermé & cousu par l'ouverture avec un fil de laine rouge. Pour satisfaire l'impatience du calife, on ne se donna pas la peine de le découdre; on coupa promptement le fil avec un couteau, & l'on tira du panier un paquet enveloppé dans un méchant tapis, & lié avec de la corde. La corde déliée & le paquet défait, on vit avec horreur le corps d'une jeune dame plus blanc que de la neige, & coupé par morceaux.

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il étoit jour, cessa de parler. Le lendemain, elle reprit la parole de cette manière :

---

## XCI. NUIT.

**S**IRE, votre majesté s'imaginera mieux elle-même que je ne le puis faire comprendre par mes paroles, quel fut l'étonnement

du calife à cet affreux spectacle. Mais de la surprise il passa en un instant à la colere ; & lançant au visir un regard furieux : Ah ! malheureux , lui dit-il , est-ce donc ainsi que tu veilles sur les actions de mes peuples ? On commet impunément sous ton ministère des assassinats dans ma capitale , & l'on jette mes sujets dans le Tigre , afin qu'ils crient vengeance contre moi au jour du jugement. Si tu ne venges promptement le meurtre de cette femme par la mort de son meurtrier , je jure par le saint nom de Dieu , que je te ferai pendre , toi & quarante de ta parenté. Commandeur des croyants , lui dit le grand-visir , je supplie votre majesté de m'accorder du temps pour faire des perquisitions. Je ne te donne que trois jours pour cela , répartit le calife ; c'est à toi d'y songer.

Le visir Giafar se retira chez lui dans une grande confusion de sentiment. Hélas ! disoit-il , comment , dans une ville aussi vaste & aussi peuplée que Bagdad , pourrai-je déterrer un meurtrier , qui , sans doute , a commis ce crime sans témoin , & qui est peut-être déjà sorti de cette ville ? Un autre que moi tireroit de prison un misérable , & le feroit mourir pour contenter le calife ; mais je ne veux pas charger ma conscience de ce forfait , & j'aime mieux mourir que de me sauver à ce prix-là.

Il ordonna aux officiers de police & de justice qui lui obéissoient, de faire une exacte recherche du criminel. Ils mirent leurs gens en campagne, & s'y mirent eux-mêmes, ne se croyant guere moins intéressés que le visir en cette affaire. Mais tous leurs soins furent inutiles : quelque diligence qu'ils y apportèrent, ils ne purent découvrir l'auteur de l'affassinat ; & le visir jugea bien que, sans un coup du ciel, c'étoit fait de sa vie.

Effectivement, le troisieme jour étant venu, un huissier arriva chez ce malheureux ministre, & le somma de le suivre. Le visir obéit ; & le calife lui ayant demandé où étoit le meurtrier : Commandeur des croyants, lui répondit-il les larmes aux yeux, je n'ai trouvé personne qui ait pu m'en donner la moindre nouvelle. Le calife lui fit des reproches remplis d'empòtement & de fureur, & commanda qu'on le pendît devant la porte du palais, lui & quarante des Barmécides (1).

Pendant que l'on travailloit à dresser les potences, & qu'on alla se saisir des quarante Barmécides dans leurs maisons, un

---

(1) Les Barmécides étoient d'une famille sortie de Perse, dont étoit le grand-visir Giafar. Voyez la Bibliotheque orientale de M. d'Herbelot, au mot Barmekian.

crieur public alla par ordre du calife faire ce cri dans tous les quartiers de la ville :  
 » Qui veut avoir la satisfaction de voir  
 » pendre le grand-visir Giafar, & qua-  
 » rante des Barmécides ses parents, qu'il  
 » vienne à la place qui est devant le pa-  
 » lais ».

Lorsque tout fut prêt, le juge criminel & un grand nombre d'huissiers du palais, amenèrent le grand-visir avec les quarante Barmécides, les firent disposer chacun au pied de la potence qui lui étoit destinée, & on leur passa autour du cou la corde avec laquelle ils devoient être levés en l'air. Le peuple dont toute la place étoit remplie, ne put voir ce triste spectacle sans douleur, & sans verser des larmes; car le grand-visir Giafar & les Barmécides étoient chéris & honorés pour leur probité, leur libéralité & leur déintéressement, non-seulement à Bagdad, mais même par tout l'empire du calife.

Rien n'empêchoit qu'on n'exécutât l'ordre irrévocable de ce prince trop sévère; & on alloit ôter la vie aux plus honnêtes gens de la ville, lorsqu'un jeune homme très-bien fait & fort proprement vêtu, fendit la presse, pénétra jusqu'au grand-visir; & après lui avoir baisé la main : Souverain visir, lui dit-il, chef des émirs de cette cour, refuge des pauvres, vous n'êtes pas

coupable du crime pour lequel vous êtes ici. Retirez-vous, & me laissez expier la mort de la dame qui a été jettée dans le Tigre. C'est moi qui suis son meurtrier, & je mérite d'en être puni.

Quoique ce discours causât beaucoup de joie au visir, il ne laissa pas d'avoir pitié du jeune homme dont la physionomie, au lieu de paroître funeste, avoit quelque chose d'engageant ; & il alloit lui répondre, lorsqu'un grand homme, d'un âge déjà fort avancé, ayant aussi fendu la presse, arriva, & dit au visir : Seigneur, ne croyez rien de ce que vous dit ce jeune homme ; nul autre que moi n'a tué la dame qu'on a trouvée dans le coffre ; c'est sur moi seul que doit tomber le châtement. Au nom de Dieu, je vous conjure de ne pas punir l'innocent pour le coupable. Seigneur, reprit le jeune homme, en s'adressant au visir, je vous jure que c'est moi qui ai commis cette méchante action, & que personne au monde n'en est complice. Mon fils, interrompit le vieillard, c'est le désespoir qui vous a conduit ici, & vous voulez prévenir votre destinée ; pour moi, il y a long - temps que je suis au monde, je dois en être détaché. Laissez - moi donc sacrifier ma vie pour la vôtre. Seigneur, ajouta - t - il, en s'adressant au grand - visir, je vous le répète encore, c'est moi qui suis l'assassin :

**faites - moi mourir, & ne différez pas.**

La contestation du vieillard & du jeune homme obligea le visir Giafar à les mener tous deux devant le calife, avec la permission du lieutenant-criminel, qui se faisoit un plaisir de le favoriser. Lorsqu'il fut en présence de ce prince, il baisa la terre par sept fois, & parla de cette manière : Commandeur des croyants, j'amène à votre majesté ce vieillard & ce jeune homme, qui se disent tous deux séparément meurtriers de la dame. Alors le calife demanda aux accusés, qui des deux avoit massacré la dame si cruellement, & l'avoit jettée dans le Tigre. Le jeune homme assura que c'étoit lui; mais le vieillard, de son côté, soutenant le contraire : Allez, dit le calife au grand visir, faites-les pendre tous deux. Mais, sire, dit le visir, s'il n'y en a qu'un de criminel, il y auroit de l'injustice à faire mourir l'autre.

A ces paroles, le jeune homme reprit : Je jure par le grand Dieu qui a élevé les cieux à la hauteur où ils sont, que c'est moi qui ai tué la dame, qui l'ai coupée par quartiers & jettée dans le Tigre, il y a quatre jours. Je ne veux point avoir de part avec les autres au jour du jugement, si ce que je dis n'est pas véritable; ainsi je suis celui qui doit être puni. Le calife fut surpris de ce serment, & y ajouta foi, d'au-

tant plus que le vieillard n'y repliqua rien. C'est pourquoi se tournant vers le jeune homme : Malheureux, lui dit-il, pour quel sujet as-tu commis un crime si détestable ? & quelle raison peux-tu avoir d'être venu t'offrir toi-même à la mort. Commandeur des croyants, répondit-il, si l'on mettoit par écrit tout ce qui s'est passé entre cette dame & moi, ce seroit une histoire qui pourroit être très-utile aux hommes. Raconte-nous-la-donc, repliqua le calife, je te l'ordonne. Le jeune homme obéit, & commença son récit de cette sorte :

Scheherazade vouloit continuer ; mais elle fut obligée de remettre cette histoire à la nuit suivante.

---

## X C I I . N U I T .

**S**CHAHRIAR prévint la sultane, & lui demanda ce que le jeune homme avoit raconté au calife Haroun Alraschid. Sire, répondit Scheherazade, il prit la parole, & parla dans ces termes :



---

**HISTOIRE**

*De la Dame massacrée, & du jeune homme  
son mari.*

**C**OMMANDEUR des croyants, votre majesté saura que la dame massacrée étoit ma femme, fille de ce vieillard que vous voyez, qui est mon oncle paternel. Elle n'avoit que douze ans quand il me la donna en mariage, & il y en a onze d'écoulés depuis ce temps-là. J'ai eu d'elle trois enfants mâles, qui sont vivants; & je dois lui rendre cette justice, qu'elle ne m'a jamais donné le moindre sujet de déplaisir. Elle étoit sage, de bonnes mœurs, & mettoit toute son attention à me plaire. De mon côté, je l'aimois parfaitement, & je prévenois tous ses desirs, bien-loin de m'y opposer.

Il y a environ deux mois qu'elle tomba malade. J'en eus tout le soin imaginable, & je n'épargnai rien pour lui procurer une prompte guérison. Au bout d'un mois, elle commença de se mieux porter, & voulut aller au bain. Avant que de sortir du logis, elle me dit: Mon cousin, car elle m'appelloit ainsi par familiarité, j'ai envie de man-

ger des pommes ; vous me feriez un extrême plaisir si vous pouviez m'en trouver ; il y a long-temps que cette envie me tient , & je vous avoue qu'elle s'est augmentée à un point , que si elle n'est bientôt satisfaite , je crains qu'il ne m'arrive quelque disgrâce. Très-volontiers , lui répondis-je , je vais faire tout mon possible pour vous contenter.

J'allai aussi-tôt chercher des pommes dans tous les marchés & dans toutes les boutiques ; mais je n'en pus trouver une , quoique j'offrisse d'en donner un sequin. Je revins au logis fort fâché de la peine que j'avois prise inutilement. Pour ma femme , quand elle fut revenue du bain , & qu'elle ne vit point de pommes , elle en eut un chagrin qui ne lui permit pas de dormir la nuit. Je me levai de grand matin , & allai dans tous les jardins ; mais je ne réussis pas mieux que le jour précédent. Je rencontrai seulement un vieux jardinier qui me dit , que quelque peine que je me donnasse , je n'en trouverois point ailleurs qu'au jardin de votre majesté à Balsora.

Comme j'aimois passionnément ma femme , & que je ne voulois pas avoir à me reprocher d'avoir négligé de la satisfaire , je pris un habit de voyageur ; & après l'avoir instruite de mon dessein , je partis pour Balsora. Je fis une si grande diligence , que je

fus de retour au bout de quinze jours. Je rapportai trois pommes qui m'avoient coûté un sequin la piece. Il n'y en avoit pas davantage dans le jardin, & le jardinier n'avoit pas voulu me les donner à meilleur marché. En arrivant, je les présentai à ma femme; mais il se trouva que l'envie lui en étoit passée. Ainsi elle se contenta de les recevoir, & les posa à côté d'elle. Cependant elle étoit toujours malade, & je ne savois quel remede apporter à son mal.

Peu de jours après mon voyage, étant assis dans ma boutique au lieu public où l'on vend toutes sortes d'étoffes fines, je vis entrer un grand esclave noir, de fort méchante mine, qui tenoit à la main une pomme que je reconnus pour une de celles que j'avois apportées de Balsora. Je n'en pouvois douter, puisque je savois qu'il n'y en avoit pas une dans Bagdad, ni dans tous les jardins aux environs. J'appellai l'esclave: Bon esclave, lui dis-je, apprends-moi, je te prie, où tu as pris cette pomme? C'est, me répondit-il en souriant, un présent que m'a fait mon amoureuse. J'ai été la voir aujourd'hui, & je l'ai trouvée un peu malade. J'ai vu trois pommes auprès d'elle, & je lui ai demandé d'où elle les avoit eues; elle m'a répondu que son bon-homme de mari avoit fait un voyage de quinze jours exprès pour les lui aller chercher, & qu'il  
les

les lui avoit apportées. Nous avons fait collation ensemble , & en la quittant , j'en ai pris & emporté une que voici.

Ce discours me mit hors de moi-même. Je me levai de ma place ; & après avoir fermé ma boutique , je courus chez moi avec empressement , & montai à la chambre de ma femme. Je regardai d'abord où étoient les pommes ; & n'en voyant que deux , je demandai où étoit la troisieme. Alors ma femme ayant tourné la tête du côté des pommes , & n'en ayant apperçu que deux , me répondit froidement : Mon cousin , je ne fais ce qu'elle est devenue. A cette réponse , je ne fis pas difficulté de croire que ce que m'avoit dit l'esclave , ne fût véritable. En même-temps je me laissai emporter à une fureur jalouse ; & tirant un couteau qui étoit attaché à ma ceinture , je le plongeai dans la gorge de cette misérable. Ensuite je lui coupai la tête , & mis son corps par quartiers ; j'en fis un paquet que je cachai dans un panier pliant ; & après avoir cousu l'ouverture du panier avec un fil de laine rouge , je l'enfermai dans un coffre que je chargeai sur mes épaules dès qu'il fut nuit , & que j'allai jeter dans le Tigre.

Les deux plus petits de mes enfants étoient déjà couchés & endormis , & le troisieme étoit hors de la maison ; je le trouvai à mon retour assis près de la porte , &

pleurant à chaudes larmes. Je lui demandai le sujet de ses pleurs. Mon pere, me dit-il, j'ai pris ce matin à ma mere, sans qu'elle en ait rien vu, une des trois pommes que vous lui avez apportées. Je l'ai gardée long-temps; mais comme je jouois tantôt dans la rue avec mes petits freres, un grand esclave qui passoit, me l'a arrachée de la main, & l'a emportée; j'ai couru après lui en la lui redemandant; mais j'ai eu beau lui dire qu'elle appartenoit à ma mere qui étoit malade, que vous aviez fait un voyage de quinze jours pour l'aller chercher, tout cela a été inutile. Il n'a pas voulu me la rendre; & comme je le suivois en criant après lui, il s'est retourné, m'a battu, & puis s'est mis à courir de toute sa force par plusieurs rues détournées, de maniere que je l'ai perdu de vue. Depuis ce temps-là, j'ai été me promener hors de la ville en attendant que vous revinsiez; & je vous attendois, mon pere, pour vous prier de n'en rien dire à ma mere, de peur que cela ne la rende plus mal. En achevant ces mots, il redoubla ses larmes.

Le discours de mon fils me jetta dans une affliction inconcevable. Je reconnus alors l'énormité de mon crime, & je me repentis, mais trop tard, d'avoir ajouté foi aux impostures du malheureux esclave, qui, sur ce qu'il avoit appris de mon fils, avoit

composé la funeste fable que j'avois prise pour une vérité. Mon oncle, qui est ici présent, arriva sur ces entrefaites; il venoit pour voir sa fille; mais au-lieu de la trouver vivante, il apprit par moi-même qu'elle n'étoit plus; car je ne lui déguisai rien; & sans attendre qu'il me condamnât, je me déclarai moi-même le plus criminel de tous les hommes. Néanmoins au-lieu de m'accabler de justes reproches, il joignit ses pleurs aux miens, & nous pleurâmes ensemble trois jours sans relâche, lui, la perte d'une fille qu'il avoit toujours tendrement aimée, & moi, celle d'une femme qui m'étoit chère, & dont je m'étois privé d'une manière si cruelle, & pour avoir trop légèrement cru le rapport d'un esclave menteur.

Voilà, commandeur des croyants, l'aveu sincere que votre majesté a exigé de moi. Vous savez à présent toutes les circonstances de mon crime, & je vous supplie très-humblement d'en ordonner la punition; quelque rigoureuse qu'elle puisse être, je n'en murmurerai point, & je la trouverai trop légère. Le calife fut dans un grand étonnement.

Scheherazade, en prononçant ces derniers mots, s'aperçut qu'il étoit jour: elle cessa de parler. Mais la nuit suivante, elle reprit ainsi son discours:

## XCIII. NUIT.

**S**IRE, dit-elle, le calife fut extrêmement étonné de ce que le jeune homme venoit de lui raconter. Mais ce prince équitable, trouvant qu'il étoit plus à plaindre qu'il n'étoit criminel, entra dans ses intérêts. L'action de ce jeune homme, dit-il, est pardonna-ble devant Dieu, & excusable auprès des hommes. Le méchant esclave est la cause unique de ce meurtre : c'est lui seul qu'il faut punir. C'est pourquoy, continuait-il, en s'adressant au grand-visir, je te donne trois jours pour le trouver. Si tu ne me l'amenes dans ce terme, je te ferai mourir à sa place.

Le malheureux Giafar, qui s'étoit cru hors de danger, fut accablé de ce nouvel ordre du calife ; mais comme il n'osoit rien repliquer à ce prince dont il connoissoit l'humeur, il s'éloigna de sa présence, & se retira chez lui les larmes aux yeux, persuadé qu'il n'avoit plus que trois jours à vivre. Il étoit tellement convaincu qu'il ne trouveroit point l'esclave, qu'il n'en fit pas la moindre recherche. Il n'est pas possible, disoit-il, que dans une ville telle que Bagdad, où il y a une infinité d'esclaves

poirs, je démêle celui dont il s'agit ; à moins que Dieu ne me le fasse connoître, comme il m'a fait découvrir l'assassin, rien ne peut me sauver.

Il passa les deux premiers jours à s'affliger avec sa famille, qui gémissoit autour de lui, en se plaignant de la rigueur du calife. Le troisieme étant venu, il se disposa à mourir avec fermeté, comme un ministre integre, & qui n'avoit rien à se reprocher. Il fit venir des cadis & des témoins qui signerent le testament qu'il fit en leur présence. Après cela, il embrassa sa femme & ses enfants, & leur dit le dernier adieu. Toute sa famille fondoit en larmes : jamais spectacle ne fut plus touchant. Enfin, un huissier du palais arriva, qui lui dit que le calife s'impatientoit de n'avoir ni de ses nouvelles, ni de celles de l'esclave noir qu'il lui avoit commandé de chercher. J'ai ordre, ajouta-t-il, de vous mener devant son trône. L'affligé visir se mit en état de suivre l'huissier. Mais comme il alloit sortir, on lui amena la plus petite de ses filles, qui pouvoit avoir cinq ou six ans. Les femmes qui avoient soin d'elle, la venoient présenter à son pere, afin qu'il la vît pour la derniere fois.

Comme il avoit pour elle une tendresse particuliere, il pria l'huissier de lui permettre de s'arrêter un moment. Alors il

s'approcha de sa fille, la prit entre ses bras, & la baïsa plusieurs fois. En la baïfant, il s'apperçut qu'elle avoit dans le sein quelque chose de gros, & qui avoit de l'odeur. Ma chere petite, lui dit-il, qu'avez-vous dans le sein? Mon cher pere, lui répondit-elle, c'est une pomme sur laquelle est écrit le nom du calife notre seigneur & maître. Rihan (1), notre esclave, me l'a vendue deux sequins.

Aux mots de pomme & d'esclave, le grand-visir Giafar fit un cri de surprise mêlé de joie; & mettant aussitôt la main dans le sein de sa fille, il en tira la pomme. Il fit appeller l'esclave, qui n'étoit pas loin; & lorsqu'il fut devant lui: Maraud, lui dit-il, où as-tu pris cette pomme? Seigneur, répondit l'esclave, je vous jure que je ne l'ai dérobée, ni chez vous, ni dans le jardin du commandeur des croyants. L'autre jour comme je passois dans une rue auprès de trois ou quatre petits enfans qui jouoient, & dont l'un la tenoit à la main, je la lui arrachai, & l'emportai. L'enfant courut après moi, en me disant que la pomme n'étoit pas à lui, mais à sa mere qui

---

(1) Ce mot signifie, en arabe, du *basilique*, plante odoriférante; & les arabes donnent ce nom à leurs esclaves, comme on donne en France celui de Jasmin à un laquais.

étoit malade ; que son pere, pour contenter l'envie qu'elle en avoit, avoit fait un long voyage, dont il en avoit apporté trois ; que celle-là en étoit une qu'il avoit prise sans que sa mere en sût rien. Il eut beau me prier de la lui rendre, je n'en voulus rien faire ; je l'apportai au logis, & la vendis deux sequins à la petite dame votre fille. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

Giafar ne put assez admirer comment la fripponnerie d'un esclave avoit été cause de la mort d'une femme innocente, & presque de la sienne. Il mena l'esclave avec lui ; & quand il fut devant le calife, il fit à ce prince un détail exact de tout ce que lui avoit dit l'esclave, & du hasard par lequel il avoit découvert son crime.

Jamais surprise n'égala celle du calife. Il ne put se contenir ni s'empêcher de faire de grands éclats de rire. A la fin, il reprit un air sérieux, & dit au visir, que puisque son esclave avoit causé un si étrange désordre, il méritoit une punition exemplaire. Je ne puis en disconvenir, sire, répondit le visir ; mais son crime n'est pas irrémissible. Je fais une histoire plus surprenante d'un visir du Caire, nommé Nouredin (1) Ali, & de

---

(1) Nouredin signifie, en arabe, la lumière de la religion.

Bedreddin (1) Hufsan, de Balsora. Comme votre majesté prend plaisir à en entendre de semblables, je suis prêt à vous la raconter, à condition que si vous la trouvez plus étonnante que celle qui me donne occasion de vous la dire, vous ferez grace à mon esclave. Je le veux bien, répartit le calife ; mais vous vous engagez dans une grande entreprise, & je ne crois pas que vous puissiez sauver votre esclave ; car l'histoire des pommes est fort singulière. Giafar, prenant alors la parole, commença son récit dans ces termes :

---

## HISTOIRE

*De Noureddin Ali, & de Bedreddin Hassan.*

**C**OMMANDEUR des croyants, il y avoit autrefois en Egypte un sultan, grand observateur de la justice, bienfaisant, miséricordieux, libéral ; & sa valeur le rendoit redoutable à ses voisins. Il aimoit les pauvres, & protégeoit les savants qu'il élevoit aux premières charges. Le visir de ce sultan étoit un homme prudent, sage, pénétrant, & consommé dans les belles-let-

---

(2) Bedreddin, la pleine lune de la religion.

tres & dans toutes les sciences. Ce ministre avoit deux fils très-bien faits, & qui marchoient l'un & l'autre sur les traces : l'ainé se nommoit Sehemfeddin (1) Mohammed, & le cadet Nouredin Ali. Ce dernier principalement avoit tout le mérite qu'on peut avoir. Le visir leur pere étant mort, le sultan les envoya querir; & les ayant fait revêtir tous deux d'une robe de visir ordinaire : J'ai bien du regret, leur dit-il, de la perte que vous venez de faire. Je n'en suis pas moins touché que vous-mêmes. Je veux vous le témoigner; & comme je fais que vous demeurez ensemble, & que vous êtes parfaitement unis, je vous gratifie l'un & l'autre de la même dignité. Allez, & imitez votre pere.

Les deux nouveaux visirs remercièrent le sultan de sa bonté, & se retirèrent chez eux, où ils prirent soin des funérailles de leur pere. Au bout d'un mois, ils firent leur premiere sortie; ils allerent pour la premiere fois au conseil du sultan, & depuis ils continuerent d'y assister régulièrement les jours qu'il s'assembloit. Toutes les fois que le sultan alloit à la chasse, un des deux freres l'accompagnoit, & ils avoient alternativement cet honneur. Un

---

(1) C'est-à-dire, le soleil de la religion.

jour qu'ils s'entretenoient, après le souper, de choses indifférentes, c'étoit la veille d'une chasse où l'aîné devoit suivre le sultan; ce jeune homme dit à son cadet : Mon frere, puisque nous ne sommes point encore mariés, ni vous ni moi, & que nous vivons dans une si bonne union; il me vient une pensée. Epousons tous deux en un même jour deux sœurs que nous choisirons dans quelque famille qui nous conviendra; que dites-vous de cette idée? Je dis, mon frere, répondit Noureddin Ali, qu'elle est bien digne de l'amitié qui nous unit. On ne peut pas mieux penser; & pour moi, je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira. Oh, ce n'est pas tout encore, reprit Schemfeddin Mohammed, mon imagination va plus loin. Supposé que nos femmes conçoivent la première nuit de nos noces, & qu'ensuite elles accouchent en un même jour, la vôtre d'un fils, & la mienne d'une fille, nous les marierons ensemble quand ils seront en âge. Ah, pour cela, s'écria Noureddin Ali, il faut avouer que ce projet est admirable! ce mariage couronnera notre union, & j'y donne volontiers mon consentement. Mais, mon frere, ajouta-t-il, s'il arrivoit que nous fissions ce mariage, prétendriez-vous que mon fils donnât une dot à votre fille? Cela ne souffre pas de difficulté, répartit l'aîné, & je suis

persuadé qu'outre les conventions ordinaires du contrat de mariage, vous ne manquerez pas d'accorder en son nom, du moins trois mille sequins, trois bonnes terres & trois esclaves. C'est de quoi je ne demeure pas d'accord, dit le cadet. Ne sommes-nous pas freres & collegues, revêtus tous deux du même titre d'honneur ? D'ailleurs, ne favons-nous pas bien vous & moi ce qui est juste ? Le mâle étant plus noble que la femelle, ne seroit-ce pas à vous à donner une grosse dot à votre fille ? A ce que je vois, vous êtes homme à faire vos affaires aux dépens d'autrui.

Quoique Noureddin Ali dit ces paroles en riant, son frere, qui n'avoit pas l'esprit bien fait, en fut offensé. Malheur à votre fils, dit-il avec emportement, puisque vous l'osez préférer à ma fille. Je m'étonne que vous ayez été assez hardi pour le croire seulement digne d'elle. Il faut que vous ayez perdu le jugement pour vouloir aller de pair avec moi, en disant que nous sommes collegues ; apprenez, téméraire, qu'après votre imprudence, je ne voudrois pas marier ma fille avec votre fils, quand vous lui donneriez plus de richesses que vous n'en avez. Cette plaisante querelle de deux freres sur le mariage de leurs enfants, qui n'étoient pas encore nés, ne laissa pas d'aller fort loin. Schemfeddin Mohammed s'em-

porta jusqu'aux menaces. Si je ne devois pas, dit il, accompagner demain le sultan, je vous traiterois comme vous le méritez; mais, à mon retour, je vous ferai connoître s'il appartient à un cadet de parler à son aîné aussi insolemment que vous venez de faire. A ces mots, il se retira dans son appartement, & son frere alla se coucher dans le sien.

Schemseddin Mohammed se leva le lendemain de grand matin, & se rendit au palais, d'où il sortit avec le sultan, qui prit son chemin au-dessus du Caire, du côté des pyramides. Pour Nouredin Ali, il avoit passé la nuit dans de grandes inquiétudes; & après avoir bien considéré qu'il n'étoit pas possible qu'il demeurât plus long-temps avec un frere qui le traitoit avec tant de hauteur, il forma une résolution. Il fit préparer une bonne mule, se munit d'argent, de pierreries & de quelques vivres; & ayant dit à ses gens qu'il alloit faire un voyage de deux ou trois jours, & qu'il vouloit être seul, il partit.

Quand il fut hors du Caire, il marcha par le désert vers l'Arabie. Mais sa mule venant à succomber sur la route, il fut obligé de continuer son chemin à pied. Par bonheur, un courier qui alloit à Balfora, l'ayant rencontré, le prit en croupe derrière lui. Lorsque le courier fut arrivé

à Balsora , Noureddin Ali mit pied à terre , & le remercia du plaisir qu'il lui avoit fait. Comme il alloit par les rues cherchant où il pourroit se loger , il vit venir un seigneur , accompagné d'une nombreuse suite , & à qui tous les habitants faisoient de grands honneurs en s'arrêtant par respect jusqu'à ce qu'il fût passé. Noureddin Ali s'arrêta comme les autres. C'étoit le grand-vifir du sultan de Balsora qui se monroit dans la ville pour y maintenir par sa présence le bon ordre & la paix.

Ce ministre ayant jetté les yeux par hasard sur le jeune homme , lui trouva la physionomie engageante ; il le regarda avec complaisance ; & comme il passoit près de lui , & qu'il le voyoit en habit de voyageur , il s'arrêta pour lui demander qui il étoit & d'où il venoit. Seigneur , lui répondit Noureddin Ali , je suis d'Egypte , né au Caire , & j'ai quitté ma patrie par un si juste dépit contre un de mes parents , que j'ai résolu de voyager par tout le monde , & de mourir plutôt que d'y retourner. Le grand - vifir , qui étoit un vénérable vieillard , ayant entendu ces paroles , lui dit : Mon fils , gardez-vous bien d'exécuter votre dessein. Il n'y a dans le monde que de la misere , & vous ignorez les peines qu'il vous faudra souffrir. Venez , suivez-moi plutôt , je vous ferai peut-être ou-

blier le sujet qui vous a contraint d'abandonner votre pays.

Noureddin Ali suivit le grand-visir de Balsora, qui ayant bientôt connu ses belles qualités, le prit en affection, de manière qu'un jour l'entretenant en particulier, il lui dit : Mon fils, je suis, comme vous voyez, dans un âge si avancé, qu'il n'y a pas d'apparence que je vive encore longtemps. Le ciel m'a donné une fille unique qui n'est pas moins belle que vous êtes bien fait, & qui est présentement en âge d'être mariée. Plusieurs des plus puissants seigneurs de cette cour me l'ont déjà demandée pour leurs fils ; mais je n'ai pu me résoudre à la leur accorder. Pour vous, je vous aime, & vous trouve si digne de mon alliance, que vous préférant à tous ceux qui l'ont recherchée, je suis prêt à vous accepter pour gendre. Si vous recevez avec plaisir l'offre que je vous fais, je déclarerai au sultan mon maître que je vous aurai adopté par ce mariage, & je le supplierai de m'accorder la survivance de ma dignité de grand-visir dans le royaume de Balsora ; en même temps, comme je n'ai plus besoin que de repos dans l'extrême vieillesse où je suis, je ne vous abandonnerai pas seulement la disposition de tous mes biens, mais même l'administration des affaires de l'état.

Le grand-visir de Balsora n'eut pas achevé

ce discours rempli de bonté & de générosité, que Noureddin Ali se jeta à ses pieds, & dans des termes qui marquoient la joie & la reconnoissance dont son cœur étoit pénétré, il lui témoigna qu'il étoit disposé à faire tout ce qu'il lui plairoit. Alors le grand-visir appella les principaux officiers de sa maison, leur ordonna de faire orner la grande salle de son hôtel, & préparer un grand repas. Ensuite il envoya prier tous les seigneurs de la cour & de la ville, de vouloir bien prendre la peine de se rendre chez lui. Lorsqu'ils y furent tous assemblés, comme Nourreddin Ali l'avoit informé de sa qualité, il dit à ces seigneurs, car il jugea à propos de parler ainsi, pour satisfaire ceux dont il avoit refusé l'alliance : Je suis bien-aise, seigneurs, de vous apprendre une chose que j'ai tenu secreta jusqu'à ce jour. J'ai un frere qui est grand-visir du sultan d'Egypte, comme j'ai l'honneur de l'être du sultan de ce royaume. Ce frere n'a qu'un fils qu'il n'a pas voulu marier à la cour d'Egypte ; & il me l'a envoyé pour épouser ma fille, afin de réunir par-là nos deux branches. Ce fils que j'ai reconnu pour mon neveu à son arrivée, & que je fais mon gendre, est ce jeune seigneur que vous voyez ici & que je vous présente. Je me flatte que vous voudrez bien lui faire l'honneur d'affister à ses noces, que j'ai ré-

folz de célébrer aujourd'hui. Nul de ces seigneurs ne pouvant trouver mauvais qu'il eût préféré son neveu à tous les grands partis qui lui avoient été proposés, répondirent tous qu'il avoit raison de faire ce mariage; qu'ils seroient volontiers témoins de la cérémonie, & qu'ils souhaitoient que Dieu lui donnât encore de longues années pour voir les fruits de cette heureuse union.

En cet endroit, Scheherazade voyant paroître le jour, interrompit sa narration, qu'elle reprit ainsi la nuit suivante :

---

## X C I V. N U I T.

**S**IRE, dit-elle, le grand-visir Giafar, continuant l'histoire qu'il racontoit au calife : Les seigneurs, poursuivit-il, qui s'étoient assemblés chez le grand-visir de Balfora, n'eurent pas plutôt témoigné à ce ministre la joie qu'ils avoient du mariage de sa fille avec Noureddin Ali, qu'on se mit à table : on y demeura très-long-temps. Sur la fin du repas, on servit des confitures, dont chacun, selon la coutume, ayant pris ce qu'il put emporter, les cadis entrèrent avec le contrat de mariage à la main. Les principaux seigneurs le signèrent, après quoi tout la compagnie se retira.

Lorsqu'il n'y eut plus personne que les gens de la maison, le grand-visir chargea ceux qui avoient soin du bain qu'il avoit commandé de tenir prêt, d'y conduire Noureddin Ali, qui y trouva du linge qui n'avoit point encore servi, d'une finesse & d'une propreté qui faisoit plaisir à voir, aussi-bien que toutes les autres choses nécessaires. Quand on eut décrassé, lavé & frotté l'époux, il voulut reprendre l'habit qu'il venoit de quitter ; mais on lui en présenta un autre de la dernière magnificence. Dans cet état, & parfumé d'odeurs les plus exquises, il alla retrouver le grand-visir son beau-pere, qui fut charmé de sa bonne mine, & qui l'ayant fait asseoir auprès de lui : Mon fils, lui dit-il, vous m'avez déclaré qui vous êtes, & le rang que vous teniez à la cour d'Egypte ; vous m'avez dit même que vous avez eu un démêlé avec votre frere, & que c'est pour cela que vous vous êtes éloigné de votre pays ; je vous prie de me faire la confidence entière, & de m'apprendre le sujet de votre querelle. Vous devez présentement avoir une parfaite confiance en moi, & ne me rien cacher.

Noureddin Ali lui raconte toutes les circonstances de son différend avec son frere. Le grand-visir ne peut entendre ce récit sans en éclater de rire. Voilà, dit-il, la chose du monde la plus singuliere ! est-il

possible, mon fils, que votre querelle soit allée jusqu'au point que vous dites pour un mariage imaginaire? Je suis fâché que vous vous soyez brouillé pour une bagatelle avec votre frere aîné; je vois pourtant que c'est lui qui a eu tort de s'offenser de ce que vous ne lui avez dit que par plaisanterie, & je dois rendre graces au ciel d'un différend qui me procure un gendre tel que vous. Mais, ajouta le vieillard, la nuit est déjà avancée, & il est temps de vous retirer. Allez, ma fille votre épouse, vous attend. Demain je vous présenterai au sultan; j'espere qu'il vous recevra d'une maniere dont nous aurons lieu d'être tous deux satisfaits.

Noureddin Ali quitta son beau-pere pour se rendre à l'appartement de sa femme. Ce qu'il y a de remarquable, continua le grand-vifir Giafar, c'est que le même jour que ces noces se faisoient à Balsora; Schemseddin Mohammed se marioit aussi au Caire, & voici le détail de son mariage.

Après que Noureddin Ali se fût éloigné du Caire dans l'intention de n'y plus retourner, Schemseddin Mohammed, son aîné, qui étoit allé à la chasse avec le sultan d'Egypte, étant de retour au bout d'un mois, (car le sultan s'étoit laissé emporter à l'ardeur de la chasse, & avoit été absent durant tout ce temps-là,) ikcourut à l'ap-

partement de Noureddin Ali ; mais il fut fort étonné d'apprendre, que sous prétexte d'aller faire un voyage de deux ou trois journées, il étoit parti sur une mule le même jour de la chasse du sultan, & que depuis ce temps-là il n'avoit point paru. Il en fut d'autant plus fâché, qu'il ne douta pas que les duretés qu'il lui avoit dites, ne fussent la cause de son éloignement. Il dépêcha un courier qui passa par Damas, & alla jusqu'à Alep ; mais Noureddin étoit alors à Balsora. Quand le courier eut rapporté à son retour qu'il n'en avoit appris aucune nouvelle, Schemseddin Mohammed se proposa de l'envoyer chercher ailleurs, & en attendant, il prit la résolution de se marier. Il épousa la fille d'un des premiers & des plus puissants seigneurs du Caire, le même jour que son frere se maria avec la fille du grand-visir de Balsora.

Ce n'est pas tout, poursuivit Giafar, commandeur des croyants ; voici ce qui arriva encore. Au bout de neuf mois, la femme de Schemseddin Mohammed accoucha d'une fille au Caire, & le même jour, celle de Noureddin Ali mit au monde à Balsora un garçon, qui fut nommé Bedreddin Hassan (1). Le grand-visir de Balsora

---

(1) Bedreddin ; ce mot signifie la pleine lune de la Religion.

donna des marques de sa joie par de grandes largesses, & par les réjouissances publiques qu'il fit faire pour la naissance de son petit-fils. Ensuite, pour marquer à son gendre combien il étoit content de lui, il alla au palais supplier très-humblement le sultan d'accorder à Noureddin Ali la survivance de sa charge, afin, dit-il, qu'avant sa mort il eût la consolation de voir son gendre grand-visir à sa place.

Le sultan, qui avoit vu Noureddin Ali avec bien du plaisir lorsqu'il lui avoit été présenté après son mariage, & qui depuis ce temps-là en avoit toujours oui parler fort avantageusement, accorda la grace qu'on demandoit pour lui, avec tout l'agrément qu'on pouvoit souhaiter. Il le fit revêtir en sa présence de la robe du grand-visir.

La joie du beau-pere fut comblée le lendemain, lorsqu'il vit son gendre présider au conseil en sa place, & faire toutes les fonctions de grand-visir. Noureddin Ali s'en acquitta si bien, qu'il sembloit avoir toute sa vie exercé cette charge. Il continua dans la suite d'assister au conseil toutes les fois que les infirmités de la vieillesse ne permirent pas à son beau-pere de s'y trouver. Ce bon vieillard mourut quatre ans après ce mariage, avec la satisfaction de voir un rejetton de sa famille, qui pro-

mettoit de la soutenir long - temps avec éclat.

Noureddin Ali lui rendit les derniers devoirs avec toute l'amitié & la reconnoissance possible; & si-tôt que Bedreddin Hassan, son fils, eut atteint l'âge de sept ans, il le mit entre les mains d'un excellent maître, qui commença de l'élever d'une manière digne de sa naissance. Il est vrai qu'il trouva dans cet enfant un esprit vif, & capable de profiter de tous les bons enseignements qu'il lui donnoit.

Scheherazade alloit continuer; mais s'apercevant qu'il étoit jour, elle mit fin à son discours. Elle le reprit la nuit suivante, & dit au sultan des Indes;

---

## X C V. N U I T.

**S**IRE, le grand-visir Giafar poursuivant l'histoire qu'il racontoit au calife; Deux ans après, dit-il, que Bedreddin Hassan eut été mis entre les mains de ce maître, qui lui enseigna parfaitement bien à lire, il apprit l'alcoran par cœur. Noureddin Ali; son pere, lui donna ensuite d'autres maîtres qui cultiverent son esprit de telle sorte, qu'à l'âge de douze ans, il n'avoit plus besoin de leur secours. Alors comme tous les

traits de son visage étoient formés, il faisoit l'admiration de tous ceux qui le regardoient.

Jusques-là, Noureddin Ali n'avoit songé qu'à le faire étudier, & ne l'avoit point encore montré dans le monde. Il le mena au palais pour lui procurer l'honneur de faire la révérence au sultan, qui le reçut très-favorablement. Les premiers qui le virent dans les rues, furent si charmés de sa beauté, qu'ils en firent des exclamations de surprise, & qu'ils lui donnerent mille bénédictions.

Comme son pere se proposoit de le rendre capable de remplir un jour sa place, il n'épargna rien pour cela, & il le fit entrer dans les affaires les plus difficiles, afin de l'y accoutumer de bonne heure. Enfin, il ne négligeoit aucune chose pour l'avancement d'un fils qui lui étoit si cher; & il commençoit à jouir déjà du fruit de ses peines, lorsqu'il fut attaqué tout-à-coup d'une maladie dont la violence fut telle, qu'il sentit fort bien qu'il n'étoit pas éloigné du dernier de ses jours. Aussi ne se flatta-t-il pas, & il se disposa d'abord à mourir en vrai musulman. Dans ce moment précieux, il n'oublia pas son cher fils Bedreddin; il le fit appeler, & lui dit: Mon fils, vous voyez que le monde est périssable; il n'y a que celui où je vais bien.

tôt passer, qui soit véritablement durable. Il faut que vous commenciez dès-à-présent à vous mettre dans les mêmes dispositions que moi, préparez-vous à faire ce passage sans regret, & sans que votre conscience puisse rien vous reprocher sur les devoirs d'un musulman, ni sur ceux d'un parfaitement honnête homme. Pour votre religion, vous en êtes suffisamment instruit, & par ce que vous en ont appris vos maîtres, & par vos lectures. A l'égard de l'honnête homme, je vais vous donner quelques instructions que vous tâcherez de mettre à profit. Comme il est nécessaire de se connoître soi-même, & que vous ne pouvez bien avoir cette connoissance que vous ne sachiez qui je suis, je vais vous l'apprendre.

J'ai pris naissance en Egypte, poursuivit-il; mon pere, votre aïeul, étoit premier ministre du sultan du royaume. J'ai moi-même eu l'honneur d'être un des visirs de ce même sultan avec mon frere, votre oncle, qui, je crois, vit encore, & qui se nomme Schemseddin Mohammed. Je fus obligé de me séparer de lui, & je vins en ce pays où je suis parvenu au rang que j'ai tenu jusqu'à présent. Mais vous apprendrez toutes ces choses plus amplement dans un cahier que j'ai à vous donner.

En même-temps, Noureddin Ali tira ce

cahier qu'il avoit écrit de sa propre main ; & qu'il portoit toujours sur soi , & le donnant à Bedreddin Haffan : Prenez , lui dit-il , vous le lirez à votre loisir ; vous y trouverez , entr'autres choses , le jour de mon mariage & celui de votre naissance. Ce sont des circonstances dont vous aurez peut-être besoin dans la suite , & qui doivent vous obliger à le garder avec soin. Bedreddin Haffan , sensiblement affligé de voir son pere dans l'état où il étoit , touché de ses discours , reçut le cahier les larmes aux yeux , en lui promettant de ne s'en deffaisir jamais.

En ce moment , il prit à Noureddin Ali une foiblesse qui fit croire qu'il alloit expirer. Mais il revint à lui , & reprenant la parole : Mon fils , lui dit-il , la premiere maxime que j'ai à vous enseigner , c'est » de » ne vous pas donner au commerce de toutes sortes de personnes. Le moyen de vivre en sûreté , c'est de se donner entièrement à soi-même , & de ne se pas communiquer facilement :

La seconde , de ne faire violence à qui que ce soit ; car en ce cas , tout le monde se révolteroit contre vous ; & vous devez regarder le monde comme un créancier à qui vous devez de la modération , de la compassion & de la tolérance.

» La troisieme , de ne dire mot quand on » vous

» vous chargera d'injures. On est hors de  
» danger, (dit le proverbe, lorsque l'on  
» garde le silence. C'est particulièrement  
» en cette occasion que vous devez le pra-  
» tiquer. Vous savez aussi à ce sujet qu'un  
» de nos poètes dit que le silence est l'or-  
» nement & la sauve-garde de la vie; qu'il  
» ne faut pas, en parlant, ressembler à la  
» pluie d'orage qui gâte tout. On ne s'est  
» jamais repenti de s'être tû; au-lieu que  
» l'on a souvent été fâché d'avoir parlé.

» La quatrième, de ne pas boire de vin;  
» car c'est la source de tous les vices.

» La cinquième, de bien ménager vos  
» biens; si vous ne les dissipez pas, ils vous  
» serviront à vous préserver de la néces-  
» sité. Il ne faut pas pourtant en avoir trop,  
» ni être avare; pour peu que vous en  
» ayez, & que vous le dépensiez à pro-  
» pos, vous aurez beaucoup d'amis; mais  
» si au contraire, vous avez de grandes  
» richesses, & que vous en fassiez un mau-  
» vais usage, tout le monde s'éloignera  
» de vous, & vous abandonnera ».

Enfin, Noureddin Ali continua jusqu'au  
dernier moment de sa vie, à donner de  
bons conseils à son fils; & quand il fut  
mort, on lui fit des obsèques magnifiques...  
Scheherazade, à ces paroles, appercevant  
le jour, cessa de parler, & remit au lende-  
main la suite de cette histoire.

---

**XCVI. NUIT.**

**L**A sultane des Indes ayant été réveillée par sa sœur Dinarzade à l'heure ordinaire, elle reprit la parole; & l'adressant à Schahriar: Sire, dit-elle, le calife ne s'ennuyoit pas d'écouter le grand-visir Giafar, qui poursuivit ainsi son histoire: On enterra donc, dit-il, Nouredin Ali avec tous les honneurs dûs à sa dignité. Bedreddin Haffan de Balsora, c'est ainsi qu'on le surnomma, à cause qu'il étoit né dans cette ville, eut une douleur inconcevable de la mort de son pere. Au-lieu de passer un mois, selon la coutume, il en passa deux dans les pleurs & dans la retraite, sans voir personne, & sans sortir même pour rendre ses devoirs au sultan de Balsora, lequel, irrité de cette négligence, & la regardant comme une marque de mépris pour sa cour & pour sa personne, se laissa transporter de colere. Dans sa fureur, il fit appeller le nouveau grand-visir; car il en avoit fait un dès qu'il avoit appris la mort de Nouredin Ali; il lui ordonna de se transporter à la maison du défunt, & de la confisquer avec toutes ses autres maisons, terres & effets, sans rien laisser à Bed-

reddin Hassan, dont il commanda même qu'on se fît.

Le nouveau grand-vifir , accompagné d'un grand nombre d'huissiers du palais , de gens de justice & d'autres officiers, ne différa pas de se mettre en chemin pour aller exécuter sa commission. Un des esclaves de Bedreddin Hassan, qui étoit par hasard parmi la foule, n'eut pas plutôt appris le dessein du vifir, qu'il prit les devants, & courut en avertir son maître. Il le trouva assis sous le vestibule de sa maison, aussi affligé que si son pere n'eût fait que de mourir. Il se jeta à ses pieds tout hors d'haleine ; & après lui avoir baisé le bas de la robe : Sauvez-vous, seigneur, lui dit-il, sauvez-vous promptement. Qu'y a-t-il, lui demanda Bedreddin, en levant la tête ? quelle nouvelle m'apportes-tu ? Seigneur, répondit-il, il n'y a pas de temps à perdre. Le sultan est dans une horrible colere contre vous, & on vient de sa part confisquer tout ce que vous avez, & même se saisir de votre personne.

Le discours de cet esclave fidele & affectionné, mit l'esprit de Bedreddin Hassan dans une grande perplexité. Mais ne puis-je, dit-il, avoir le temps de rentrer & de prendre au moins quelqu'argent & des pierrieres ? Mon seigneur, répliqua l'esclave, le grand-vifir sera dans un moment ici.

Partez tout-à-l'heure , sauvez vous. Bedreddin Haffan se leva vite du sofa où il étoit , mit les pieds dans ses babouches ; & après s'être couvert la tête d'un bout de sa robe pour se cacher le visage , s'enfuit sans savoir de quel côté il devoit tourner les pas , pour s'échapper du danger qui le menaçoit. La premiere pensée qui lui vint , fut de gagner en diligence la plus prochaine porte de la ville. Il courut , sans s'arrêter , jusqu'au cimetiére public ; & comme la nuit s'approchoit , il résolut de l'aller passer au tombeau de son pere. C'étoit un édifice d'assez grande apparence , en forme de dôme , que Noureddin Ali avoit fait bâtir de son vivant ; mais il rencontra en chemin un juif fort riche qui étoit banquier & marchand de profession. Il revenoit d'un lieu où quelqu'affaire l'avoit appelé , & il s'en retournoit dans la ville.

Ce juif , ayant reconnu Bedreddin , s'arrêta , & le salua fort respectueusement. En cet endroit le jour venant à paroître , imposa silence à Scheherazade , qui reprit son discours la nuit suivante.



## XCVII. NUIT.

**S**IRE, dit-elle, le calife écoutoit avec beaucoup d'attention le grand-visir Giafar, qui continua de cette maniere : Le juif, poursuivit-il, qui se nommoit Isaac, après avoir salué Bedreddin Hassan, & lui avoir baisé la main, lui dit : Seigneur, oserois-je prendre la liberté de vous demander où vous allez à l'heure qu'il est, seul en apparence, un peu agité ? y a-t-il quelque chose qui vous fasse de la peine ? Oui, répondit Bedreddin ; je me suis endormi tantôt, & dans mon sommeil, mon pere s'est apparu à moi. Il avoit le regard terrible, comme s'il eût été dans une grande colere contre moi. Je me suis réveillé en sursaut & plein d'effroi, & je suis parti aussi-tôt pour venir faire ma priere sur son tombeau. Seigneur, reprit le juif, qui ne pouvoit pas savoir pourquoi Bedreddin Hassan étoit sorti de la ville, comme le feu grand-visir votre pere, & mon seigneur d'heureuse mémoire, avoit chargé en marchandises plusieurs vaisseaux qui sont encore en mer, & qui vous appartiennent, je vous supplie de m'accorder la préférence sur tout autre marchand. Je suis en

état d'acheter, argent comptant, la charge de tous vos vaisseaux; & pour commencer, si vous voulez bien m'abandonner celle du premier qui arrivera à bon port, je vais vous compter mille sequins. Je les ai ici dans une bourse, & je suis prêt à vous les livrer d'avance. En disant cela, il tira une grande bourse qu'il avoit sous son bras par-dessous sa robe, & la lui montra cachetée de son cachet.

Bedreddin Hassan, dans l'état où il étoit, chassé de chez lui, & dépouillé de tout ce qu'il avoit au monde, regarda la proposition du juif comme une faveur du ciel. Il ne manqua pas de l'accepter avec beaucoup de joie. Seigneur, lui dit alors le juif, vous me donnez donc pour mille sequins le chargement du premier de vos vaisseaux qui arrivera dans ce port? Oui, je vous le vends mille sequins, répondit Bedreddin Hassan, & c'est une chose faite. Le juif aussi-tôt lui mit entre les mains la bourse de mille sequins, en s'offrant de les compter. Bedreddin lui en épargna la peine, en lui disant qu'il s'en fioit bien à lui. Puisque cela est ainsi, reprit le juif, ayez la bonté, seigneur, de me donner un mot d'écrit du marché que nous venons de faire. En disant cela, il tira son écritoire qu'il avoit à la ceinture; & après en avoir pris une petite canne bien taillée pour écrire, il

la lui présenta avec un morceau de papier qu'il trouva dans son porte-lettres; & pendant qu'il tenoit le cornet, Bedreddin Hassan écrivit ces paroles :

» Cet écrit est pour rendre témoignage  
» que Bedreddin Hassan de Balsora a vendu  
» au juif Isaac, pour la somme de mille  
» sequins, qu'il a reçus, le chargement  
» du premier de ses navires qui abordera  
» dans ce port ».

#### BEDREDDIN HASSAN de Balsora.

Après avoir fait cet écrit, il le donna au juif, qui le mit dans son porte-lettres, & qui prit ensuite congé de lui. Pendant qu'Isaac poursuivoit son chemin vers la ville, Bedreddin Hassan continua le sien vers le tombeau de son pere Noureddin Ali. En y arrivant, il se prosterna la face contre terre, & les yeux baignés de larmes, il se mit à déplorer sa misere. Hélas ! disoit-il, infortuné Bedreddin, que vas-tu devenir ? où iras-tu chercher un asyle contre l'injuste prince qui te persécute ? n'étoit-ce pas assez d'être affligé de la mort d'un pere si chéri ? falloit-il que la fortune ajoutât un nouveau malheur à mes justes regrets ? Il demeura long-temps dans cet état ; mais enfin, il se releva ; & ayant appuyé sa tête sur le sépulcre de son pere, ses douleurs se renouvelèrent

avec plus de violence qu'auparavant, & il ne cessa de soupirer & de se plaindre jusqu'à ce que succombant au sommeil, il leva la tête de dessus le sépulcre, & s'étendit tout de son long sur le pavé où il s'endormit.

Il goûtoit à peine la douceur du repos, lorsqu'un génie qui avoit établi sa retraite dans ce cimetière pendant le jour, se disposant à courir le monde cette nuit, selon sa coutume, apperçut ce jeune homme dans le tombeau de Noureddin Ali. Il y entra; & comme Bedreddin étoit couché sur le dos, il fut frappé, ébloui de l'éclat de sa beauté.... Le jour qui paroissoit, ne permit pas à Scheherazade de poursuivre cette histoire cette nuit; mais le lendemain à l'heure ordinaire, elle continua de cette sorte :

---

## XCVIII. NUIT.

**Q**UAND le génie, reprit le grand-visir Giafar, eut attentivement considéré Bedreddin Hassan, il dit en lui-même : A juger de cette créature par sa bonne mine, ce ne peut être qu'un ange du paradis terrestre, que Dieu envoie pour mettre le monde en combustion par sa beauté. En-

fin , après l'avoir bien regardé , il s'éleva fort haut dans l'air , où il rencontra par hasard une fée. Ils se saluerent l'un & l'autre ; ensuite , il lui dit : Je vous prie de descendre avec moi jusqu'au cimetiere où je demeure , & je vous ferai voir un prodige de beauté , qui n'est pas moins digne de votre admiration que de la mienne. La fée y consentit : ils descendirent tous deux en un instant ; & lorsqu'ils furent dans le tombeau : Hé bien , dit le génie à la fée , en lui montrant Bedreddin Haffan , avez-vous jamais vu un jeune homme mieux fait & plus beau que celui-ci ?

La fée examina Bedreddin avec attention ; puis se tournant vers le génie : Je vous avoue , lui répondit-elle , qu'il est très-bien fait ; mais je viens de voir au Caire tout-à-l'heure un objet encore plus merveilleux , dont je vais vous entretenir , si vous voulez m'écouter. Vous me ferez un très-grand plaisir , repliqua le génie. Il faut donc que vous sachiez , reprit la fée , ( car je vais prendre la chose de loin ) que le sultan d'Egypte a un visir qui se nomme Schemseddin Mohammed , & qui a une fille âgée d'environ vingt ans. C'est la plus belle & la plus parfaite personne dont on ait jamais oui parler. Le sultan , informé par la voix publique de la beauté de cette demoiselle , fit appeller le visir , son pere ,

un de ces derniers jours, & lui dit : J'ai appris que vous aviez une fille à marier ? j'ai envie de l'épouser : ne voulez-vous pas bien me l'accorder ? Le vizir, qui ne s'attendoit pas à cette proposition, en fut un peu troublé ; mais il n'en fut pas ébloui : & au-lieu de l'accepter avec joie, ce que d'autres à sa place n'auroient pas manqué de faire, il répondit au sultan : Sire, je ne suis pas digne de l'honneur que votre majesté me veut faire, & je la supplie très-humblement de ne pas trouver mauvais que je m'oppose à son dessein. Vous savez que j'avois un frere nommé Noureddin Ali, qui avoit comme moi l'honneur d'être un de vos vizirs. Nous eûmes ensemble une querelle qui fut cause qu'il disparut tout-à-coup, & je n'ai point eu de ses nouvelles depuis ce temps-là, si ce n'est que j'ai appris, il y a quatre jours, qu'il est mort à Balsora, dans la dignité de grand-vizir du sultan de ce royaume. Il a laissé un fils ; & comme nous nous engageâmes autrefois tous deux à marier nos enfants ensemble, supposé que nous en eussions, je suis persuadé qu'il est mort dans l'intention de faire ce mariage. C'est pourquoi, de mon côté, je voudrois accomplir ma promesse, & je conjure votre majesté de me le permettre. Il y a dans cette cour beaucoup d'autres seigneurs qui ont des

filles comme moi, & que vous pouvez honorer de votre alliance.

Le sultan d'Egypte fut irrité au dernier point contre Schemseddin Mohammed.... Scheherazade se tut en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. La nuit suivante, elle reprit le fil de sa narration, & dit au sultan des Indes, en faisant toujours parler le visir Giafar au calife Haroun Alraschid :

## X C I X. N U I T.

**L**E sultan d'Egypte, choqué du refus & de la hardiesse de Schemseddin Mohammed, lui dit avec un transport de colere qu'il ne put retenir : Est-ce donc ainsi que vous répondez à la bonté que j'ai de vouloir bien m'abaisser jusqu'à faire alliance avec vous ? Je saurai me venger de la préférence que vous osez donner sur moi à un autre ; & je jure que votre fille n'aura pas d'autre mari que le plus vil & le plus mal fait de tous mes esclaves. En achevant ces mots, il renvoya brusquement le visir, qui se retira chez lui plein de confusion, & cruellement mortifié.

Aujourd'hui, le sultan a fait venir un de ses palfreniers qui est bossu par-devant &

par-derrière, & laid à faire peur; & après avoir ordonné à Schemseddin Mohammed de consentir au mariage de sa fille avec cet affreux esclave, il a fait dresser & signer le contrat par des témoins en sa présence. Les préparatifs de ces bizarres noces sont achevés; & à l'heure que je vous parle, tous les esclaves des seigneurs de la cour d'Égypte sont à la porte d'un bain, chacun avec un flambeau à la main. Ils attendent que le palfrenier bossu, qui y est & qui s'y lave, en sorte, pour le mener chez son épouse, qui, de son côté, est déjà coëffée & habillée. Dans le moment que je suis partie du Caire, les dames assemblées se dispoisoient à la conduire, avec tous ses ornements nuptiaux, dans la salle où elle doit recevoir le bossu, & où elle l'attend présentement. Je l'ai vue, & je vous assure qu'on ne peut la regarder sans admiration.

Quand la fée eut cessé de parler, le génie lui dit : Quoi que vous puissiez dire, je ne puis me persuader que la beauté de cette fille surpasse celle de ce jeune homme. Je ne veux pas disputer contre vous, repliqua la fée; je vous confesse qu'il mériteroit d'épouser la charmante personne qu'on destine au bossu; & il me semble que nous ferions une action digne de nous; si, nous opposant à l'injustice du sultan

d'Égypte , nous pouvions substituer ce jeune homme à la place de l'esclave. Vous avez raison , répartit le génie ; vous ne sauriez croire combien je vous fais bon gré de la pensée qui vous est venue : trompons , j'y consens , la vengeance du sultan d'Égypte ; consolons un pere affligé , & rendons sa fille aussi heureuse qu'elle se croit misérable : je n'oublierai rien pour faire réussir ce projet ; & je suis persuadé que vous ne vous y épargnerez pas ; je me charge de le porter au Caire sans qu'il se réveille , & je vous laisse le soin de le porter ailleurs quand nous aurons exécuté notre entreprise.

Après que la fée & le génie eurent concerté ensemble tout ce qu'ils vouloient faire , le génie enleva doucement Bedreddin , & le transporta par l'air d'une vitesse inconcevable ; il alla le poser à la porte d'un logement public & voisin du bain , d'où le bossu étoit près de sortir , avec la suite des esclaves qui l'attendoient.

Bedreddin Hassan s'étant réveillé en ce moment , fut fort surpris de se voir au milieu d'une ville qui lui étoit inconnue. Il voulut crier pour demander où il étoit ; mais le génie lui donna un petit coup sur l'épaule , & l'avertit de ne dire mot. Ensuite , lui mettant un flambeau à la main : Allez , lui dit-il , mêlez-vous parmi ces

gens que vous voyez à la porte de ce bain, & marchez avec eux jusqu'à ce que vous entriez dans une salle où l'on va célébrer des noces. Le nouveau marié est un bossu que vous reconnoîtrez aisément. Mettez-vous à sa droite en entrant, & dès-à-présent, ouvrez la bourse de sequins que vous avez dans votre sein, pour les distribuer aux joueurs d'instruments, aux danseurs & aux danseuses dans la marche. Lorsque vous serez dans la salle, ne manquez pas d'en donner aussi aux femmes esclaves que vous verrez autour de la mariée, quand elles s'approcheront de vous. Mais toutes les fois que vous mettrez la main dans la bourse, retirez-la pleine de sequins, & gardez-vous de les épargner. Faites exactement tout ce que je vous dis avec une grande présence d'esprit; ne vous étonnez de rien; ne craignez personne, & vous reposez du reste sur une puissance supérieure qui en dispose à son gré.

Le jeune Bedreddin, bien instruit de tout ce qu'il avoit à faire, s'avança vers la porte du bain. La première chose qu'il fit, fut d'allumer son flambeau à celui d'un esclave; puis se mêlant parmi les autres, comme s'il eût appartenu à quelque seigneur du Caire, il se mit en marche avec eux, & accompagna le bossu qui sortit

du bain, & monta sur un cheval de l'écurie du sultan.

Le jour qui parut, imposa silence à Scheherazade, qui remit la suite de cette histoire au lendemain.

---

## C. N U I T.

**S**IRE, dit-elle, le visir Giafar continuant de parler au calife : Bedreddin Hassan, poursuivit-il, se trouvant près des joueurs d'instruments, des danseurs & des danseuses qui marchoient immédiatement devant le bossu, tiroit de temps en temps de sa bourse des poignées de sequins qu'il leur distribuoit. Comme il faisoit ses largesses avec une grace sans pareille & un air très-obligéant, tous ceux qui les recevoient, jettoient les yeux sur lui ; & dès qu'ils l'avoient envisagé, ils le trouvoient si bien fait & si beau, qu'ils ne pouvoient plus en détourner leurs regards.

On arriva enfin à la porte du visir Schemseddin Hassan, qui étoit bien éloigné de s'imaginer que son neveu fût si près de lui. Des huissiers, pour empêcher la confusion, arrêterent tous les esclaves qui portoient des flambeaux, & ne voulurent pas les laisser entrer. Ils repousserent même Bedred-

din Hassan ; mais les joueurs d'instruments, pour qui la porte étoit ouverte, s'arrêtaient en protestant qu'ils n'entreroient pas si on ne le laissoit entrer avec eux. Il n'est pas du nombre des esclaves, disoient-ils, il n'y a qu'à le regarder pour en être persuadé. C'est, sans doute, un jeune étranger qui veut voir par curiosité les cérémonies que l'on observe aux noces en cette ville. En disant cela, ils le mirent au milieu d'eux, & le firent entrer malgré les huissiers. Ils lui ôtèrent son flambeau, qu'ils donnerent au premier qui se présenta ; & après l'avoir introduit dans la salle, ils le placerent à la droite du bossu, qui s'assit sur un trône magnifiquement orné, près de la fille du visir.

On la voyoit parée de tous ses atours ; mais il paroissoit sur son visage une langueur, ou plutôt une tristesse mortelle, dont il n'étoit pas difficile de deviner la cause, en voyant, à côté d'elle, un mari si difforme & si peu digne de son amour. Le trône de ces époux si mal assortis, étoit au milieu d'un sofa ; les femmes des émirs, des visirs, des officiers de la chambre du sultan, & plusieurs autres dames de la cour & de la ville, étoient assises de chaque côté un peu plus bas, chacune selon son rang, & toutes habillées d'une manière si avantageuse & si riche, que c'é-

toit un spectacle très-agréable à voir. Elles tenoient de grandes bougies allumées.

Lorsqu'elles virent entrer Bedreddin Hassan, elles jetterent les yeux sur lui; & admirant sa taille, son air & la beauté de son visage, elles ne pouvoient se lasser de le regarder. Quand il fut assis, il n'y en eut pas une qui ne quittât sa place pour s'approcher de lui, & le considérer de plus près; & il n'y en eut guere qui, en se retirant pour aller reprendre leurs places, ne se sentissent agitées d'un tendre mouvement.

La différence qu'il y avoit entre Bedreddin Hassan & le palefrenier bossu, dont la figure faisoit horreur, excita des murmures dans l'assemblée. C'est à ce beau jeune homme, s'écrierent les dames, qu'il faut donner notre épousée, & non pas à ce vilain bossu. Elles n'en demeurèrent pas là; elles osèrent faire des imprécations contre le sultan, qui, abusant de son pouvoir absolu, unissoit la laideur avec la beauté. Elles chargerent aussi d'injures le bossu, & lui firent perdre contenance, au grand plaisir des spectateurs, dont les huées interrompirent pour quelque temps la symphonie qui se faisoient entendre dans la salle. A la fin, les joueurs d'instruments recommencerent leurs concerts, & les femmes

qui avoient habillé la mariée , s'approchèrent d'elle.

En prononçant ces dernières paroles , Scheherazade remarqua qu'il étoit jour. Elle garda aussi-tôt le silence ; & la nuit suivante , elle reprit ainsi son discours.

*La cent & unieme & la cent deuxieme Nuit. sont employées dans l'original à la description de sept robes & de sept parures différentes , dont la fille du visir Schemseddin Mohammed changea au son des instruments. Comme cette description ne m'a point paru agréable , & que d'ailleurs elle est accompagnée de vers , qui ont , à la vérité , leur beauté en arabe , mais que les François ne pourroient goûter , je n'ai pas jugé à propos de traduire ces deux Nuits.*

---

### CIII. NUIT.

**S**IRE, dit Scheherazade au sultan des Indes , votre majesté n'a pas oublié que c'est le grand-visir Giafar qui parle au calife Haroun Alraschid. A chaque fois , poursuivit-il , que la nouvelle mariée changeoit d'habits , elle se levoit de sa place , & suivie de ses femmes , passoit devant le bossu sans daigner le regarder , & alloit se pré-

fenter devant Bedreddin Haffan, pour se montrer à lui dans ses nouveaux atours. Alors Bedreddin Haffan, suivant l'instruction qu'il avoit reçue du génie, ne manquoit pas de mettre la main dans sa bourse, & d'en tirer des poignées de sequins qu'il distribuoit aux femmes qui accompagnoient la mariée. Il n'oublioit pas les joueurs & les danseurs, il leur en jettoit aussi. C'étoit un plaisir de voir comme ils se pouffoient les uns les autres pour en amasser ; ils lui en témoignèrent de la reconnoissance, & lui marquoient par signes qu'ils vouloient que la jeune épouse fût pour lui, & non pas pour le bossu. Les femmes qui étoient autour d'elle, lui disoient la même chose, & ne se soucioient guere d'être entendues du bossu, à qui elles faisoient milles niches ; ce qui divertissoit fort tous les spectateurs.

Lorsque la cérémonie de changer d'habits tant de fois fut achevée, les joueurs d'instruments cessèrent de jouer, & se retirèrent en faisant signe à Bedreddin Haffan de demeurer. Les dames firent la même chose en se retirant après eux, avec tous ceux qui n'étoient pas de la maison. La mariée entra dans un cabinet où ses femmes la suivirent pour la déshabiller, & il ne resta plus dans la salle que le palefrenier bossu, Bedreddin Haffan, & quel-

ques domestiques. Le bossu , qui en vouloit furieusement à Bedreddin , qui lui faisoit ombrage , le regarda de travers , & lui dit : Et toi , qu'attends-tu ? pourquoi ne te retires-tu pas comme les autres ? Marche. Comme Bedreddin n'avoit aucun prétexte pour demeurer là , il sortit assez embarrassé de sa personne ; mais il n'étoit pas hors du vestibule , que le génie & la fée se présentèrent à lui , & l'arrêterent. Où allez-vous , lui dit le génie ? Demeurez , le bossu n'est plus dans la salle , il en est sorti pour quelque besoin ; vous n'avez qu'à y rentrer , & vous introduire dans la chambre de la mariée. Lorsque vous serez seul avec elle , dites-lui hardiment que vous êtes son mari ; que l'intention du sultan a été de se divertir du bossu , & que pour appaiser ce mari prétendu , vous lui avez fait apprêter un plat de crème dans son écurie. Dites-lui là-dessus tout ce qui vous viendra dans l'esprit pour la persuader. Etant fait comme vous êtes , cela ne sera pas difficile , & elle sera ravie d'avoir été trompée si agréablement. Cependant nous allons donner ordre que le bossu ne rentre , & ne vous empêche de passer la nuit avec votre épouse ; car c'est la vôtre , & non pas la sienne.

Pendant que le génie encourageoit ainsi Bedreddin , & l'instruisoit sur ce qu'il de-

voit faire , le bossu étoit véritablement forti de la salle. Le génie s'introduisit où il étoit , prit la figure d'un gros chat noir , & se mit à miauler d'une maniere épouvantable. Le bossu cria après le chat , & frappa des mains pour le faire fuir ; mais le chat , au-lieu de se retirer , se roidit sur ses pattes , fit briller des yeux enflammés , & regarda fièrement le bossu en miaulant plus fort qu'auparavant , & en grandissant de maniere qu'il parut bientôt gros comme un ânon. Le bossu , à cet objet , voulut crier au secours ; mais la frayeur l'avoit tellement saisi , qu'il demeura la bouche ouverte sans pouvoir proférer une parole. Pour ne pas lui donner de relâche , le génie se changea à l'instant en un puissant buffle , & sous cette forme , lui cria d'une voix qui redoubla sa peur : Vilain bossu. A ces mots , l'effrayé palefrenier se laissa tomber sur le pavé ; & se couvrant la tête de sa robe pour ne pas voir cette bête effroyable , lui répondit en tremblant : Prince souverain des buffles , que demandez vous de moi ? Malheur à toi , lui répartit le génie ; tu as la témérité d'oser te marier avec ma maîtresse ! Eh , seigneur ! dit le bossu , je vous supplie de me pardonner ; si je suis criminel , ce n'est que par ignorance ; je ne savois pas que cette dame eût un buffle pour amant : commandez-

moi ce qu'il vous plaira, je vous jure que je suis prêt à vous obéir. Par la mort, répliqua le génie, si tu sors d'ici, ou que tu ne gardes pas le silence jusqu'à ce que le soleil se leve; si tu dis le moindre mot, je t'écraserai la tête. Alors, je te permets de sortir de cette maison; mais je t'ordonne de te retirer bien vite sans regarder derrière toi: & si tu as l'audace d'y revenir, il t'en coûtera la vie. En achevant ces paroles, le génie se transforma en homme, prit le bossu par les pieds; & après l'avoir levé la tête en bas contre le mur: Si tu branles, ajouta-t-il, avant que le soleil soit levé, comme je te l'ai déjà dit, je te prendrai par les pieds, & te casserai la tête en mille pièces contre cette muraille.

Pour revenir à Bedreddin Hassan, encouragé par le génie & par la présence de la fée, il étoit rentré dans la salle, & s'étoit coulé dans la chambre nuptiale, où il s'assit en attendant le succès de son aventure. Au bout de quelque temps, la mariée arriva, conduite par une bonne vieille, qui s'arrêta à la porte, exhortant le mari à bien faire son devoir, sans regarder si c'étoit le bossu ou un autre; après quoi elle la ferma, & se retira.

La jeune épouse fut extrêmement surprise de voir, au lieu du bossu, Bedreddin Hassan, qui se présenta à elle de la

meilleure grace du monde. Hé quoi, mon cher ami, lui dit-elle, vous êtes ici à l'heure qu'il est ? Il faut donc que vous foyez camarade de mon mari. Non, Madame, répondit Bedreddin, je suis d'une autre condition que ce vilain bossu. Mais, reprit-elle, vous ne prenez pas garde que vous parlez mal de mon époux. Lui, votre époux, Madame, répartit-il ! Pouvez-vous conserver si long-temps cette pensée ? Sortez de votre erreur : tant de beautés ne seront pas sacrifiées au plus méprisable de tous les hommes. C'est moi, Madame, qui suis l'heureux mortel à qui elles sont réservées. Le sultan a voulu se divertir en faisant cette supercherie au visir votre pere, & il m'a choisi pour votre véritable époux. Vous avez pu remarquer combien les dames, les joueurs d'instruments, les danseurs, vos femmes, & tous les gens de votre maison se sont réjouis de cette comédie. Nous avons renvoyé le malheureux bossu, qui mange à l'heure qu'il est un plat de crème dans son écurie, & vous pouvez compter que jamais il ne paroîtra devant vos beaux yeux.

A ce discours, la fille du visir, qui étoit entrée plus morte que vive dans la chambre nuptiale, changea de visage, prit un air gai, qui la rendit si belle, que Bedreddin en fut charmé. Je ne m'attendois pas,

lui dit-elle , à une surprise si agréable , & je m'étois déjà condamnée à être malheureuse tout le reste de ma vie. Mais mon bonheur est d'autant plus grand , que je vais posséder en vous un homme digne de ma tendresse. En disant cela , elle acheva de se déshabiller , & se mit au lit. De son côté , Bedreddin Hassan , ravi de se voir possesseur de tant de charmes , se déshabilla promptement. Il mit son habit sur un siege & sur la bourse que le juif lui avoit donnée , laquelle étoit encore pleine , malgré tout ce qu'il en avoit tiré. Il ôta son turban , pour en prendre un de nuit qu'on avoit préparé pour le bossu , & il alla se coucher en chemise & en caleçon (1). Le caleçon étoit de fatin bleu , & attaché avec un cordon tissu d'or.

L'aurore , qui se faisoit voir , obligea Scheherazade à s'arrêter. La nuit suivante , elle reprit le fil de cette histoire , & la continua dans ces termes :

---

(1) Tous les orientaux couchent en caleçon , & cette circonstance est nécessaire pour la suite.



## CIV. NUIT.

**L**ORSQUE les deux amants se furent endormis, poursuivit le grand-vifir Giafar, le génie, qui avoit rejoint la fée, lui dit qu'il étoit temps d'achever ce qu'ils avoient si bien commencé & conduit jusqu'alors. Ne nous laissons pas surprendre, ajouta-t-il, par le jour qui paroîtra bientôt; allez, & enlevez le jeune homme sans l'éveiller.

La fée se rendit dans la chambre des amants, qui dormoient profondément, enleva Bedreddin Haffan dans l'état où il étoit, c'est-à-dire, en chemise & en caleçon; & volant avec le génie d'une vitesse merveilleuse jusqu'à la porte de Damas en Syrie, ils y arriverent précisément dans le temps que les ministres des mosquées, préposés pour cette fonction, appelloient le peuple à haute voix à la prière de la pointe du jour. La fée posa doucement à terre Bedreddin, & le laissant près de la porte, s'éloigna avec le génie.

On ouvrit la porte de la ville, & les gens, qui s'étoient déjà rassemblés en grand nombre pour sortir, furent extrêmement surpris de voir Bedreddin Haffan étendu

par terre, en chemise & en caleçon. L'un disoit : Il a tellement été pressé de sortir de chez sa maîtresse, qu'il n'a pas eu le temps de s'habiller. Voyez un peu, disoit l'autre, à quels accidents on est exposé ; il aura passé une bonne partie de la nuit à boire avec ses amis ; il se sera enivré, sera sorti ensuite pour quelque nécessité, & au-lieu de rentrer, il sera venu jusqu'ici sans savoir ce qu'il faisoit, & le sommeil l'y aura surpris. D'autres en parloient autrement, & personne ne pouvoit deviner par quelle aventure il se trouvoit-là. Un petit vent qui commençoit alors à souffler, leva sa chemise, & laissa voir sa poitrine qui étoit plus blanche que la neige. Ils furent tous tellement étonnés de cette blancheur, qu'ils firent un cri d'admiration, qui réveilla le jeune homme. Sa surprise ne fut pas moins grande que la leur de se voir à la porte d'une ville où il n'étoit jamais venu, & environné d'une foule de gens qui le considéroient avec attention. Messieurs, leur dit-il, apprenez-moi de grace où je suis, & ce que vous souhaitez de moi. L'un d'entr'eux prit la parole, & lui répondit : Jeune homme, on vient d'ouvrir la porte de cette ville, & en sortant, nous vous avons trouvé couché ici dans l'état où vous voilà. Nous nous sommes arrêtés à vous regarder : est-ce que vous avez passé ici la

nuit ? & savez-vous bien que vous êtes à une des portes de Damas ? A une des portes de Damas , repliqua Bedreddin ! vous vous moquez de moi : en me couchant cette nuit, j'étois au Caire. A ces mots, quelques-uns, touchés de compassion, dirent que c'étoit dommage qu'un jeune homme si bien fait eût perdu l'esprit , & ils passerent leur chemin.

Mon fils, lui dit un bon vieillard , vous n'y pensez pas ; puisque vous êtes ce matin à Damas, comment pouviez-vous être hier au soir au Caire ? cela ne peut pas être. Cela est pourtant très-vrai, répartit Bedreddin ; & je vous jure même que je passai toute la journée d'hier à Balfora. A peine eut-il achevé ces paroles, que tout le monde fit un grand éclat de rire , & se mit à crier : C'est un fou, c'est un fou. Quelques-uns néanmoins le plaignoient à cause de sa jeunesse ; & un homme de la compagnie lui dit : Mon fils, il faut que vous ayez perdu la raison ; vous ne songez pas à ce que vous dites. Est-il possible qu'un homme soit le jour à Balfora, la nuit au Caire , & le matin à Damas ? Vous n'êtes pas sans doute bien éveillé : rappelez vos esprits. Ce que je dis, reprit Bedreddin Hassan, est si véritable, qu'hier au soir j'ai été marié dans la ville du Caire. Tous ceux qui avoient ri auparavant, redoublèrent leurs ris à ce dis-

cours. Prenez-y bien garde, lui dit la même personne qui venoit de lui parler, il faut que vous ayez rêvé tout cela, & que cette illusion vous soit restée dans l'esprit. Je fais bien ce que je dis, répondit le jeune homme : dites-moi vous-même comment il est possible que je sois allé en songe au Caire, où je suis persuadé que j'ai été effectivement, où l'on a par sept fois amené devant moi mon épouse parée d'un nouvel habillement chaque fois, & où enfin j'ai vu un affreux bossu qu'on prétendoit lui donner ? Apprenez-moi encore ce que sont devenus ma robe, mon turban, & la bourse de sequins que j'avois au Caire.

Quoiqu'il assurât que toutes ces choses étoient réelles, les personnes qui l'écoutaient, n'en firent que rire ; ce qui le troubla de sorte, qu'il ne savoit plus lui-même ce qu'il devoit penser de tout ce qui lui étoit arrivé.

Le jour, qui commençoit à éclairer l'appartement de Schahriar, imposa silence à Scheherazade, qui continua ainsi son récit le lendemain.



## C V. N U I T.

**S**IRE, dit-elle, après que Bedreddin Hassan se fut opiniâtré à soutenir que tout ce qu'il avoit dit étoit véritable, il se leva pour entrer dans la ville, & tout le monde le suivit en criant : C'est un fou, c'est un fou. A ces cris, les uns mirent la tête aux fenêtres, les autres se présentèrent à leurs portes; & d'autres, se joignant à ceux qui environnoient Bedreddin, crioient comme eux : C'est un fou, sans savoir de quoi il s'agissoit. Dans l'embarras où étoit ce jeune homme, il arriva devant la maison d'un pâtissier qui ouvroit sa boutique, & il entra dedans pour se dérober aux huées du peuple qui le suivoit.

Ce pâtissier avoit été autrefois chef d'une troupe d'arabes vagabonds, qui détrousoient les caravannes; & quoiqu'il fût venu s'établir à Damas, où il ne donnoit aucun sujet de plainte contre lui, il ne laissoit pas d'être craint de tous ceux qui le connoissoient. C'est pourquoi, dès le premier regard qu'il jetta sur la populace qui suivoit Bedreddin, il la dissipa. Le pâtissier, voyant qu'il n'y avoit plus personne, fit plusieurs questions au jeune homme; il lui demanda

qui il étoit, & ce qui l'avoit amené à Damas. Bedreddin Haffan ne lui cacha ni sa naissance, ni la mort du grand-visir son pere : il lui conta ensuite de quelle maniere il étoit sorti de Balsora, & comment, après s'être endormi la nuit précédente sur le tombeau de son pere, il s'étoit trouvé à son réveil au Caire, où il avoit épousé une dame. Enfin, il lui marqua la surprise où il étoit de se voir à Damas sans pouvoir comprendre toutes ces merveilles.

Votre histoire est des plus surprenantes, lui dit le pâtissier; mais si vous voulez suivre mon conseil, vous ne ferez confidence à personne de toutes les choses que vous venez de me dire, & vous attendrez patiemment que le ciel daigne finir les disgraces dont il permet que vous soyez affligé. Vous n'avez qu'à demeurer avec moi jusqu'à ce temps-là; & comme je n'ai pas d'enfants, je suis prêt à vous reconnoître pour mon fils, si vous y consentez. Après que je vous aurai adopté, vous irez librement par la ville, & vous ne serez plus exposé aux insultes de la populace.

Quoique cette adoption ne fût pas honneur au fils d'un grand-visir, Bedreddin ne laissa pas d'accepter la proposition du pâtissier, jugeant bien que c'étoit le meilleur parti qu'il devoit prendre dans la situation où étoit sa fortune. Le pâtissier le fit habil-

ler; prit des témoins, & alla déclarer devant un cadis, qu'il le reconnoissoit pour son fils : après quoi Bedreddin demeura chez lui sous le simple nom de Hassan, & apprit la pâtisserie.

Pendant que cela se passoit à Damas, la fille de Schemseddin Mohammed se réveilla; & ne trouvant pas Bedreddin auprès d'elle, crut qu'il s'étoit levé sans vouloir interrompre son repos, & qu'il reviendroit bientôt. Elle attendoit son retour, lorsque le visir Schemseddin Mohammed, son pere, vivement touché de l'affront qu'il croyoit avoir reçu du sultan d'Egypte, vint frapper à la porte de son appartement, résolu de pleurer avec elle sa triste destinée. Il l'appella par son nom; & elle n'eut pas plutôt entendu sa voix, qu'elle se leva pour lui aller ouvrir la porte. Elle lui baisa la main, & le reçut d'un air si satisfait, que le visir, qui s'attendoit à la trouver baignée de pleurs & aussi affligée que lui, en fut extrêmement surpris. Malheureuse, lui dit-il en colere, est-ce ainsi que tu parois devant moi? Après l'affreux sacrifice que tu viens de consommer, peux-tu m'offrir un visage si content?

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce que le jour parut. La nuit suivante, elle reprit son discours, & dit au sultan des Indes:

---

---

**CVI. NUIT.**

**S**IRE, le grand-visir Giafar continuant de raconter l'histoire de Bedreddin Hassan: Quand la nouvelle mariée, poursuivit-il, vit que son pere lui reprochoit la joie qu'elle faisoit paroître, elle lui dit: Seigneur, ne me faites point, de grace, un reproche si injuste; ce n'est pas le bossu que je déteste plus que la mort, ce n'est pas ce monstre que j'ai épousé: tout le monde lui a fait tant de confusion, qu'il a été contraint de s'aller cacher, & faire place à un jeune homme charmant, qui est mon véritable mari. Quelle fable me contez-vous, interrompit brusquement Schemseddin Mohammed? Quoi, le bossu n'a pas couché cette nuit avec vous? Non, seigneur, répondit-elle, je n'ai point couché avec d'autre personne qu'avec le jeune homme dont je vous parle, qui a de gros yeux & de grands sourcils noirs. A ces paroles, le visir perdit patience, & se mit dans une furieuse colere contre sa fille. Ah, méchante! lui dit-il, voulez-vous me faire perdre l'esprit par le discours que vous me tenez? C'est vous, mon pere, répartit-elle, qui me faites perdre l'esprit à

moi-même par votre incrédulité. Il n'est donc pas vrai, repliqua le visir, que le bossu... Hé, laissons-là le bossu, interrompit-elle avec précipitation; maudit soit le bossu! entendrai-je toujours parler du bossu? Je vous le répète encore, mon pere, ajouta-t-elle, je n'ai point passé la nuit avec lui, mais avec le cher époux que je vous dis, & qui ne doit pas être loin d'ici.

Schemseddin Mohammed fortit pour l'aller chercher; mais au-lieu de le trouver, il fut dans une surprise extrême de rencontrer le bossu qui avoit la tête en-bas, les pieds en-haut, dans la même situation où l'avoit mis le génie. Que veut dire cela, lui dit-il? qui vous a mis en cet état? Le bossu, reconnoissant le visir, lui répondit: Ah, ah! c'est donc vous qui vouliez me donner en mariage la maîtresse d'un buffle, l'amoureuse d'un vilain génie? Je ne serai pas votre dupe, & vous ne m'y attraperez pas.

Scheherazade en étoit là lorsqu'elle aperçut la première lumière du jour, quoiqu'il n'y eût pas long-temps qu'elle parlât, elle n'en dit pas davantage cette nuit. Le lendemain, elle reprit ainsi la suite de sa narration, & dit au sultan des Indes :



---

**CVII. NUIT.**

**S**IRE, le grand-visir Giafar poursuivant son histoire : Schemseddin Mohammed, continua-t-il, crut que le bossu extravaguoit quand il l'entendit parler de cette sorte, & il lui dit : Otez-vous de-là, mettez-vous sur vos pieds. Je m'en garderai bien, répartit le bossu, à moins que le soleil ne soit levé. Sachez qu'étant venu ici hier au soir, il parut tout-à-coup devant moi un chat noir, qui devint insensiblement gros comme un buffle; je n'ai pas oublié ce qu'il m'a dit : c'est pourquoi, allez à vos affaires, & me laissez ici. Le visir, au-lieu de se retirer, prit le bossu par les pieds, & l'obligea de se relever. Cela étant fait, le bossu sortit en courant de toute sa force, sans regarder derriere lui : il se rendit au palais, se fit présenter au sultan d'Egypte, & le divertit fort en lui racontant le traitement que lui avoit fait le génie.

Schemseddin Mohammed retourna dans la chambre de sa fille, plus étonné & plus incertain qu'auparavant de ce qu'il vouloit savoir. Hé bien, fille abusée, lui dit-il, ne pouvez-vous m'éclaircir davantage sur une

aventure qui me rend interdit & confus ? Seigneur, lui répondit-elle, je ne puis vous apprendre autre chose que ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire. Mais voici, ajouta-t-elle, l'habillement de mon époux qu'il a laissé sur cette chaise, il vous donnera peut-être l'éclaircissement que vous cherchez. En disant ces paroles, elle présenta le turban de Bedreddin au visir, qui le prit, & qui après l'avoir bien examiné de tous côtés : Je le prendrais, dit-il, pour un turban de visir, s'il n'étoit à la mode de Mouffoul (1). Mais s'apercevant qu'il y avoit quelque chose de confus entre l'étoffe & la doublure, il demanda des ciseaux ; & ayant décousu, il trouva un papier plié. C'étoit le cahier que Noureddin Ali avoit donné en mourant à Bedreddin, son fils, qui l'avoit caché en cet endroit pour le mieux conserver. Schemseddin Mohammed ayant ouvert le cahier, reconnut le caractère de son frere Noureddin Ali, & lut ce titre : *Pour mon fils Bedreddin Hassan*. Avant qu'il pût faire ses réflexions, la fille lui mit entre les mains la bourse qu'elle avoit trouvée sous l'habit. Il l'ouvrit aussi, & elle étoit remplie de sequins, comme je

---

(1) La ville de Mouffoul est dans la Mésopotamie, bâtie vis-à-vis de l'ancienne Ninive.

l'ai déjà dit ; car malgré les largesses que Bedreddin Hassan avoit faites , elle étoit toujours demeurée pleine par les soins du génie & de la fée. Il lut ces mots sur l'étiquette de la bourse : *Mille sequins appartenants au juif Isaac ; & ceux-ci au-dessus , que le juif avoit écrits avant que de se séparer de Bedreddin Hassan : Livré à Bedreddin Hassan pour le chargement qu'il m'a vendu du premier des vaisseaux qui ont ci-devant appartenu à Noureddin Ali , son pere , d'heureuse mémoire , lorsqu'il aura abordé en ce port.* Il n'eut pas achevé cette lecture , qu'il fit un cri , & s'évanouit.

Scheherazade vouloit continuer ; mais le jour parut , & le sultan des Indes se leva , résolu d'entendre la suite de cette histoire.

---

## CVIII. NUIT.

**L**E lendemain , Scheherazade ayant repris la parole , dit à Schahriar : Sire , le visir Schemseddin Mohammed étant revenu de son évanouissement par le secours de sa fille & des femmes qu'elle avoit appellées : Ma fille , dit-il , ne vous étonnez pas de l'accident qui vient de m'arriver : la cause en est telle , qu'à peine y pourrez-vous ajouter foi.

Cet époux qui a passé la nuit avec vous, est votre cousin, le fils de Noureddin Ali. Les mille sequins qui sont dans cette bourse, me font souvenir de la querelle que j'eus avec ce cher frere; c'est sans doute le présent de noce qu'il vous fait. Dieu soit loué de toutes choses, & particulièrement de cette aventure merveilleuse qui montre si bien sa puissance. Il regarda ensuite l'écriture de son frere, & la baïsa plusieurs fois en versant une grande abondance de larmes. Que ne puis-je, disoit-il, aussi-bien que je vois ces traits qui me causent tant de joie, voir ici Noureddin lui-même, & me réconcilier avec lui!

Il lut le cahier d'un bout à l'autre : il y trouva les dates de l'arrivée de son frere à Balsora, de son mariage, de la naissance de Bedreddin Hassan; & lorsqu'après avoir confronté à ces dates celles de son mariage & la naissance de sa fille au Caire, il eut admiré le rapport qu'il y avait entr'elles, & fait enfin réflexion que son neveu étoit son gendre, il se livra tout entier à la joie. Il prit le cahier & l'étiquette de la bourse, les alla montrer au sultan, qui lui pardonna le passé, & qui fut tellement charmé du récit de cette histoire, qu'il la fit mettre par écrit avec ses circonstances, pour la faire passer à la postérité.

Cependant le visir Schemseddin Moham-

med ne pouvoit comprendre pourquoi son neveu avoit disparu; il espéroit néanmoins le voir arriver à tous moments, & il l'attendoit avec la dernière impatience pour l'embrasser. Après l'avoir inutilement attendu pendant sept jours, il le fit chercher par tout le Caire; mais il n'en apprit aucune nouvelle, quelques perquisitions qu'il en pût faire. Cela lui causa beaucoup d'inquiétude. Voilà, disait-il, une aventure fort singulière : jamais personne n'en a éprouvé une pareille.

Dans l'incertitude de ce qui pouvait arriver dans la suite, il crut devoir mettre lui-même par écrit l'état où étoit alors sa maison; de quelle manière les noces s'étoient passées; comment la salle & la chambre de sa fille étoient meublées. Il fit aussi un paquet du turban, de la bourse & du reste de l'habillement de Bedreddin, & l'enferma sous la clef.... La sultane Scheherazade fut obligée d'en demeurer là, parce qu'elle vit que le jour paroissoit. Sur la fin de la nuit suivante, elle poursuivit cet histoire dans ces termes :



---

---

## CIX. N U I T.

**S**IRE, le grand-visir Giafar continuant de parler au calife : Au bout de quelques jours, dit-il, la fille du visir Schemseddin Mohammed s'aperçut qu'elle étoit grosse, & en effet, elle accoucha d'un fils dans le terme de neuf mois. On donna une nourrice à l'enfant, avec d'autres femmes & des esclaves pour le servir, & son aïeul le nomma Agib (1).

Lorsque ce jeune Agib eut atteint l'âge de sept ans, le visir Schemseddin Mohammed, au-lieu de lui faire apprendre à lire au logis, l'envoya à l'école chez un maître qui avoit une grande réputation, & deux esclaves avoient soin de le conduire & de le ramener tous les jours. Agib jouoit avec ses camarades : comme ils étoient tous d'une condition au-dessous de la sienne, ils avoient beaucoup de déférence pour lui ; & en cela ils se régloient sur le maître d'école qui lui passoit bien des choses qu'il ne leur pardonnoit pas à eux. La complaisance aveugle qu'on avoit pour Agib, le perdit ;

---

(1) Ce mot signifie en arabe, Merveilleux.

il devint fier, insolent ; il vouloit que ses compagnons souffrissent tout de lui, sans vouloir rien souffrir d'eux. Il dominoit partout ; & si quelqu'un avoit la hardiesse de s'opposer à ses volontés, il lui disoit mille injures, & alloit souvent jusqu'aux coups. Enfin, il se rendit insupportable à tous les écoliers, qui se plainquirent de lui au maître d'école. Il les exhorta d'abord à prendre patience ; mais quand il vit qu'ils ne faisoient qu'irriter par-là l'insolence d'Agib, & fatigué lui-même des peines qu'il lui faisoit : Mes enfants, dit-il à ses écoliers, je vois bien qu'Agib est un petit insolent ; je veux vous enseigner un moyen de le mortifier de maniere qu'il ne vous tourmentera plus ; je crois même qu'il ne reviendra plus à l'école. Demain, lorsqu'il sera venu & que vous voudrez jouer ensemble, rangez-vous autour de lui, & que quelqu'un dise tout haut : Nous voulons jouer, mais c'est à condition que ceux qui joueront, diront leur nom, celui de leur mere & de leur pere. Nous regarderons comme des bâtards ceux qui refuseront de le faire, & nous ne souffrirons pas qu'ils jouent avec nous. Le maître d'école leur fit comprendre l'embarras où ils jetteroient Agib par ce moyen, & ils se retirèrent chez eux avec de la joie.

Le lendemain, dès qu'ils furent tous as-

semblés, ils ne manquèrent pas de faire ce que leur maître leur avoit enseigné; ils environnerent Agib, & l'un d'entr'eux prenant la parole : Jouons, dit-il, à un jeu; mais à condition que celui qui ne pourra pas dire son nom, le nom de sa mere & de son pere, n'y jouera pas. Ils répondirent tous, & Agib lui-même, qu'ils y consentoient. Alors celui qui avoit parlé, les interrogea l'un après l'autre, & ils satisfirent tous à la condition, excepté Agib, qui répondit : Je me nomme Agib, ma mere s'appelle Dame de beauté, & mon pere Schemfeddin Mohammed, visir du fultan.

A ces mots, tous les enfants s'écrierent : Agib, que dites-vous? ce n'est point là le nom de votre pere : c'est celui de votre grand-pere. Que dieu vous confonde, répliqua-t-il en colere : quoi ! vous osez dire que le visir Schemfeddin Mohammed n'est pas mon pere? Les écoliers lui répartirent avec de grands éclats de rire : Non, non; il n'est que votre aïeul, & vous ne jouerez pas avec nous; nous nous garderons bien même de nous approcher de vous. En disant cela, ils s'éloignerent de lui en le raillant, & ils continuerent de rire entr'eux. Agib fut mortifié de leurs railleries, & se mit à pleurer.

Le maître d'école qui étoit aux écoutes, & qui avoit tout entendu, entra sur ces en-

186 *Les mille & une Nuits,*  
trefaites, & s'adressant à Agib : Agib, lui dit-il, ne savez-vous pas encore que le visir Schemseddin Mohammed n'est pas votre pere ? Il est votre aïeul, pere de votre mere Dame de beauté. Nous ignorons comme vous le nom de votre pere ; nous savons seulement que le sultan avoit voulu marier votre mere avec un de ses palfreniers qui étoit bossu, mais qu'un génie coucha avec elle. Cela est fâcheux pour vous, & doit vous apprendre à traiter vos camarades avec moins de fierté que vous n'avez fait jusqu'à présent.

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il étoit jour, mit fin à son discours. Elle en reprit le fil la nuit suivante, & dit au Sultan des Indes

---

## C X. N U I T.

**S**IRE, le petit Agib, piqué des plaisanteries de ses compagnons, sortit brusquement de l'école, & retourna au logis en pleurant. Il alla d'abord à l'appartement de sa mere Dame de beauté, laquelle allarmée de le voir si affligé, lui en demanda le sujet avec empressement. Il ne put répondre que par des paroles entrecoupées de sanglots, tant il étoit pressé de sa douleur ; & ce ne

fut qu'à plusieurs reprises qu'il put raconter la cause mortifiante de son affliction. Quand il eut achevé : Au nom de Dieu , ma mere , ajouta-t-il , dites-moi , s'il vous plaît , qui est mon pere ? Mon fils , répondit-elle , votre pere est le visir Schemseddin Mohammed qui vous embrasse tous les jours. Vous ne me dites pas la vérité , reprit-il , ce n'est pas mon pere , c'est le vôtre. Mais moi , de quel pere suis-je fils ? A cette demande , Dame de beauté rappelant dans sa mémoire la nuit de ses noces , suivie d'un si long veuvage , commença de répandre des larmes , en regrettant amèrement la perte d'un époux aussi aimable que Bedreddin.

Dans le temps que Dame de beauté pleuroit d'un côté , & Agib de l'autre , le visir Schemseddin Mohammed entra , & voulut savoir la cause de leur affliction. Dame de beauté la lui apprit , & lui raconta la mortification qu'Agib avoit reçue à l'école. Ce récit toucha vivement le visir , qui joignit ses pleurs à leurs larmes , & qui , jugeant par-là que tout le monde tenoit des discours contre l'honneur de sa fille , en fut au désespoir. Frappé de cette cruelle pensée , il alla au palais du sultan ; & après s'être prosterné à ses pieds , il le supplia très-humblement de lui accorder la permission de faire un voyage dans les provinces du levant , & particulièrement à Balsora , pour

aller chercher son neveu Bedreddin Hassan, disant qu'il ne pouvoit souffrir qu'on pensât dans la ville qu'un génie eût couché avec sa fille Dame de beauté. Le sultan entra dans les peines du visir, approuva sa résolution, & lui permit de l'exécuter : il lui fit même expédier une patente par laquelle il prioit, dans les termes les plus obligeants, les princes & les seigneurs des lieux où pourroit être Bedreddin, de consentir que le visir l'aménât avec lui.

Schemseddin Mohammed ne trouva pas de paroles assez fortes pour remercier dignement le sultan de la bonté qu'il avoit pour lui. Il se contenta de se prosterner devant ce prince une seconde fois ; mais les larmes qui couloient de ses yeux, marquerent assez sa reconnoissance. Enfin, il prit congé du sultan, après lui avoir souhaité toutes sortes de prospérités. Lorsqu'il fut de retour au logis, il ne songea qu'à disposer toutes choses pour son départ. Les préparatifs en furent faits avec tant de diligence, qu'au bout de quatre jours, il partit, accompagné de sa fille Dame de beauté, & d'Agib, son petit-fils.

Scheherazade s'appercevant que le jour commençoit à paroître, cessa de parler en cet endroit. Le sultan des Indes se leva fort satisfait du récit de la sultane, & résolut d'entendre la suite de cette histoire. Sche-

herazade contenta sa curiosité la nuit suivante, & reprit la parole dans ces termes :

---

## CXI. NUIT.

**S**IRE, le grand-visir Giafar adressant toujours la parole au calife Haroun Alrafchid : Schemseddin Mohammed, dit-il, prit la route de Damas, avec sa fille Dame de beauté, & Agib, son petit fils. Ils marcherent dix-neuf jours de suite sans s'arrêter en nul endroit; mais le vingtieme, étant arrivés dans une fort belle prairie peu éloignée des portes de Damas, ils mirent pied à terre, & firent dresser leurs tentes sur le bord d'une riviere qui passe au travers de la ville, & rend ses environs très-agréables.

Le visir Schemseddin Mohammed déclara qu'il vouloit séjourner deux jours dans ce beau lieu, & que le troisieme il continueroit son voyage. Cependant il permit aux gens de sa suite d'aller à Damas. Ils profiterent presque tous de cette permission, les uns poussés par la curiosité de voir une ville dont ils avoient ouï parler si avantageusement, les autres pour y vendre des marchandises d'Egypte qu'ils avoient apportées, ou pour y acheter des étoffes &

des raretés du pays. Dame de beauté, souhaitant que son fils Agib eût aussi la satisfaction de se promener dans cette célèbre ville, ordonna à l'eunuque noir qui servoit de gouverneur à cet enfant, de l'y conduire, & de bien prendre garde qu'il ne lui arrivât quelqu'accident.

Agib, magnifiquement habillé, se mit en chemin avec l'eunuque, qui avoit à la main une grosse canne. Ils ne furent pas plutôt entrés dans la ville, qu'Agib, qui étoit beau comme le jour, attira sur lui les yeux de tout le monde. Les uns sortoient de leurs maisons pour le voir de plus près, les autres mettoient la tête aux fenêtres; & ceux qui passojent dans les rues, ne se contentoient pas de s'arrêter pour le regarder, ils l'accompagnoient pour avoir le plaisir de le considérer plus long-temps. Enfin, il n'y avoit personne qui ne l'admirât & qui ne donnât mille bénédictions au pere & à la mere qui avoient mis au monde un si bel enfant. L'eunuque & lui arriverent par hasard devant la boutique où étoit Bedreddin Haffan; & là ils se virent entourés d'une si grande foule de peuple, qu'ils furent obligés de s'arrêter.

Le pâtissier qui avoit adopté Bedreddin Haffan, étoit mort depuis quelques années, & lui avoit laissé, comme à son héritier, sa boutique avec tous ses autres biens. Be-

Bedreddin étoit donc alors maître de la boutique , & il exerçoit la profession de pâtissier si habilement , qu'il étoit en grande réputation dans Damas. Voyant que tant de monde assemblé devant sa porte , regardoit avec beaucoup d'attention Agib & l'eunuque noir , il se mit à les regarder aussi.

Scheherazade , à ces mots , voyant paroître le jour , se tut , Schahriar se leva fort impatient de savoir ce qui se passeroit entre Agib & Bedreddin. Sa sultane satisfit son impatience sur la fin de la nuit suivante , & reprit ainsi la parole :

---

## CXII. NUIT.

**B**EDREDDIN Hassan , poursuivit le visir Giafar , ayant jetté les yeux particulièrement sur Agib , se sentit aussi-tôt tout ému sans savoir pourquoi. Il n'étoit pas frappé , comme le peuple , de l'éclatante beauté de ce jeune garçon ; son trouble & son émotion avoient une autre cause qui lui étoit inconnue. C'étoit la force du sang qui agissoit dans ce tendre pere , lequel , interrompant ses occupations , s'approcha d'Agib , & lui dit d'un air engageant : Mon petit seigneur , qui m'avez gagné l'ame , faites-moi la grace d'entrer dans ma bou-

tique, & de manger quelque chose de ma façon, afin que pendant ce temps-là j'aie le plaisir de vous admirer à mon aise. Il prononça ces paroles avec tant de tendresse, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Le petit Agib en fut touché, & se tourna vers l'eunuque : Ce bon-homme, lui dit-il, a une physionomie qui me plaît ; & il me parle d'une manière si affectueuse, que je ne puis me défendre de faire ce qu'il souhaite. Entrons chez lui, & mangeons de sa pâtisserie. Ah, vraiment, lui dit l'esclave, il feroit beau voir qu'un fils de visir comme vous entrât dans la boutique d'un pâtissier pour y manger ; ne croyez pas que je le souffre. Hélas ! mon petit seigneur, s'écria alors Bedreddin Hassan, on est bien cruel de confier votre conduite à un homme qui vous traite avec tant de dureté ; puis s'adressant à l'eunuque : Mon bon ami, ajouta-t-il, n'empêchez pas ce jeune seigneur de m'accorder la grace que je lui demande : ne me donnez pas cette mortification. Faites-moi plutôt l'honneur d'entrer avec lui chez moi ; & par-là vous ferez connoître que si vous êtes brun au-dehors comme la châtaigne, vous êtes blancs aussi au-dedans comme elle. Savez-vous bien, poursuivit-il, que je fais le secret de vous rendre blanc de noir que vous êtes ? L'eunuque se mit à rire à ce discours, & demanda

manda à Bedreddin ce que c'étoit que ce secret. Je vais vous l'apprendre, répondit-il. Aussi-tôt il lui récita des vers à la louange des eunuques noirs, disant que c'étoit par leur ministère que l'honneur des sultans des princes & de tous les grands étoit en sûreté. L'eunuque fut charmé de ces vers ; & cessant de résister aux prières de Bedreddin, laissa entrer Agib en sa boutique, & y entra aussi lui-même.

Bedreddin Hassan sentit une extrême joie d'avoir obtenu ce qu'il avoit désiré avec tant d'ardeur ; & se remettant au travail qu'il avoit interrompu : Je faisais, dit-il, des tartes à la crème ; il faut, s'il vous plaît, que vous en mangiez, je suis persuadé que vous les trouverez excellentes ; car ma mere qui les fait admirablement bien, m'a appris à les faire, & l'on vient en prendre chez moi de tous les endroits de cette ville. En achevant ces mots, il tira du four une tarte à la crème ; & après avoir mis dessus des grains de grenade & du sucre, il la servit devant Agib, qui la trouva délicieuse. L'eunuque, à qui Bedreddin en présenta aussi, en porta le même jugement.

Pendant qu'ils mangeoient tous deux, Bedreddin Hassan examinoit Agib avec une grande attention ; & se représentant en le regardant qu'il avoit peut-être un semblable fils de la charmante épouse dont il avoit

194 *Les mille & une Nuits,*  
été si-tôt & si cruellement séparé, cette pensée fit couler de ses yeux quelques larmes. Il se préparoit à faire des questions au petit Agib sur le sujet de son voyage à Damas; mais cet enfant n'eut pas le temps de satisfaire sa curiosité, parce que l'eunuque qui le pressoit de s'en retourner sous les tentes de son aïeul, l'emmena dès qu'il eut mangé. Bedreddin Hassan ne se contenta pas de les suivre de l'œil, il ferma sa boutique promptement, & marcha sur leurs pas.

Scheherazade, en cet endroit, remarquant qu'il étoit jour, cessa de poursuivre cette histoire. Schahriar se leva, résolu de l'entendre toute entière, & de laisser vivre la sultane jusqu'à ce temps-là.

---

### CXIII. NUIT.

**L**E lendemain, avant le jour, Dinarzade réveilla sa sœur, qui reprit ainsi son discours : Bedreddin Hassan, continua le visir Giafar, courut donc après Agib & l'eunuque, & les joignit avant qu'ils fussent arrivés à la porte de la ville. L'eunuque s'étant aperçu qu'il les suivoit, en fut extrêmement surpris. Importun que vous êtes, lui dit-il en colere, que demandez-vous ?

Mon bon ami, lui répondit Bedreddin, ne vous fâchez pas, j'ai hors de la ville une petite affaire dont je me suis souvenu, & à laquelle il faut que j'aille donner ordre. Cette réponse n'appaisa point l'eunuque, qui, se tournant vers Agib, lui dit : Voilà ce que vous m'avez attiré; je l'avois bien prévu, que je me repentirois de ma complaisance; vous avez voulu entrer dans la boutique de cet homme : je ne suis pas sage de vous l'avoir permis. Peut-être, dit Agib, a-t-il affectivement affaire hors de la ville, & les chemins sont libres pour tout le monde. En disant cela, ils continuerent de marcher l'un & l'autre sans regarder derrière eux, jusqu'à ce qu'étant arrivés près des tentes du visir, ils se retournerent pour voir si Bedreddin les suivoit toujours. Alors Agib, remarquant qu'il étoit à deux pas de lui, rougit & pâlit successivement, selon les divers mouvements qui l'agitoient. Il craignoit que le visir, son aïeul, ne vînt à savoir qu'il étoit entré dans la boutique d'un pâtissier, & qu'il y avoit mangé. Dans cette crainte, ramassant une assez grosse pierre qui se trouva à ses pieds, il la lui jetta, le frappa au milieu du front, & lui couvrit le visage de sang; après quoi se mettant à courir de toute sa force, il se sauva sous les tentes avec l'eunuque, qui dit à Bedreddin Hassan, qu'il ne devoit

pas se plaindre de ce malheur qu'il avoit mérité, & qu'il s'étoit attiré lui-même.

Bedreddin reprit le chemin de la ville en étanchant le sang de sa plaie avec son tablier qu'il n'avoit pas ôté. J'ai tort, disoit-il en lui-même, d'avoir abandonné ma maison pour faire tant de peine à cet enfant ; car il ne m'a traité de cette manière, que parce qu'il a cru sans doute que je méditois quelque dessein funeste contre lui. Etant arrivé chez lui, il se fit panser, & se consola de cet accident, en faisant réflexion qu'il y avoit sur la terre une infinité de gens encore plus malheureux que lui.

Le jour qui paroissoit, imposa silence à la sultane des Indes. Schahriar se leva en plaignant Bedreddin, & fort impatient de savoir la suite de cette histoire.

---

## CXIV. NUIT.

**S**UR la fin de la nuit suivante, Scheherazade, adressant la parole au sultan des Indes : Sire, dit-elle, le grand-visir Giafar poursuivit ainsi l'histoire de Bedreddin Haffan : Bedreddin, dit-il, continua d'exercer sa profession de pâtissier à Damas, & son oncle Schemseddin Mohammed en partit

trois jours après son arrivée. Il prit la route d'Emesse, d'où il se rendit à Hamach, & de-là à Alep, où il s'arrêta deux jours. D'Alep, il alla passer l'Euphrate, entra dans la Mésopotamie; & après avoir traversé Mardin, Moussoul, Sengira, Diarbekir & plusieurs autres villes, arriva enfin à Balsora, où d'abord il fit demander audience au sultan, qui ne fut pas plutôt informé du rang de Schemseddin Mohammed, qu'il la lui donna. Il le reçut même très-favorablement, & lui demanda le sujet de son voyage à Balsora. Sire, répondit le visir Schemseddin Mohammed, je suis venu pour apprendre des nouvelles du fils de Noureddin Ali, mon frere, qui a eu l'honneur de servir votre majesté. Il y a long-temps que Noureddin Ali est mort, reprit le sultan. A l'égard de son fils, tout ce qu'on vous en pourra dire, c'est qu'environ deux mois après la mort de son pere, il disparut tout-à-coup, & que personne ne l'a vu depuis ce temps-là, quelque soin que j'aie pris de le faire chercher. Mais sa mere, qui est fille d'un de mes visirs; vit encore. Schemseddin Mohammed lui demanda la permission de la voir, & de l'emmener en Egypte; & le sultan y ayant consenti, il ne voulut pas différer au lendemain à se donner cette satisfaction; il se fit enseigner où demeuroit cette dame, &

se rendit chez elle à l'heure même, accompagné de sa fille & de son petit-fils.

La veuve de Noureddin Ali demouroit toujours dans l'hôtel où avoit demeuré son mari jusqu'à sa mort. C'étoit une très-belle maison, superbement bâtie & ornée de colonnes de marbre; mais Schemseddin Mohammed ne s'arrêta pas à l'admirer. En arrivant; il baisa la porte & un marbre sur lequel étoit écrit en lettres d'or le nom de son frere. Il demanda à parler à sa belle-sœur, dont les domestiques lui dirent qu'elle étoit dans un petit édifice en forme de dôme, qu'ils lui montrèrent au milieu d'une cour très-spacieuse. En effet, cette tendre mere avoit coutume d'aller passer la meilleure partie du jour & de la nuit dans cet édifice qu'elle avoit fait bâtir pour représenter le tombeau de Bedreddin Hassan, qu'elle croyoit mort, après l'avoir si long-temps attendu en vain. Elle y étoit alors occupée à pleurer ce cher fils, & Schemseddin Mohammed la trouva ensevelie dans une affliction mortelle.

Il lui fit son compliment; & après l'avoir suppliée de suspendre ses larmes & ses gémissements, il lui apprit qu'il avoit l'honneur d'être son beau-frere, & lui dit la raison qui l'avoit obligé de partir du Caire, & de venir à Balsora.

En achevant ces mots, Scheherazade,

voyant paroître le jour , cessa de poursuivre son récit ; mais elle en reprit le fil de cette sorte sur la fin de la nuit suivante.

---

## CXV. N U I T.

**S**CHEMSEDDIN Mohammed , continua le visir Giafar , après avoir instruit sa belle-sœur de tout ce qui s'étoit passé au Caire la nuit des noces de sa fille ; après lui avoir conté la surprise que lui avoit causée la découverte du cahier cousu dans le turban de Bedreddin , lui présenta Agib & Dame de beauté.

Quand la veuve de Noureddin Ali , qui étoit demeurée assise comme une femme qui ne prenoit plus de part aux choses du monde , eut compris , par le discours qu'elle venoit d'entendre , que le cher fils qu'elle regrettoit tant , pouvoit vivre encore , elle se leva , embrassa très-étroitement Dame de beauté & son petit Agib , en qui reconnoissant les traits de Bedreddin , elle versa des larmes d'une nature bien différente de celles qu'elle répandoit depuis si longtemps. Elle ne pouvoit se lasser de baiser ce jeune homme , qui , de son côté , recevoit ses embrassements avec toutes les démonstrations de joie dont il étoit capable.

Madame , dit Schemseddin Mohammed , il est temps de finir vos regrets , & d'effuyer vos larmes : il faut vous disposer à venir en Egypte avec nous. Le sultan de Balsora me permet de vous emmener , & je ne doute pas que vous n'y consentiez. J'espère que nous rencontrerons enfin votre fils mon neveu ; & si cela arrive , son histoire , la vôtre , celle de ma fille & la mienne , mériteront d'être écrites pour être transmises à la postérité.

La veuve de Noureddin Ali écouta cette proposition avec plaisir , & fit travailler dès ce moment aux préparatifs de son départ. Pendant ce temps-là , Schemseddin Mohammed demanda une seconde audience ; & ayant pris congé du sultan , qui le renvoya comblé d'honneurs , avec un présent considérable pour le sultan d'Egypte , il partit de Balsora , & reprit le chemin de Damas.

Lorsqu'il fut près de cette ville , il fit dresser ses tentes hors de la porte par où il y devoit entrer , & dit qu'il y séjourneroit trois jours , pour faire reposer son équipage , & pour acheter ce qu'il trouveroit de plus curieux & de plus digne d'être présenté au sultan d'Egypte.

Pendant qu'il étoit occupé à choisir lui-même les plus belles étoffes que les principaux marchands avoient apportées sous ses tentes , Agib pria l'eunuque noir , son con-

ducteur, de le mener promener dans la ville, disant qu'il souhaitoit de voir les choses qu'il n'avoit pas eu le temps de voir en passant, & qu'il seroit bien-aise aussi d'apprendre des nouvelles du pâtissier à qui il avoit donné un coup de pierre. L'eunuque y consentit, marcha vers la ville avec lui, après en avoir obtenu la permission de sa mere Dame de beauté.

Ils entrèrent dans Damas par la porte du palais, qui étoit la plus proche des tentes du visir Schemseddin Mohammed. Ils parcoururent les grandes places, les lieux publics & couverts où se vendoient les marchandises les plus riches, & virent l'ancienne mosquée des Ommiades (1), dans le temps qu'on s'y assembloit pour faire la priere (2) d'entre le midi & le coucher du soleil. Ils passerent ensuite devant la boutique de Bedreddin Hassan, qu'ils trouverent encore occupé à faire des tartes à la crème. Je vous salue, lui dit Agib; regardez-moi; vous souvenez-vous de m'avoir vu? A ces mots, Bedreddin jetta les yeux

---

(1) C'est-à-dire, des califes qui régnerent après les quatre premiers successeurs de Mahomet, & qui furent ainsi nommés d'un de leurs ancêtres, qui s'appelloit Ommiah.

(2) Cette priere se fait en tout temps deux heures & demie devant le coucher du soleil.

sur lui; & le reconnoissant (ô surprenant effet de l'amour paternel !) il sentit la même émotion que la première fois; il se troubla; & au-lieu de lui répondre, il demeura long-temps sans pouvoir proférer une seule parole. Néanmoins ayant rappelé ses esprits : Mon petit seigneur, lui dit-il, faites-moi la grace d'entrer encore une fois chez moi avec votre gouverneur; venez goûter d'une tarte à la crème. Je vous supplie de me pardonner la peine que je vous fis en vous suivant hors de la ville : je ne me possédois pas, je ne savois ce que je faisois; vous m'entraîniez après vous sans que je pusse résister à une si douce violence.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. Le lendemain, elle reprit de cette manière la suite de son discours :

---

## CXVI. NUIT.

**C**OMMANDEUR des croyants, poursuivit le visir Giafar, Agib, étonné d'entendre ce que lui disoit Bedreddin, répondit : Il y a de l'excès dans l'amitié que vous me témoignez, & je ne veux point entrer chez vous que vous ne vous soyez engagé par serment à ne me pas suivre quand j'en

ferai forti. Si vous me le promettez, & que vous foyez homme de parole, je vous reviendrai voir encore demain, pendant que le visir mon aïeul achetera de quoi faire présent au sultan d'Égypte. Mon petit seigneur, reprit Bedreddin Haffan, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. A ces mots, Agib & l'eunuque entrèrent dans la boutique.

Bedreddin leur servit aussi-tôt une tarte à la crème, qui n'étoit pas moins délicate ni moins excellente que celle qu'il leur avoit présentée la première fois. Venez, lui dit Agib, asséyez-vous auprès de moi, & mangez avec nous. Bedreddin s'étant assis, voulut embrasser Agib pour lui marquer la joie qu'il avoit de se voir à ses côtés; mais Agib le repoussa en lui disant : Tenez-vous en repos, votre amitié est trop vive. Contentez-vous de me regarder & de m'entretenir. Bedreddin obéit, & se mit à chanter une chanson dont il composa sur le champ les paroles à la louange d'Agib. Il ne mangea point, & ne fit autre chose que servir ses hôtes. Lorsqu'ils eurent achevé de manger, il leur présenta à laver (1), & une

---

(1) Comme les mahométans se lavent les mains cinq fois le jour lorsqu'ils vont faire leur priere, ils ne croient pas avoir besoin de se laver avant que de manger; mais ils se lavent après, parce qu'ils mangent sans fourchette.

serviette très - blanche pour s'essuyer les mains. Il prit ensuite un vase de forbet, & leur en prépara plein une grande porcelaine où il mit de la neige (1) fort propre. Puis présentant la porcelaine au petit Agib : Prenez, lui dit-il, c'est un forbet de rose, le plus délicieux qu'on puisse trouver dans toute cette ville : jamais vous n'en avez goûté de meilleur. Agib en ayant bu avec plaisir, Bedreddin Hassan reprit la porcelaine, & la présenta aussi à l'eunuque, qui but à longs traits toute la liqueur jusqu'à la dernière goutte.

Enfin, Agib & son gouverneur rassasiés, remercièrent le pâtissier de la bonne chère qu'il leur avoit faite, & se retirèrent en diligence, parce qu'il étoit déjà un peu tard. Ils arriverent sous les tentes de Schemseddin Mohammed, & allerent d'abord à celle des dames. La grand'mère d'Agib fut ravie de le revoir ; & comme elle avoit toujours son fils Bedreddin dans l'esprit, elle ne put retenir ses larmes en embrassant Agib. Ah ! mon fils, mon fils, lui dit-elle, ma joie seroit parfaite, si j'avois le plaisir d'embrasser votre pere Bedreddin

---

(1) C'est ainsi que l'on rafraichit la boisson promptement dans tout le Levant, où l'on a l'usage de la neige.

Hassan comme je vous embrasse. Elle se mettoit alors à table pour souper; elle le fit asseoir auprès d'elle, lui fit plusieurs questions sur sa promenade; & en lui disant qu'il ne devoit pas manquer d'appétit, elle lui servit un morceau d'une tarte à la crème qu'elle avoit elle-même faite, & qui étoit excellente; car on a déjà dit qu'elle les savoit mieux faire que les meilleurs pâtissiers. Elle en présenta aussi à l'eunuque; mais ils en avoient tellement mangé l'un & l'autre chez Bedreddin, qu'ils n'en pouvoient pas seulement goûter.

Le jour qui paroissoit, empêcha Scheherazade d'en dire davantage cette nuit; mais sur la fin de la suivante, elle continua son récit dans ces termes:

---

## CXVII. NUIT.

**A**GIB eut à peine touché au morceau de tarte à la crème qu'on lui avoit servi, que feignant de ne le pas trouver à son goût, il le laissa tout entier; & Schaban (1), c'est le nom de l'eunuque, fit la même chose.

---

(1) Les mahométans donnent ordinairement ce nom aux eunuques noirs.

La veuve de Noureddin Ali s'aperçut avec chagrin du peu de cas que son petit-fils faisoit de sa tarte. Hé quoi, mon fils, lui dit-elle, est-il possible que vous méprisiez ainsi l'ouyrage de mes propres mains ? apprenez que personne au monde n'est capable de faire de si bonnes tartes à la crème, excepté votre pere Bedreddin Hassan, à qui j'ai enseigné le grand art d'en faire de pareilles. Ah, ma bonne grand'mere, s'écria Agib, permettez-moi de vous dire que si vous n'en savez pas faire de meilleures, il y a un pâtissier dans cette ville qui vous surpasse dans ce grand art : nous venons d'en manger chez lui une qui vaut beaucoup mieux que celle-ci.

A ces paroles, la grand'mere regardant l'eunuque de travers : Comment, Schaban, lui dit-elle avec colere, vous a-t-on commis la garde de mon petit-fils pour le mener manger chez des pâtissiers comme un gueux ? Madame, répondit l'eunuque, il est bien vrai que nous nous sommes entretenus quelque temps avec un pâtissier, mais nous n'avons pas mangé chez lui. Pardonnez-moi, interrompit Agib, nous sommes entrés dans sa boutique, & nous y avons mangé d'une tarte à la crème. La Dame, plus irritée qu'auparavant contre l'eunuque, se leva de table assez brusquement, courut à la tente de Schemseddin Moham-

med, qu'elle informa du délit de l'eunuque, dans des termes plus propres à animer le visir contre le délinquant, qu'à lui faire excuser sa faute.

Schemseddin Mohammed, qui étoit naturellement emporté, ne perdit pas une si belle occasion de se mettre en colere. Il se rendit à l'instant sous la tente de sa belle-sœur, & dit à l'eunuque: Quoi! malheureux, tu as la hardiesse d'abuser de la confiance que j'ai en toi! Schaban, quoique suffisamment convaincu par le témoignage d'Agib, prit le parti de nier encore le fait. Mais l'enfant soutenant toujours le contraire: Mon grand-pere, dit-il à Schemseddin Mohammed, je vous assure que nous avons si bien mangé l'un & l'autre, que nous n'avons pas besoin de souper: le pâtissier nous a même régalés d'une grande porcelaine de sorbet. Hé bien, méchant esclave, s'écria le visir en se tournant vers l'eunuque, après cela, ne veux-tu pas convenir que vous êtes entrés tous deux chez un pâtissier, & que vous y avez mangé? Schaban eut encore l'effronterie de jurer que cela n'étoit pas vrai. Tu es un menteur, lui dit alors le visir, je crois plutôt mon petit-fils que toi. Néanmoins si tu peux manger toute cette tarte à la crème qui est sur cette table, je serai persuadé que tu dis la vérité.

Schaban, quoiqu'il en eût jusqu'à la gor-

ge, se soumit à cette épreuve, & prit un morceau de la tarte à la crème; mais il fut obligé de le retirer de sa bouche, car le cœur lui souleva. Il ne laissa pas pourtant de mentir encore, en disant qu'il avoit tant mangé le jour précédent, que l'appétit ne lui étoit pas encore revenu. Le visir irrité de tous les mensonges de l'eunuque, & convaincu qu'il étoit coupable, le fit coucher par terre, & commanda qu'on lui donnât la bastonnade. Le malheureux poussa de grands cris en souffrant ce châtiment, & confessa la vérité. Il est vrai, s'écria-t-il, que nous avons mangé une tarte à la crème chez un pâtissier, & elle étoit cent fois meilleure que celle qui est sur cette table.

La veuve de Noureddin Ali crut que c'étoit par dépit contr'elle & pour la mortifier, que Schaban louoit la tarte du pâtissier : c'est pourquoi s'adressant à lui : Je ne puis croire, dit-elle, que les tartes à la crème de ce pâtissier soient plus excellentes que les miennes. Je veux m'en éclaircir; tu fais où il demeure; vas chez lui, & m'apportes une tarte à la crème tout-à-l'heure. En parlant ainsi, elle fit donner de l'argent à l'eunuque pour acheter la tarte, & il partit. Etant arrivé à la boutique de Bedreddin : Bon pâtissier, lui dit-il, tenez, voilà de l'argent, donnez-moi une tarte à la crème; une de nos dames sou-

haite d'en goûter. Il y en avoit alors de toutes chaudes ; Bedreddin choisit la meilleure , & la donnant à l'eunuque : Prenez celle-ci , dit-il , je vous la garantis excellente , & je puis vous assurer que personne au monde n'est capable d'en faire de semblables , si ce n'est ma mere qui vit peut-être encore.

Schaban revint en diligence sous les tentes avec la tarte à la crème. Il la présenta à la veuve de Noureddin Ali , qui la prit avec empressement. Elle en rompit un morceau pour le manger ; mais elle ne l'eut pas plutôt porté à sa bouche , qu'elle fit un grand cri , & qu'elle tomba évanouie. Schemseddin Mohammed qui étoit présent , fut extrêmement étonné de cet accident ; il jetta de l'eau lui-même au visage de sa belle-sœur , & s'empressa fort à la secourir. Dès quelle fut revenue de sa foiblesse : O Dieu ! s'écria-t-elle ; il faut que ce soit mon fils , mon cher fils Bedreddin , qui ait fait cette tarte.

La clarté du jour , en cet endroit vint imposer silence à Scheherazade. Le sultan des Indes se leva pour faire sa priere & aller tenir son conseil ; & la nuit suivante , la sultane poursuivit ainsi l'histoire de Bedreddin Hassan :

---

**CXVIII. NUIT.**

**Q**UAND le visir Schemseddin Mohammed eut entendu dire à sa belle-sœur qu'il falloit que ce fût Bedreddin Hassan qui eût fait la tarte à la crème que l'eunuque venoit d'apporter, il sentit une joie inconcevable; mais venant à faire réflexion que cette joie étoit sans fondement, & que selon toutes les apparences, la conjecture de la veuve de Noureddin devoit être fausse, il lui dit : Mais, Madame, pourquoi avez-vous cette opinion ? ne se peut-il pas trouver un pâtissier au monde qui sache aussi bien faire des tartes à la crème que votre fils ? Je conviens, répondit-elle, qu'il y a peut-être des pâtissiers capables d'en faire d'aussi bonnes; mais comme je les fais d'une manière toute singulière, & que nul autre que mon fils n'a ce secret, il faut absolument que ce soit lui qui ait fait celle-ci. Réjouissons-nous, mon frere, ajouta-t-elle avec transport, nous avons enfin trouvé ce que nous cherchons & désirons depuis si long-temps, Madame, repliqua le visir, modérez, je vous prie, votre impatience, nous saurons bientôt ce que nous en devons penser. Il n'y a qu'à faire venir ici le

pâtissier; si c'est Bedreddin Hassan, vous le reconnoîtrez bien, ma fille & vous. Mais il faut que vous vous cachiez toutes deux, & que vous le voyiez sans qu'il vous voye; car je ne veux pas que notre reconnoissance se fasse à Damas: j'ai dessein de la prolonger jusqu'à ce que nous soyons de retour au Caire, où je me propose de vous donner un divertissement très-agréable.

En achevant ces paroles, il laissa les dames sous leur tente, & se rendit sous la sienne. Là il fit venir cinquante de ses gens, & leur dit: Prenez chacun un bâton, & suivez Schaban qui va vous conduire chez un pâtissier de cette ville. Lorsque vous y serez arrivés, rompez, brisez tout ce que vous trouverez dans sa boutique; s'il vous demande pourquoi vous faites ce désordre, demandez-lui seulement si ce n'est pas lui qui a fait la tarte à la crème qu'on a été prendre chez lui. S'il vous répond qu'oui, saisissez-vous de sa personne, liez-le bien & me l'amenez; mais gardez-vous de le frapper ni de lui faire le moindre mal. Allez, & ne perdez pas de temps.

Le visir fut promptement obéi; ses gens armés de bâtons & conduits par l'eunuque noir, se rendirent en diligence chez Bedreddin Hassan, où ils mirent en pièces les plats, les chauderons, les casseroles, les tables, & tous les autres meubles & ustens-

files qu'ils trouverent, & inondèrent sa boutique de sorbet, de crème & de confitures. A ce spectacle, Bedreddin Hassan fort étonné, leur dit d'un ton de voix pitoyable : Hé bonnes gens, pourquoi me traitez-vous de la sorte ? de quoi s'agit-il ? qu'ai-je fait ? N'est-ce pas vous, dirent-ils, qui avez fait la tarte à la crème que vous avez vendue à l'eunuque que vous voyez ? Oui, c'est moi-même, répondit-il ; qu'y trouve-t-on à dire ? je défie qui que ce soit d'en faire une meilleure. Au-lieu de lui répartir, ils continuèrent de briser tout, & le four même ne fut pas épargné.

Cependant les voisins étant accourus au bruit, & fort surpris de voir cinquante hommes armés commettre un pareil désordre, demandoient le sujet d'une si grande violence ; & Bedreddin encore une fois dit à ceux qui la lui faisoient : Apprenez-moi, de grace, quel crime je puis avoir commis, pour rompre & briser ainsi tout ce qu'il y a chez moi ? N'est-ce pas vous, répondirent-ils, qui avez fait la tarte à la crème que vous avez vendue à cet eunuque ? Oui, oui, c'est moi, répartit-il ; je soutiens qu'elle est bonne, & je ne mérite pas le traitement injuste que vous me faites. Ils se saisirent de sa personne sans l'écouter ; & après lui avoir arraché la toile de son turban, ils s'en servirent pour lui lier les

mains derrière le dos ; puis le tirant par force de sa boutique, ils commencèrent à l'emmener.

La populace qui s'étoit assemblée là, touchée de compassion pour Bedreddin, prit son parti, & voulut s'opposer au dessein des gens de Schemseddin Mohammed ; mais il survint en ce moment des officiers du gouverneur de la ville, qui écartèrent le peuple & favoriserent l'enlèvement de Bedreddin, parce que Schemseddin Mohammed étoit allé chez le gouverneur de Damas pour l'informer de l'ordre qu'il avoit donné, & pour lui demander main-forte ; & ce gouverneur qui commandoit sur toute la Syrie au nom du sultan d'Egypte, n'avoit eu garde de rien refuser au visir de son maître. On entraînoit donc Bedreddin, malgré ses cris & ses larmes.

Scheherazade n'en put dire davantage à cause du jour qu'elle vit paroître ; mais le lendemain, elle reprit sa narration, & dit au sultan des Indes :

---

## CXIX. NUIT.

**S**IRE, le visir Giafar continuant de parler au calife : Bedreddin Hassan, dit-il, avoit beau demander en chemin aux per-

sonnes qui l'emmenoient , ce que l'on avoit trouvé dans sa tarte à la crème, on ne lui répondoit rien. Enfin , il arriva sous les tentes , où on le fit attendre jusqu'à ce que Schemseddin Mohammed fût revenu de chez le gouverneur de Damas.

Le visir étant de retour , demanda des nouvelles du pâtissier ; on le lui amena. Seigneur , lui dit Bedreddin les larmes aux yeux , faites-moi la grace de me dire en quoi je vous ai offensé. Ah , malheureux , répondit le visir , n'est-ce pas toi qui as fait la tarte à la crème que tu m'as envoyée ? J'avoue que c'est moi , répartit Bedreddin : quel crime ai-je commis en cela ? Je te châtierai comme tu le mérites , répliqua Schemseddin Mohammed , & il t'en coûtera la vie pour avoir fait une si méchante tarte. Hé bon Dieu , s'écria Bedreddin : qu'est-ce que j'entends ! est-ce un crime digne de mort d'avoir fait une méchante tarte à la crème ? Oui , dit le visir , & tu ne dois pas attendre de moi un autre traitement.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi tous deux , les dames , qui s'étoient cachées , observoient avec attention Bedreddin , qu'elles n'eurent pas de peine à reconnoître , malgré le long temps qu'elles ne l'avoient vu. La joie qu'elles en eurent , fut telle , qu'elles en tomberent évanouies. Quand elles furent revenues de leur évanouissement , elles

vouloient s'aller jeter au cou de Bedreddin ; mais la parole qu'elles avoient donnée au visir de ne se point montrer , l'emporta sur les plus tendres mouvements de l'amour & de la nature.

Comme Schemfeddin Mohammed avoit résolu de partir cette même nuit , il fit plier les tentes & préparer les voitures pour se mettre en marche ; & à l'égard de Bedreddin , il ordonna qu'on le mît dans une caisse bien fermée , & qu'on le chargeât sur un chameau. D'abord que tout fut prêt pour le départ , le visir & les gens de sa suite se mirent en chemin. Ils marcherent le reste de la nuit & le jour suivant sans se reposer. Ils ne s'arrêtèrent qu'à l'entrée de la nuit. Alors on tira Bedreddin Hassan de sa caisse pour lui faire prendre de la nourriture ; mais on eut soin de le tenir éloigné de sa mere & de sa femme ; & pendant vingt jours que dura le voyage , on le traita de la même maniere.

En arrivant au Caire , on campa aux environs de la ville par ordre du visir Schemfeddin Mohammed , qui se fit amener Bedreddin , devant lequel il dit à un charpentier qu'il avoit fait venir : Va chercher du bois , & dresse promptement un poteau. Hé , Seigneur , dit Bedreddin , que prétendez-vous faire de ce poteau ? T'y attacher ; répartit le visir , & te faire ensuite prome-

ner par tous les quartiers de la ville, afin qu'on voye en ta personne un indigne pâtissier qui fait des tartes à la crème sans y mettre de poivre. A ces mots, Bedreddin Hassan s'écria d'une maniere si plaisante, que Schemseddin Mohammed eut bien de la peine à garder son sérieux, Grand Dieu! c'est donc pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crème, qu'on veut me faire souffrir une mort aussi cruelle qu'ignominieuse?

En achevant ces mots, Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, se tut, & Schahriar se leva en riant de tout son cœur de la frayeur de Bedreddin, & fort curieux d'entendre la suite de cette histoire, que la sultane reprit de cette sorte le lendemain avant le jour.

---

## C X X. N U I T.

**SIRE**, le calife Haroun Alraschid, malgré sa gravité, ne put s'empêcher de rire quand le visir Giafar lui dit que Schemseddin Mohammed menaçoit de faire mourir Bedreddin pour n'avoir pas mis du poivre dans la tarte à la crème qu'il avoit vendue à Schaban. Hé quoi, disoit Bedreddin, faut-il qu'on ait tout rompu & brisé dans ma maison,

maison, qu'on m'ait emprisonné dans une caisse, & qu'enfin on s'apprête à m'attacher à un poteau; & tout cela parce que je ne mets pas de poivre dans une tarte à la crème? Hé grand Dieu, qui a jamais oui parler d'une pareille chose? Sont-ce là des actions de musulmans, de personnes qui font profession de probité, de justice, & qui pratiquent toutes sortes de bonnes œuvres? En disant cela, il fondoit en larmes; puis recommençant ses plaintes: Non, reprenoit-il, jamais personne n'a été traité si injustement ni si rigoureusement. Est-il possible qu'on soit capable d'ôter la vie à un homme pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crème? Que maudites soient toutes les tartes à la crème, aussi bien que l'heure où je suis né: plutôt à Dieu que je fusse mort en ce moment!

Le désolé Bedreddin ne cessa de lamenter; & lorsqu'on apporta le poteau & les clous pour l'y clouer, il poussa de grands cris à ce spectacle terrible: O ciel, dit-il, pouvez-vous souffrir que je meurs d'un trépas infâme & douloureux? & cela pour quel crime? Ce n'est point pour avoir volé, ni pour avoir tué, ni pour avoir renié ma religion; c'est pour n'avoir pas mis de poivre dans une tarte à la crème.

Comme la nuit étoit alors déjà assez avancée, le visir Schemseddin Mohammed

fit remettre Bedreddin dans sa caisse, & lui dit : Demeure là jusqu'à demain ; le jour ne se passera pas que je ne te fasse mourir. On emporta la caisse, & l'on en chargea le chameau qui l'avoit apportée depuis Damas. On rechargea en même-temps tous les autres chameaux ; & le visir étant monté à cheval, fit marcher devant lui le chameau qui portoit son neveu, & entra dans la ville, suivi de tout son équipage. Après avoir passé plusieurs rues où personne ne parut, parce que tout le monde s'étoit retiré, il se rendit à son hôtel, où il fit décharger la caisse, avec défense de l'ouvrir que lorsqu'il l'ordonneroit.

Tandis qu'on déchargeoit les autres chameaux, il prit en particulier la mere de Bedreddin Hassan & sa fille ; & s'adressant à la dernière : Dieu soit loué, lui dit-il, ma fille, de ce qu'il nous a fait si heureusement rencontrer votre cousin & votre mari : vous vous souvenez bien apparemment de l'état où étoit votre chambre la première nuit de vos noces. Allez, faites-y mettre toutes choses comme elles étoient alors. Si pourtant vous ne vous en souveniez pas, je pourrois y suppléer par l'écrit que j'en ai fait faire. De mon côté, je vais donner ordre au reste.

Dame de beauté alla exécuter avec joie

ce que venoit de lui ordonner son pere, qui commença aussi à disposer toutes choses dans la salle, de la même maniere qu'elles étoient lorsque Bedreddin Hassan s'y étoit trouvé avec le palefrenier bossu du sultan d'Egypte. A mesure qu'il lisoit l'écrit, ses domestiques mettoient chaque meuble à sa place. Le trône ne fut pas oublié, non plus que les bougies allumées. Quand tout fut préparé dans la salle, le visir entra dans la chambre de sa fille, où il posa l'habillement de Bedreddin avec la bourse de sequins. Cela étant fait, il dit à Dame de beauté : Déshabillez-vous, ma fille, & vous couchez. Dès que Bedreddin fera entré dans cette chambre, plaignez-vous de ce qu'il a été dehors trop long-temps, & lui dites que vous avez été bien étonnée en vous réveillant de ne le pas trouver auprès de vous. Pressez-le de se remettre au lit, & demain matin vous nous divertirez, madame votre belle-mere & moi, en nous rendant compte de ce qui se fera passé entre vous & lui cette nuit. A ces mots, il sortit de l'appartement de sa fille, & lui laissa la liberté de se coucher.

Scheherazade vouloit poursuivre son récit; mais le jour qui commença à paroître, l'en empêcha.

---

**CXXI. NUIT.**

**S**UR la fin de la nuit suivante, le sultan des Indes, qui avoit une extrême impatience d'apprendre comment se dénoueroit l'histoire de Bedreddin, réveilla lui-même Scheherazade, & l'avertit de la continuer; ce qu'elle fit en ces termes: Schemseddin Mohammed, dit le visir Giafar au calife, fit sortir de la salle tous les domestiques qui y étoient, & leur ordonna de s'éloigner, à la réserve de deux ou trois qu'il fit demeurer. Il les chargea d'aller tirer Bedreddin hors de la caisse, de le mettre en chemise & en caleçon, de le conduire en cet état dans la salle, de l'y laisser tout seul, & d'en fermer la porte.

Bedreddin Hassan, quoiqu'accablé de douleur, s'étoit endormi pendant tout ce temps-là; si bien que les domestiques du visir l'eurent plutôt tiré de la caisse, mis en chemise & en caleçon, qu'il ne fut réveillé; & ils le transporterent dans la salle si brusquement, qu'ils ne lui donnerent pas le loisir de se reconnoître. Quand il se vit seul dans la salle, il promena sa vue de toutes parts; & les choses qu'il voyoit, rappelant dans sa mémoire le souvenir de ses

noces, il s'apperçut avec étonnement que c'étoit la même salle où il avoit vu le palefrenier bossu. Sa surprise augmenta encore, lorsque s'étant approché doucement de la porte d'une chambre qu'il trouva ouverte, il vit dedans son habillement au même endroit où il se souvenoit de l'avoir mis la nuit de ses noces. Bon Dieu, dit-il en se frottant les yeux, suis-je endormi, suis-je éveillé ?

Dame de beauté, qui l'observoit, après s'être divertie de son étonnement, ouvrit tout-à-coup les rideaux de son lit, & avançant la tête : Mon cher seigneur, lui dit-elle d'un ton assez tendre, que faites-vous à la porte ? venez vous recoucher. Vous avez demeuré dehors bien long-temps. J'ai été fort surprise en me réveillant de ne vous pas trouver à mes côtés. Bedreddin Hassan changea de visage, lorsqu'il reconnut que la dame qui lui parloit, étoit cette charmante personne avec laquelle il se souvenoit d'avoir couché. Il entra dans la chambre ; mais au-lieu d'aller au lit, comme il étoit plein des idées de tout ce qui lui étoit arrivé depuis dix ans, & qu'il ne pouvoit se persuader que tous ces événements se fussent passés en une seule nuit, il s'approcha de la chaise où étoient ses habits & la bourse de sequins ; & après les avoir examinés avec beaucoup d'attention :

Par le grand Dieu vivant, s'écria-t-il, voilà des choses que je ne puis comprendre ! La dame, qui prenoit plaisir à voir son embarras, lui dit : Encore une fois, Seigneur, venez-vous remettre au lit : à quoi vous amusez-vous ? A ces paroles, il s'avança vers Dame de beauté : Je vous supplie, Madame, lui dit-il, de m'apprendre s'il y a long-temps que je suis auprès de vous. La question me surprend, répondit-elle ; est-ce que vous ne vous êtes pas levé d'auprès de moi tout-à-l'heure. Il faut que vous ayez l'esprit bien préoccupé. Madame, reprit Bedreddin, je ne l'ai assurément pas fort tranquille. Je me souviens, il est vrai, d'avoir été près de vous ; mais je me souviens aussi d'avoir depuis demeuré dix ans à Damas. Si j'ai en effet couché cette nuit avec vous, je ne puis pas en avoir été éloigné si long-temps. Ces deux choses sont opposées. Dites-moi, de grace, ce que j'en dois penser ; si mon mariage avec vous est une illusion, ou si c'est un songe que mon absence. Oui, Seigneur, répartit Dame de beauté, vous avez rêvé, sans doute, que vous avez été à Damas. Il n'y a donc rien de si plaisant, s'écria Bedreddin en faisant un éclat de rire. Je suis assuré, Madame, que ce songe va vous paroître très-réjouissant. Imaginez-vous, s'il vous plaît, que je me suis trouvé à la

porte de Damas en chemise & en caleçon ; comme je suis en ce moment ; que je suis entré dans la ville aux huées d'une populace qui me suivoit en m'insultant ; que je me suis sauvé chez un pâtissier , qui m'a adopté , m'a appris son métier , & m'a laissé tous ses biens en mourant ; qu'après sa mort , j'ai tenu sa boutique. Enfin , Madame , il m'est arrivé une infinité d'autres aventures qui seroient trop longues à raconter ; & tout ce que je puis vous dire , c'est que je n'ai pas mal fait de m'éveiller , sans cela , on m'alloit clouer à un poteau. Eh pour quel sujet , dit Dame de beauté en faisant l'étonnée , vouloit-on vous traiter si cruellement ? Il falloit donc que vous eussiez commis un crime énorme ? Point du tout , répondit Bedreddin , c'étoit pour la chose du monde la plus bizarre & la plus ridicule. Tout mon crime étoit d'avoir vendu une tarte à la crème où je n'avois pas mis de poivre. Ah , pour cela , dit Dame de beauté en riant de toute sa force , il faut avouer qu'on vous faisoit une horrible injustice. Oh , Madame , répliqua-t-il , ce n'est pas tout encore ; pour cette maudite tarte à la crème , où l'on me reprochoit de n'avoir pas mis de poivre , on avoit tout rompu & tout brisé dans ma boutique ; on m'avoit lié avec des cordes , & enfermé dans une caisse où j'étois si étroi-

tement, qu'il me semble que je m'en sens encore. Enfin, on avoit fait venir un charpentier, & on lui avoit commandé de dresser un poteau pour me pendre. Mais Dieu soit béni de ce que tout cela n'est qu'un ouvrage de sommeil.

Scheherazade, en cet endroit, appercevant le jour, cessa de parler. Schahriar ne put s'empêcher de rire de ce que Bedreddin Hassan avoit pris une chose réelle pour un songe. Il faut convenir, dit-il, que cela est très-plaisant, & je suis persuadé que le lendemain le visir Schemfeddin Mohammed & sa belle-sœur s'en divertirent extrêmement. Sire, répondit la sultane, c'est ce que j'aurai l'honneur de vous raconter la nuit prochaine, si votre majesté veut bien me laisser vivre jusqu'à ce temps-là. Le sultan des Indes se leva sans rien repliquer à ces paroles; mais il étoit fort éloigné d'avoir une autre pensée.

## CXXII. NUIT.

**S**CHEHERAZADE, réveillée avant le jour, reprit ainsi la parole : Sire, Bedreddin ne passa pas tranquillement la nuit; il se réveillait de temps en temps, & se demandoit à lui-même s'il rêvoit ou s'il étoit

éveillé. Il se défioit de son bonheur ; & cherchant à s'en assurer , il ouvroit les rideaux , & parcouroit des yeux toute la chambre. Je ne me trompe pas , disoit-il , voilà la même chambre où je suis entré à la place du bossu , & je suis couché avec la belle dame qui lui étoit destinée. Le jour qui paroïssoit , n'avoit pas encore dissipé son inquiétude , lorsque le visir Schemseddin Mohammed , son oncle , frappa à la porte , & entra presqu'en même-temps pour lui donner le bon jour.

Bedreddin Hassan fut dans une surprise extrême de voir paroître subitement un homme qu'il connoissoit si bien , mais qui n'avoit plus l'air de ce juge terrible qui avoit prononcé l'arrêt de sa mort. Ah ! c'est donc vous , s'écria-t-il , qui m'avez traité si indignement , & condamné à une mort qui me fait encore horreur , pour une tarte à la crème où je n'avois pas mis de poivre. Le visir se prit à rire ; & pour le tirer de la peine , lui conta comment , par le ministère d'un génie , (car le récit du bossu lui avoit fait soupçonner l'aventure ,) il s'étoit trouvé chez lui , & avoit épousé sa fille à la place du palefrenier du sultan. Il lui apprit ensuite que c'étoit par le cahier écrit de la main de Noureddin Ali , qu'il avoit découvert qu'il étoit son neveu ; & enfin , il lui dit qu'en consé-

quence de cette découverte, il étoit parti du Caire, & étoit allé jusqu'à Bassora pour le chercher & apprendre de ses nouvelles. Mon cher neveu, ajouta-t-il en l'embrassant avec beaucoup de tendresse, je vous demande pardon de tout ce que je vous ai fait souffrir depuis que je vous ai reconnu. J'ai voulu vous ramener chez moi avant que de vous apprendre votre bonheur, que vous devez trouver d'autant plus charmant, qu'il vous a coûté plus de peine. Consolerez-vous de toutes vos afflictions par la joie de vous voir rendu aux personnes qui vous doivent être les plus chères. Pendant que vous vous habillerez, je vais avertir madame votre mere, qui est dans une grande impatience de vous embrasser, & je vous amenerai votre fils que vous avez vu à Damas, & pour qui vous vous êtes senti tant d'inclination sans le connoître.

Il n'y a pas de paroles assez énergiques pour bien exprimer quelle fut la joie de Bedreddin lorsqu'il vit sa mere & son fils Agib. Ces trois personnes ne cessoient de s'embrasser & de faire paroître tous les transports que le sang & la plus vive tendresse peuvent inspirer. La mere dit les choses du monde les plus touchantes à Bedreddin: elle lui parla de la douleur que lui avoit causée une si longue absence, & des

pleurs qu'elle avoit versées. Le petit Agib, au-lieu de fuir comme à Damas les embrassements de son pere, ne se laissoit point de les recevoir ; & Bedreddin Hassan, partagé entre deux objets si dignes de son amour, ne croyoit pas leur pouvoir donner assez de marques de son affection.

Pendant que ces choses se passaient chez Schemseddin Mohammed, ce visir étoit allé au palais rendre compte au sultan de l'heureux succès de son voyage. Le sultan fut si charmé du récit de cette merveilleuse histoire, qu'il la fit écrire pour être conservée soigneusement dans les archives du royaume. Aussi-tôt que Schemseddin Mohammed fut de retour au logis, comme il avoit fait préparer un superbe festin, il se mit à table avec sa famille, & toute sa maison passa la journée dans de grandes réjouissances.

Le visir Giafar ayant ainsi achevé l'histoire de Bedreddin Hassan, dit au calife Haroun Alraschid : Commandeur des croyants, voilà ce que j'avois à raconter à votre majesté. Le calife trouva cette histoire si surprenante, qu'il accorda sans hésiter la grace de l'esclave Rihan ; & pour consoler le jeune homme de la douleur qu'il avoit de s'être privé lui-même malheureusement d'une femme qu'il aimoit beaucoup, ce prince le maria avec une de ses esclaves, le com-

bla de biens, & le chérit jusqu'à sa mort... Mais, Sire, ajouta Scheherazade, remarquant que le jour commençoit à paroître, quelque agréable que soit l'histoire que je viens de raconter, j'en fais une autre qui l'est encore davantage : si votre majesté souhaite de l'entendre la nuit prochaine, je suis assurée qu'elle en demeurera d'accord. Schahriar se leva sans rien dire, & fort incertain de ce qu'il avoit à faire. La bonne sultane, dit-il en lui-même, raconte de fort longues histoires ; & quand une fois elle en a commencé une, il n'y a pas moyen de refuser de l'entendre toute entière. Je ne fais si je ne devrois pas la faire mourir aujourd'hui ; mais non, ne précipitons rien ; l'histoire dont elle me fait fête, est peut-être plus divertissante que toutes celles qu'elle m'a racontées jusqu'ici ; il ne faut pas que je me prive du plaisir de l'entendre ; après qu'elle m'en aura fait le récit, j'ordonnerai sa mort.

---

### CXXIII. NUIT.

**D**INARZADE ne manqua pas de réveiller avant le jour la sultane des Indes, laquelle après avoir demandé à Schahriar la permission de commencer l'histoire qu'elle

avoit promis de raconter , prit ainsi la parole :

---

## HISTOIRE

### *Du petit Bossu.*

**I**L y avoit autrefois à Casgar , aux extrémités de la grande Tartarie , un tailleur qui avoit une très-belle femme qu'il aimoit beaucoup , & dont il étoit aimé de même. Un jour qu'il travailloit , un petit bossu vint s'asseoir à l'entrée de sa boutique , & se mit à chanter en jouant du tambour de basque. Le tailleur prit plaisir à l'entendre , & résolut de l'emmener dans sa maison pour réjouir sa femme ; avec ses chansons plaisantes , disoit-il , il nous divertira tous deux ce soir. Il lui en fit la proposition , & le bossu l'ayant acceptée , il ferma sa boutique , & le mena chez lui.

Dès qu'ils y furent arrivés , la femme du tailleur , qui avoit déjà mis le couvert , parce qu'il étoit temps de souper , servit un bon plat de poisson qu'elle avoit préparé. Ils se mirent tous trois à table ; mais en mangeant , le bossu avala par malheur une grosse arête ou un os , dont il mourut en peu de moments , sans que le tailleur &

sa femme y pussent remédier. Ils furent l'un & l'autre d'autant plus effrayés de cet accident, qu'il étoit arrivé chez eux, & qu'ils avoient sujet de craindre que si la justice venoit à le savoir, on ne les punit comme des assassins. Le mari néanmoins trouva un expédient pour se défaire du corps mort ; il fit réflexion qu'il demeurait dans le voisinage un médecin juif ; & là-dessus ayant formé un projet, pour commencer à l'exécuter, sa femme & lui prirent le bossu, l'un par les pieds, l'autre par la tête, & le porterent jusqu'au logis du médecin. Ils frapperent à sa porte, où aboutissoit un escalier très-roide par où l'on montoit à sa chambre ; une servante descend aussi-tôt, même sans lumière, ouvre, & demande ce qu'ils souhaitent. Remontez, s'il vous plaît, répondit le tailleur, & dites à votre maître que nous lui amenons un homme bien malade, pour qu'il lui ordonne quelque remède. Tenez, ajouta-t-il, en lui mettant en main une piece d'argent, donnez - lui cela par avance, afin qu'il soit persuadé que nous n'avons pas dessein de lui faire perdre sa peine. Pendant que la servante remonta pour faire part au médecin juif d'une si bonne nouvelle, le tailleur & sa femme porterent promptement le corps du bossu au haut de l'escalier, le laisserent là, & retournerent chez eux en diligence.

Cependant la servante ayant dit au médecin qu'un homme & une femme l'attendoient à la porte , & le prioient de descendre pour voir un malade qu'ils avoient amené , & lui ayant remis entre les mains l'argent qu'elle avoit reçu , il se laissa transporter de joie ; se voyant payé d'avance , il crut que c'étoit une bonne pratique qu'on lui amenoit , & qu'il ne falloit pas négliger. Prends vite de la lumiere , dit-il à sa servante , & suis-moi. En disant cela , il s'avança vers l'escalier avec tant de précipitation , qu'il n'attendit point qu'on l'éclairât ; & venant à rencontrer le bossu , il lui donna du pied dans les côtes si rudement , qu'il le fit rouler jusqu'au bas de l'escalier : peu s'en fallut qu'il ne tombât & ne roulât avec lui. Apporte donc vite de la lumiere , cria-t-il à sa servante. Enfin , elle arriva ; il descendit avec elle , & trouvant que ce qui avoit roulé , étoit un homme mort , il fut tellement effrayé de ce spectacle , qu'il invoqua Moïse , Aaron , Josué , Esdras , & tous les autres prophetes de sa loi. Malheureux que je suis ! disoit-il , pourquoi ai-je voulu descendre sans lumiere ? J'ai achevé de tuer ce malade qu'on m'avoit amené. Je suis cause de sa mort , & si le bon âne d'Esdras ( 1 ) ne vient à mon

---

(1) L'Auteur arabe se divertit ici aux dépens

secours, je suis perdu. Hélas! on va bientôt me tirer de chez moi comme un meurtrier.

Malgré le trouble qui l'agitoit, il ne laissa pas d'avoir la précaution de fermer sa porte, de peur que par hasard quelqu'un venant à passer par la rue, ne s'aperçût du malheur dont il se croyoit la cause. Il prit ensuite le cadavre, le porta dans la chambre de sa femme, qui faillit à s'évanouir quand elle le vit entrer avec cette fatale charge. Ah! c'est fait de nous, s'écria-t-elle, si nous ne trouvons moyen de mettre cette nuit hors de chez nous ce corps mort! Nous perdrons indubitablement la vie si nous le gardons jusqu'au jour. Quel malheur! comment avez-vous donc fait pour tuer cet homme? Il ne s'agit point de cela, répartit le juif, il s'agit de trouver un remède à un mal si pressant.... Mais, sire, dit Scheherazade en s'interrompant en cet endroit, je ne fais pas réflexion qu'il est jour. A ces mots, elle se tut, & la nuit suivante, elle poursuivit de cette sorte l'histoire du petit bossu.

---

des juifs. Cet âne est celui qui, selon les mahométans, servit de monture à Esdras quand il vint de la captivité de Babylone à Jérusalem.

## CX XIV. N U I T.

**L**E médecin & sa femme délibérèrent ensemble sur le moyen de se délivrer du corps mort pendant la nuit. Le médecin eut beau rêver, il ne trouva nul stratagème pour sortir d'embarras; mais sa femme, plus fertile en inventions, dit : Il me vient une pensée; portons ce cadavre sur la terrasse de notre logis, & le jettons par la cheminée dans la maison du musulman notre voisin.

Ce musulman étoit un des pourvoyeurs du sultan; il étoit chargé du soin de fournir l'huile, le beurre, & toutes sortes de graisses. Il avoit chez lui son magasin, où les rats & les souris faisoient un grand dégât.

Le médecin juif ayant approuvé l'expédient proposé, sa femme & lui prirent le bossu, le porterent sur le toit de leur maison; & après lui avoir passé des cordes sous les aisselles, ils le descendirent par la cheminée dans la chambre du pourvoyeur, si doucement, qu'il demeura planté sur ses pieds contre le mur comme s'il eût été vivant. Lorsqu'ils le sentirent en-bas, ils retirèrent les cordes, & le laisserent dans

l'attitude que je viens de dire. Ils étoient à peine descendus & rentrés dans leur chambre, quand le pourvoyeur entra dans la sienne. Il revenoit d'un festin de noces auquel il avoit été invité ce soir-là, & il avoit une lanterne à la main. Il fut assez surpris de voir à la faveur de sa lumière, un homme debout dans sa cheminée ; mais comme il étoit naturellement courageux, & qu'il s'imagina que c'étoit un voleur, il se saisit d'un gros bâton, avec quoi courant droit au bossu : Ah, ah ! lui dit-il, je m'imaginois que c'étoient les rats & les souris qui mangeoient mon beurre & mes graisses, & c'est toi qui descends par la cheminée pour me voler ! Je ne crois pas qu'il te reprenne jamais envie d'y revenir. En achevant ces mots, il frappa le bossu, & lui donna plusieurs coups de bâton. Le cadavre tomba le nez contre terre, le pourvoyeur redoubla ses coups ; mais remarquant enfin que le corps qu'il frappe est sans mouvement, il s'arrête pour le considérer. Alors voyant que c'étoit un cadavre, la crainte commença de succéder à la colere. Qu'ai-je fait, misérable, dit-il ? Je viens d'affommer un homme : ah ! j'ai porté trop loin ma vengeance ! Grand Dieu, si vous n'avez pitié de moi, c'est fait de ma vie ! Maudits soyent mille fois les graisses & les huiles qui sont cause que j'ai commis

une action si criminelle. Il demeura pâle & défait ; il croyoit déjà voir les ministres de la justice qui le traînoient au supplice , & il ne savoit quelle résolution il devoit prendre.

L'aurore qui paroissoit, obligea Scheherazade à mettre fin à son discours ; mais elle en reprit le fil sur la fin de la nuit suivante , & dit au sultan des Indes :

---

## C X X V. N U I T.

**S**IRE , le pourvoyeur du sultan de Casgar en frappant le bossu , n'avoit pas pris garde à sa bosse : lorsqu'il s'en apperçut , il fit des imprécations contre lui. Maudit bossu , s'écria-t-il , chien de bossu , plût à Dieu que tu m'eusses volé toutes mes graisses , & que je ne t'eusse point trouvé ici ! je ne serois pas dans l'embarras où je suis pour l'amour de toi & de ta vilaine bosse. Etoiles qui brillez aux cieux , ajouta-t-il , n'ayez de la lumière que pour moi dans un danger si évident. En disant ces paroles , il chargea le bossu sur ses épaules , sortit de sa chambre , alla jusqu'au bout de la rue , où l'ayant posé debout & appuyé contre un boutique , il reprit le chemin de sa maison sans regarder derrière lui.

Quelques moments avant le jour, un marchand chrétien qui étoit fort riche & qui fournissoit au palais du sultan la plupart des choses dont on y avoit besoin, après avoir passé la nuit en débauche, s'avisa de sortir de chez lui pour aller au bain. Quoiqu'il fût ivre, il ne laissa pas de remarquer que la nuit étoit fort avancée, & qu'on alloit bientôt appeler à la priere de la pointe du jour; c'est pourquoi, précipitant ses pas, il se hâtoit d'arriver au bain, de peur que quelque musulman en allant à la mosquée, ne le rencontrât & ne le menât en prison comme un ivrogne. Néanmoins quand il fut au bout de la rue, il s'arrêta pour quelque besoin contre la boutique où le pourvoyeur du sultan avoit mis le corps du bossu, lequel venant à être ébranlé, tomba sur le dos du marchand, qui, dans la pensée que c'étoit un voleur qui l'attaquoit, le renversa par terre d'un coup de poing qu'il lui déchargea sur la tête : il lui en donna beaucoup d'autres ensuite, & se mit à crier au voleur.

Le garde du quartier vint à ses cris; & voyant que c'étoit un chrétien qui maltraitoit un musulman (car le bossu étoit de notre religion) : Quel sujet avez-vous, lui dit-il, de maltraiter ainsi un musulman? Il a voulu me voler, répondit le marchand, & il s'est jetté sur moi pour me prendre à

la gorge. Vous vous êtes assez vengé, répliqua le garde en le tirant par le bras, ôtez-vous de-là. En même-temps il tendit la main au bossu pour l'aider à se relever ; mais remarquant qu'il étoit mort : Oh ! oh, poursuivit-il, c'est donc ainsi qu'un chrétien a la hardiesse d'affassiner un musulman ! En achevant ces mots, il arrêta le chrétien, & le mena chez le lieutenant de police, où on le mit en prison jusqu'à ce que le juge fût levé, & en état d'interroger l'accusé. Cependant le marchand chrétien revint de son ivresse ; & plus il faisoit de réflexions sur son aventure, moins il pouvoit comprendre comment de simples coups de poing/avoient été capables d'ôter la vie à un homme.

Le lieutenant de police, sur le rapport du garde, & ayant vu le cadavre qu'on avoit rapporté chez lui, interrogea le marchand chrétien, qui ne put nier un crime qu'il n'avoit pas commis. Comme le bossu appartenoit au sultan, car c'étoit un de ses bouffons, le lieutenant de police ne voulut pas faire mourir le chrétien sans avoir auparavant appris la volonté du prince. Il alla au palais pour cet effet rendre compte de ce qui se passoit au sultan, qui lui dit : Je n'ai point de grace à accorder à un chrétien qui tue un musulman : allez, faites votre charge. A ces paroles, le juge de police

fit dresser une potence, envoya des crieurs par la ville pour publier qu'on alloit pendre un chrétien qui avoit tué un musulman.

Enfin, on tira le marchand de prison, on l'amena au pied de la potence; & le bourreau après lui avoir attaché la corde au cou, alloit l'élever en l'air, lorsque le pourvoyeur du sultan fendant la presse, s'avança en criant au bourreau : Attendez, attendez, ne vous pressez pas; ce n'est pas lui qui a commis le meurtre, c'est moi. Le lieutenant de police qui assistoit à l'exécution, se mit à interroger le pourvoyeur, qui lui raconta de point en point de quelle maniere il avoit tué le bossu, & il acheva en disant qu'il avoit porté son corps à l'endroit où le marchand chrétien l'avoit trouvé. Vous alliez, ajouta-t-il, faire mourir un innocent, puisqu'il ne peut pas avoir tué un homme qui n'étoit plus en vie. C'est bien assez pour moi d'avoir assassiné un musulman, sans charger encore ma conscience de la mort d'un chrétien qui n'est pas criminel.

Le jour qui commençoit à paroître, empêcha Scheherazade de poursuivre son discours; mais elle en reprit la suite sur la fin de la nuit suivante :

---

**CXXVI. NUIT.**

**S**IRE, dit-elle, le pourvoyeur du sultan de Casgar s'étant accusé lui-même publiquement d'être l'auteur de la mort du bossu, le lieutenant de police ne put se dispenser de rendre justice au marchand. Laisse, dit-il au bourreau, laisse aller le chrétien, & pends cet homme à sa place, puisqu'il est évident, par sa propre confession, qu'il est le coupable. Le bourreau lâcha le marchand, mit aussi-tôt la corde au cou du pourvoyeur; & dans le temps qu'il alloit l'expédier, il entendit la voix du médecin juif, qui le prioit instamment de suspendre l'exécution, & qui se faisoit faire place pour se rendre au pied de la potence.

Quand il fut devant le juge de police : Seigneur, lui dit-il, ce musulman que vous voulez faire pendre, n'a pas mérité la mort; c'est moi seul qui suis criminel. Hier pendant la nuit, un homme & une femme que je ne connois pas, vinrent frapper à ma porte avec un malade qu'ils m'amenoient; ma servante alla ouvrir sans lumière, & reçut d'eux une piece d'argent pour me venir dire de leur part de prendre la peine de descendre pour voir le malade. Pendant

qu'elle me parloit, ils apportèrent le malade au haut de l'escalier, & puis disparurent. Je descendis sans attendre que ma servante eût allumé une chandelle ; & dans l'obscurité venant à donner du pied contre le malade, je le fis rouler jusqu'au bas de l'escalier. Enfin, je vis qu'il étoit mort, & que c'étoit le musulman bossu dont on veut aujourd'hui venger le trépas. Nous primes le cadavre, ma femme & moi, nous le portâmes sur notre toit, d'où nous passâmes sur celui du pourvoyeur, notre voisin, que vous alliez faire mourir injustement, & nous le descendîmes dans sa chambre par sa cheminée. Le pourvoyeur l'ayant trouvé chez lui, l'a traité comme un voleur, l'a frappé, & a cru l'avoir tué ; mais cela n'est pas, comme vous le voyez par ma déposition. Je suis donc le seul auteur du meurtre ; & quoique je le sois contre mon intention, j'ai résolu d'expier mon crime, pour n'avoir pas à me reprocher la mort de deux musulmans, en souffrant que vous ôtiez la vie au pourvoyeur du sultan, dont je viens vous révéler l'innocence. Renvoyez-le donc, s'il vous plaît, & me mettez à sa place, puisque personne que moi n'est cause de la mort du bossu.

La sultane Scheherazade fut obligée d'interrompre son récit en cet endroit, parce qu'elle

qu'elle remarqua qu'il étoit jour. Schahriar se leva, & le lendemain ayant témoigné qu'il souhaitoit d'apprendre la suite de l'histoire du bossu, Scheherazade satisfit ainsi sa curiosité :

---

## CXXVII. NUIT.

**S**IRE, dit-elle, dès que le juge de police fut persuadé que le médecin juif étoit le meurtrier, il ordonna au bourreau de se saisir de sa personne, & de mettre en liberté le pourvoyeur du sultan. Le médecin avoit déjà la corde au cou, & alloit cesser de vivre, quand on entendit la voix du tailleur, qui prioit le bourreau de ne pas passer plus avant, & qui faisoit ranger le peuple pour s'avancer vers le lieutenant de police, devant lequel étant arrivé : Seigneur, lui dit-il, peu s'en est fallu que vous n'ayez fait perdre la vie à trois personnes innocentes ; mais si voulez bien avoir la patience de m'entendre, vous allez connoître le véritable assassin du bossu. Si sa mort doit être expiée par une autre, c'est par la mienne. Hier vers la fin du jour, comme je travaillois dans ma boutique, & que j'étois en humeur de me réjouir, le bossu à demi-ivre arriva, & s'assit. Il chanta quel-

que temps, & je lui proposai de venir passer la soirée chez moi. Il y consentit, & je l'emmenai. Nous nous mîmes à table, & je servis un morceau de poisson; en le mangeant, une arête ou un os s'arrêta dans son gosier, & quelque chose que nous pûmes faire ma femme & moi pour le soulager, il mourut en peu de temps. Nous fûmes fort affligés de sa mort; & de peur d'en être repris, nous portâmes le cadavre à la porte du médecin juif. Je frappai, & je dis à la servante qui vint ouvrir, de remonter promptement, & de prier son maître de notre part de descendre pour voir un malade que nous lui amenions, & afin qu'il ne refusât pas de venir, je la chargeai de lui remettre en main propre une pièce d'argent que je lui donnai. Dès qu'elle fut remontée, je portai le bossu au haut de l'escalier sur la première marche, & nous sortîmes aussi-tôt ma femme & moi pour nous retirer chez nous. Le médecin, en voulant descendre, fit rouler le bossu; ce qui lui a fait croire qu'il étoit cause de sa mort. Puisque cela est ainsi, ajouta-t-il, laissez aller le médecin, & me faites mourir.

Le lieutenant de police & tous les spectateurs ne pouvoient assez admirer les étranges événements dont la mort du bossu avoit été suivie. Lâche donc le médecin

juif, dit le juge au bourreau, & pends le tailleur, puisqu'il confesse son crime. Il faut avouer que cette histoire est bien extraordinaire, & qu'elle mérite d'être écrite en lettres d'or. Le bourreau ayant mis en liberté le médecin, passa une corde au cou du tailleur. Mais, sire, dit Scheherazade en s'interrompant en cet endroit, je vois qu'il est déjà jour; il faut, s'il vous plaît, remettre la suite de cette histoire à demain. Le sultan des Indes y consentit, & se leva pour aller à ses fonctions ordinaires.

---

## CXXVIII. NUIT.

**L**A sultane ayant été réveillée par sa sœur, reprit ainsi la parole: Sire, pendant que le bourreau se préparoit à pendre le tailleur, le sultan de Casgar, qui ne pouvoit se passer long-temps du bossu son bouffon, ayant demandé à le voir, un de ses officiers lui dit: Sire, le bossu dont votre majesté est en peine, après s'être enivré hier, s'échappa du palais contre sa coutume pour aller courir par la ville, & il s'est trouvé mort ce matin. On a conduit devant le juge de police un homme accusé de l'avoir tué, & aussi-tôt le juge a fait dresser une poten-

ce. Comme on alloit pendre l'accusé, un homme est arrivé, & après celui-là un autre, qui s'accusent eux-mêmes, & se déchargent l'un l'autre. Il y a long-temps que cela dure, & le lieutenant de police est actuellement occupé à interroger un troisieme homme qui se dit le véritable assassin.

A ce discours, le sultan de Casgar envoya un huissier au lieu du supplice : Allez, lui dit-il, en toute diligence dire au juge de police qu'il m'amene incessamment les accusés, & qu'on m'apporte aussi le corps du pauvre bossu que je veux voir encore une fois. L'huissier partit ; & arrivant dans le temps que le bourreau commençoit à tirer la corde pour pendre le tailleur, il cria de toute sa force que l'on eût à suspendre l'exécution. Le bourreau ayant reconnu l'huissier, n'osa passer outre, & lâcha le tailleur. Après cela, l'huissier ayant joint le lieutenant de police, déclara la volonté du sultan. Le juge obéit, prit le chemin du palais avec le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur & le marchand chrétien, & fit porter par quatre de ses gens le corps du bossu.

Lorsqu'ils furent tous devant le sultan, le juge de police se prosterna aux pieds de ce prince ; & quand il fut relevé, lui raconta fidèlement tout ce qu'il favoit de

l'histoire du bossu. Le sultan la trouva si singulière, qu'il ordonna à son historiographe particulier de l'écrire avec toutes ses circonstances ; puis s'adressant à toutes les personnes qui étoient présentes : Avez-vous jamais, leur dit-il, rien entendu de plus surprenant que ce qui vient d'arriver à l'occasion du bossu, mon bouffon ? Le marchand chrétien, après s'être prosterné jusqu'à toucher la terre de son front, prit alors la parole : Puissant monarque, dit-il, je fais une histoire plus étonnante que celle dont on vient de vous faire le récit ; je vais vous la raconter, si votre majesté veut m'en donner la permission. Les circonstances en sont telles, qu'il n'y a personne qui puisse les entendre sans en être touché. Le sultan lui permit de la dire, ce qu'il fit en ces termes :

---

## HISTOIRE

*Que raconta le Marchand Chrétien.*

**SIRE**, avant que je m'engage dans le récit que votre majesté consent que je lui fasse, je lui ferai remarquer, s'il lui plaît, que je n'ai pas l'honneur d'être né dans un endroit qui relève de son empire. Je suis

étranger, natif du Caire en Egypte, comte de nation, & chrétien de religion. Mon pere étoit courtier, & il avoit amassé des biens assez considérables qu'il me laissa en mourant. Je suivis son exemple, & embrassai sa profession. Comme j'étois un jour au Caire dans le logement public des marchands de toutes sortes de grains, un jeune marchand très-bien fait & proprement vêtu, monté sur un âne, vint m'aborder. Il me salua; & ouvrant un mouchoir où il y avoit une montre de sésame : Combien vaut, me dit-il, la grande mesure de sésame de la qualité de celui que vous voyez?

Scheherazade appercevant le jour, se tut en cet endroit; mais elle reprit son discours la nuit suivante, & dit au sultan des Indes :

---

## CXXIX. NUIT.

**SIRE**, le marchand chrétien continuant de raconter au sultan de Casgar l'histoire qu'il venoit de commencer : J'examinai, dit-il, le sésame que le jeune marchand me montrait, & je lui répondis qu'il valoit, au prix courant, cent dragmes d'argent la grande mesure. Voyez, me dit-il, les marchands qui en voudront pour ce prix-là,

& venez jusqu'à la porte de la Victoire , où vous verrez un khan séparé de toute autre habitation , je vous attendrai là. En disant ces paroles, il partit, & me laissa la montre de sésame, que je fis voir à plusieurs marchands de la place , qui me dirent tous qu'ils en prendroient tant que je leur en voudrois donner , à cent dix dragmes d'argent la mesure ; & à ce compte , je trouvois à gagner avec eux dix dragmes par mesure. Flatté de ce profit, je me rendis à la porte de la Victoire , où le jeune marchand m'attendoit. Il me mena dans son magasin qui étoit plein de sésame. Il y en avoit cent cinquante grandes mesures , que je fis mesurer & charger sur des ânes , & je les vendis cinq mille dragmes d'argent. De cette somme , me dit le jeune homme , il y a cinq cents dragmes pour votre droit , à dix par mesure , je vous les accorde ; & pour ce qui est du reste qui m'appartient , comme je n'en ai pas besoin présentement , retirez-le de vos marchands , & me le gardez jusqu'à ce que j'aie vous le demander. Je lui répondis qu'il seroit prêt toutes les fois qu'il voudroit le venir prendre , ou me l'envoyer demander. Je lui baisai la main en le quittant , & me retirai fort satisfait de sa générosité.

Je fus un mois sans le revoir : au bout de ce temps-là , je le vis paroître. Où sont ,

me dit-il , les quatre mille cinq cents dragmes que vous me devez ? Elles sont toutes prêtes , lui répondis-je , & je vais vous les compter tout-à-l'heure. Comme il étoit monté sur son âne , je le priai de mettre pied à terre , & de me faire l'honneur de manger un morceau avec moi avant que de les recevoir. Non , me dit-il , je ne puis descendre à présent ; j'ai une affaire pressante qui m'appelle ici près ; mais je vais revenir , & en repassant , je prendrai mon argent , que je vous prie de tenir prêt. Il disparut en achevant ces paroles. Je l'attendis ; mais ce fut inutilement , & il ne revint qu'un mois encore après. Voilà , dis-je en moi-même , un jeune marchand qui a bien de la confiance en moi , de me laisser entre les mains , sans me connoître , une somme de quatre mille cinq cents dragmes d'argent ; un autre que lui n'en useroit pas ainsi , & craindrait que je ne la lui emportasse. Il revint à la fin du troisieme mois ; il étoit encore monté sur son âne , mais plus magnifiquement habillé que les autres fois.

Scheherazade , voyant le jour qui commençoit à paroître , n'en dit pas davantage cette nuit. Sur la fin de la nuit suivante , elle poursuivit de cette maniere , en faisant toujours parler le marchand chrétien au sultan de Casgar.

---

---

**CXXX. NUIT.**

**D'**ABORD que j'apperçus le jeune marchand, j'allai au-devant de lui, je le conjurai de descendre, & lui demandai s'il ne vouloit donc pas que je lui comptasse l'argent que j'avois à lui. Cela ne presse pas, me répondit-il d'un air gai & content. Je fais qu'il est en bonne main; je viendrai le prendre quand j'aurai dépensé tout ce que j'ai, & qu'il ne me restera plus autre chose. Adieu, ajouta-t-il, attendez-moi à la fin de la semaine. A ces mots, il donna un coup de fouet à son âne, & je l'eus bientôt perdu de vue. Bon, dis-je en moi-même, il me dit de l'attendre à la fin de la semaine, & selon son discours, je ne le reverrai peut-être de long-temps. Je vais cependant faire valoir son argent; ce sera un revenant-bon pour moi.

Je ne me trompai pas dans ma conjecture; l'année se passa avant que j'entendisse parler du jeune homme. Au bout de l'an, il parut aussi richement vêtu que la dernière fois; mais il me sembloit avoir quelque chose dans l'esprit. Je le suppliai de me faire l'honneur d'entrer chez moi. Je le veux bien pour cette fois, me répondit-

il ; mais à condition que vous ne ferez pas de dépense extraordinaire pour moi. Je ne ferai que ce qu'il vous plaira, repris-je ; descendez donc, de grace. Il mit pied à terre , & entra chez moi. Je donnai des ordres pour le régal que je voulois lui faire ; & en attendant qu'on servît , nous commençâmes à nous entretenir. Quand le repas fut prêt , nous nous assîmes à table. Dès le premier morceau , je remarquai qu'il le prit de la main gauche , & je fus étonné de voir qu'il ne se servoit nullement de la droite. Je ne savois ce que j'en devois penser. Depuis que je connois ce marchand , disois-je en moi-même , il m'a toujours paru très-poli , seroit-il possible qu'il en usât ainsi par mépris pour moi ? Par quelle raison ne se sert-il pas de sa main droite ?

Le jour , qui éclairoit l'appartement du sultan des Indes , ne permit pas à Scheherazade de continuer cette histoire ; mais elle en reprit la suite le lendemain , & dit à Schahriar :



## CXXI. NUIT.

**S**IRE, le marchand chrétien étoit fort en peine de savoir pourquoi son hôte ne mangeoit que de la main gauche. Après le repas, dit-il, lorsque mes gens eurent deservi, & se furent retirés, nous nous assîmes tous deux sur un sofa. Je présentai au jeune homme d'une tablette excellente pour la bonne bouche, & il la prit encore de la main gauche. Seigneur, lui dis-je alors, je vous supplie de me pardonner la liberté que je prends de vous demander d'où vient que vous ne vous servez pas de votre main droite ; vous y avez mal apparemment ? Il fit un grand soupir au lieu de me répondre ; & tirant son bras droit qu'il avoit tenu caché jusqu'alors sous sa robe, il me montra qu'il avoit la main coupée, de quoi je fus extrêmement étonné. Vous avez été choqué, sans doute, me dit-il, de me voir manger de la main gauche ; mais jugez si j'ai pu faire autrement. Peut-on vous demander, repris-je, par quel malheur vous avez perdu votre main droite ? Il versa des larmes à cette demande ; & après les avoir effuyées, il me conta son histoire, comme je vais vous la raconter.

Vous saurez, me dit-il, que je suis natif de Bagdad, fils d'un pere riche, & des plus distingués de la ville par sa qualité & par son rang. A peine étois-je entré dans le monde, que fréquentant des personnes qui avoient voyagé, & qui disoient des merveilles de l'Egypte, & particulièrement du grand Caire, je fus frappé de leurs discours, & j'eus envie d'y faire un voyage; mais mon pere vivoit encore, & il ne m'en auroit pas donné la permission. Il mourut enfin, & sa mort me laissant maître de mes actions, je résolus d'aller au Caire. J'employai une très-grosse somme d'argent en plusieurs sortes d'étoffes fines de Bagdad & de Moussoul, & me mis en chemin.

En arrivant au Caire, j'allai descendre au khan qu'on appelle le khan de Mefour; j'y pris un logement avec un magasin, dans lequel je fis mettre les ballots que j'avois apportés avec moi sur des chameaux. Cela fait, j'entrai dans ma chambre pour me reposer & me remettre de la fatigue du chemin, pendant que mes gens à qui j'avois donné de l'argent, allerent acheter des vivres, & firent la cuisine. Après le repas, j'allai voir le château, quelques mosquées, les places publiques, & d'autres endroits qui méritoient d'être vus.

Le lendemain, je m'habillai proprement,

& après avoir fait tirer de quelques-uns de mes ballots de très-belles & de très-riches étoffes, dans l'intention de les porter à un bezestein (1), pour voir ce qu'on en offrirait, j'en chargeai quelques-uns de mes esclaves, & me rendis au bezestein des circassiens. J'y fus bientôt environné d'une foule de courtiers & de crieurs qui avoient été avertis de mon arrivée. Je partageai des essais d'étoffes entre plusieurs crieurs qui les allèrent crier & faire voir dans tout le bezestein; mais nul des marchands n'en offrit que beaucoup moins que ce qu'elles me coûtoient d'achat & de fraix de voiture. Cela me fâcha; & comme j'en marquois mon ressentiment aux crieurs: Si vous voulez nous en croire, me dirent-ils, nous vous enseignerons un moyen de ne rien perdre sur vos étoffes.

En cet endroit, Scheherazade s'arrêta, parce qu'elle vit paroître le jour. La nuit suivante, elle reprit son discours de cette manière:

---

(1) Lieu public où se vendent des étoffes de soie & autres marchandises précieuses.



---

**CXXXII. NUIT.**

**L**E marchand chrétien parlant toujours au sultan de Casgar : Les courtiers & les crieurs , me dit le jeune homme , m'ayant promis de m'enseigner le moyen de ne pas perdre sur mes marchandises, je leur demandai ce qu'il falloit faire pour cela. Les distribuer à plusieurs marchands , répartirent-ils ; ils les vendront en détail , & deux fois la semaine , le lundi & le jeudi , vous irez recevoir l'argent qu'ils en auront fait. Par-là vous gagnerez au-lieu de perdre , & les marchands gagneront aussi quelque chose. Cependant vous aurez la liberté de vous divertir & de vous promener dans la ville & sur le Nil.

Je suivis leur conseil ; je les menai avec moi à mon magasin , d'où je tirai toutes mes marchandises ; & retournant au bezestein , je les distribuai à différents marchands qu'ils m'avoient indiqués comme les plus solvables , & qui me donnerent un reçu en bonne forme , signé par des témoins , sous la condition que je ne leur demanderois rien le premier mois.

Mes affaires ainsi disposées , je n'eus plus l'esprit occupé d'autres choses que de plai-

sirs. Je contractai amitié avec diverses personnes à-peu-près de mon âge, qui avoient soin de me bien faire passer mon temps. Le premier mois s'étant écoulé, je commençai à voir mes marchands deux fois la semaine, accompagné d'un officier public pour examiner leurs livres de vente, & d'un changeur pour régler la bonté & la valeur des especes qu'ils me comptoient. Ainsi, les jours de recette quand je me retirois au khan de Mesrour où j'étois logé, j'emportoïis une bonne somme d'argent. Cela n'empêchoit pas que les autres jours de la semaine, je n'allasse passer la matinée, tantôt chez un marchand, & tantôt chez un autre ; je me divertissois à m'entretenir avec eux, & à voir ce qui se passoit dans le bezestein.

Un lundi que j'étois assis dans la boutique d'un de ces marchands, qui se nommoit Bedreddin, une dame de condition, comme il étoit aisé de le connoître à son air, à son habillement, & par une esclave fort proprement mise qui la suivoit, entra dans la même boutique, & s'assit près de moi. Cet extérieur, joint à une grace naturelle qui paroïssoit en tout ce qu'elle faisoit, me prévint en sa faveur ; & me donna une grande envie de la mieux connoître que je ne faisois. Je ne fais si elle ne s'aperçut pas que je prenois plaisir à la regar-

der, & si mon attention ne lui plaisoit point ; mais elle haussa le crépon qui lui descendoit sur le visage par-dessus la mouffeline qui le cachoit, & me laissa voir de grands yeux noirs dont je fus charmé. Enfin, elle acheva de me rendre très-amoureux d'elle par le son agréable de sa voix, & par ses manières honnêtes & gracieuses, lorsqu'en saluant le marchand, elle lui demanda des nouvelles de sa santé depuis le temps qu'elle ne l'avoit vu.

Après s'être entretenue quelque temps avec lui de choses indifférentes, elle lui dit qu'elle cherchoit une certaine étoffe à fond d'or ; qu'elle venoit à sa boutique comme à celle qui étoit la mieux assortie de tout le bezestein ; & que s'il en avoit, il lui feroit un grand plaisir de lui en montrer. Bedreddin lui en montra plusieurs pieces, à l'une desquelles s'étant arrêtée, & lui en ayant demandé le prix, il la lui laissa à onze cents dragmes d'argent. Je consens de vous en donner cette somme, lui dit-elle ; je n'ai pas d'argent sur moi ; mais j'espère que vous voudrez bien me faire crédit jusqu'à demain, & me permettre d'emporter l'étoffe : je ne manquerai pas de vous envoyer demain les onze cents dragmes dont nous convenons pour elle. Madame, lui répondit Bedreddin, je vous ferois cré-

dit avec plaisir, & vous laisserois emporter l'étoffe si elle m'appartenoit ; mais elle appartient à cet honnête jeune homme que vous voyez ; & c'est aujourd'hui un jour que je dois lui compter de l'argent. Hé d'où vient, reprit la dame fort étonnée, que vous en uiez de cette forte avec moi ? n'ai-je pas coutume de venir à votre boutique ? & toutes les fois que j'ai acheté des étoffes, & que vous avez bien voulu que je les aye emportées sans les payer sur le champ, ai-je jamais manqué de vous envoyer de l'argent dès le lendemain ? Le marchand en demeura d'accord. Il est vrai, madame, répartit-il ; mais j'ai besoin d'argent aujourd'hui. Hé bien, voilà votre étoffe, dit-elle en la lui jettant, que Dieu vous confonde, vous & tout ce qu'il y a de marchands ; vous êtes tous faits les uns comme les autres, vous n'avez aucun égard pour personne. En achevant ces paroles, elle se leva brusquement, & sortit fort irritée contre Bedreddin.

Là, Scheherazade voyant que le jour paroissoit, cessa de parler. La nuit suivante, elle continua de cette manière :



---

**CXXXIII. NUIT.**

**L**E marchand chrétien poursuivant son histoire : Quand je vis, me dit le jeune homme, que la dame se retiroit, je sentis bien que mon cœur s'intéressoit pour elle ; je la rappelai : Madame, lui dis-je, faites-moi la grace de revenir ; peut-être trouverai-je moyen de vous contenter l'un & l'autre. Elle revint, en me disant que c'étoit pour l'amour de moi. Seigneur Bedreddin, dis-je alors au marchand, combien dites-vous que vous voulez vendre cette étoffe qui m'appartient ? Onze cents dragmes d'argent, répondit-il ; je ne puis la donner à moins. Livrez-la donc à cette dame, repris-je, & qu'elle l'emporte. Je vous donne cent dragmes de profit, & je vais vous faire un billet de la somme à prendre sur les autres marchandises que vous avez à moi. Effectivement je fis le billet, le signai, & le mis entre les mains de Bedreddin ; ensuite présentant l'étoffe à la dame : Vous pouvez l'emporter, madame, lui dis-je ; & quant à l'argent, vous me l'enverrez demain ou un autre jour, ou bien je vous fais présent de l'étoffe si vous voulez. Ce n'est pas comme je l'entends,

reprit-elle , vous en usez avec moi d'une maniere si honnête & si obligeante , que je ferois indigne de paroître devant les hommes si je ne vous en témoignoïis pas de la reconnoissance. Que Dieu , pour vous en récompenser , augmente vos biens , vous fasse vivre long - temps après moi , vous ouvre la porte des cieux à votre mort , & que toute la ville publie votre générosité.

Ces paroles me donnerent de la hardiesse. Madame , lui dis-je , laissez-moi voir votre visage pour prix de vous avoir fait plaisir ; ce fera me payer avec usure. A ces mots , elle se tourna de mon côté , ôta la mouffeline qui lui couvroit le visage , & offrit à mes yeux une beauté surprenante. J'en fus tellement frappé , que je ne pus lui rien dire pour lui exprimer ce que j'en pensois. Je ne me ferois jamais lassé de la regarder ; mais elle se recouvrit promptement le visage , de peur qu'on ne l'apperçût ; & après avoir abaissé le crépon , elle prit la piece d'étoffe , & s'éloigna de la boutique , où elle me laissa dans un état bien différent de celui où j'étois en y arrivant. Je demurai long - temps dans un trouble & dans un désordre étrange. Avant de quitter le marchand , je lui demandai s'il connoissoit la dame. Oui , me répondit - il , elle est fille d'un émir qui

lui a laissé en mourant des biens immenses.

Quand je fus de retour au khan de Mesrou, mes gens me servirent à souper; mais il me fut impossible de manger. Je ne pus même fermer l'œil de toute la nuit, qui me parut la plus longue de ma vie. Dès qu'il fut jour, je me levai dans l'espérance de revoir l'objet qui troubloit mon repos; & dans le dessein de lui plaire, je m'habillai plus proprement encore que le jour précédent. Je retournai à la boutique de Bedreddin.

Mais, sire, dit Scheherazade, le jour que je vois paroître, m'empêche de continuer mon récit. Après avoir dit ces paroles, elle se tut; & la nuit suivante, elle reprit sa narration dans ces termes:

---

## CXXXIV. NUIT.

**SIRE**, le jeune homme de Bagdad racontant ses aventures au marchand chrétien: Il n'y avoit pas long-temps, dit-il, que j'étois arrivé à la boutique de Bedreddin, lorsque je vis venir la dame, suivie de son esclave, & plus magnifiquement vêtue que le jour d'aparavant. Elle ne regarda pas le marchand; & s'adressant à moi seul: Sei-

gneur, me dit-elle, vous voyez que je suis exacte à tenir la parole que je vous donnai hier. Je viens exprès pour vous apporter la somme dont vous voulûtes bien répondre pour moi sans me connoître par une générosité que je n'oublierai jamais. Madame, lui répondis-je, il n'étoit pas besoin de vous presser si fort : j'étois sans inquiétude sur mon argent, & je suis fâché de la peine que vous avez prise. Il n'étoit pas juste, reprit-elle, que j'abusasse de votre honnêteté. En disant cela, elle me mit l'argent entre les mains, & s'assit près de moi.

Alors profitant de l'occasion que j'avois de l'entretenir, je lui parlai de l'amour que je sentoís pour elle; mais elle se leva & me quitta brusquement, comme si elle eût été fort offensée de la déclaration que je venois de lui faire. Je la suivis des yeux tant que je la pus voir; & dès que je ne la vis plus, je pris congé du marchand, & sortit du bezestein sans savoir où j'allois. Je rêvois à cette aventure, lorsque je sentis qu'on me tiroit par derrière. Je me tournai aussitôt pour voir ce que ce pouvoit être, & je reconnus avec plaisir l'esclave de la dame dont j'avois l'esprit occupé. Ma maîtresse, me dit-elle, qui est de cette jeune personne à qui vous venez parler dans la boutique d'un marchand, voudroit bien vous dire un mot; prenez, s'il vous plaît,

la peine de me suivre. Je la suivis, & trouvai en effet sa maîtresse qui m'attendoit dans la boutique d'un changeur où elle étoit assise.

Elle me fit asseoir auprès d'elle ; & prenant la parole : Mon cher seigneur, me dit-elle, ne soyez pas surpris que je vous aye quitté un peu brusquement ; je n'ai pas jugé à propos devant ce marchand, de répondre favorablement à l'aveu que vous m'avez fait des sentiments que je vous ai inspirés. Mais bien-loin de m'en offenser, je confesse que je prenois plaisir à vous entendre, & je m'estime infiniment heureuse d'avoir pour amant un homme de votre mérite. Je ne fais quelle impression ma vue a pu faire d'abord sur vous ; mais pour moi, je puis vous assurer qu'en vous voyant, je me suis senti de l'inclination pour vous. Depuis hier, je n'ai fait que penser aux choses que vous me dites, & mon empressement à vous venir chercher si matin, doit bien vous prouver que vous ne me déplaîsez pas. Madame, repris-je, transporté d'amour & de joie, je ne pouvois rien entendre de plus agréable que ce que vous avez la bonté de me dire. On ne sauroit aimer avec plus de passion que je vous aime depuis l'heureux moment que vous parûtes à mes yeux ; ils furent éblouis de tant de charmes, & mon cœur se rendit

fans résistance. Ne perdons pas le temps en discours inutiles, interrompit-elle, je ne doute pas de votre sincérité, & vous serez bientôt persuadé de la mienne. Voulez-vous me faire l'honneur de venir chez moi, ou si vous souhaitez que j'aïlle chez vous? Madame, lui répondis-je, je suis un étranger logé dans un khan, qui n'est pas un lieu propre à recevoir une dame de votre rang & de votre mérite.

Scheherazade alloit poursuivre, mais elle fut obligée d'interrompre son discours, parce que le jour paroïssoit. Le lendemain, elle continua de cette sorte, en faisant toujours parler le jeune homme de Bagdad :

---

## C X X X V. N U I T.

**I**L est plus à propos, madame, poursuivit-il, que vous ayez la bonté de m'enseigner votre demeure : j'aurai l'honneur de vous aller voir chez vous. La dame y consentit. Il est, dit-elle, vendredi après demain, venez ce jour-là après la prière du midi. Je demeure dans la rue de la Dévotion. Vous n'avez qu'à demander la maison d'Abou Schamma, surnommé Bercour, autrefois chef des émirs; vous me trouverez là. A ces mots, nous nous séparâmes, & je passai

le lendemain dans une grande impatience.

Le vendredi, je me levai de bon matin, je pris le plus bel habit que j'eusse, avec une bourse où je mis cinquante piéces d'or; & monté sur un âne que j'avois retenu dès le jour précédent, je partis accompagné de l'homme qui me l'avoit loué. Quand nous fûmes arrivés dans la rue de la Dévotion, je dis au maître de l'âne de demander où étoit la maison que je cherchois; on la lui enseigna, & il m'y mena. Je descendis à la porte, je le payai bien & le renvoyai; en lui recommandant de bien remarquer la maison où il me laissoit, & de ne pas manquer de m'y venir prendre le lendemain matin, pour me remener au khan de Mesfrou.

Je frappai à la porte, & aussi-tôt deux petites esclaves blanches comme la neige & très-proprement habillées, vinrent ouvrir. Entrez, s'il vous plaît, me dirent-elles. notre maîtresse vous attend impatiemment, Il y a deux jours qu'elle ne cesse de parler de vous. J'entrai dans la cour, & vis un grand pavillon élevé sur sept marches, & entouré d'une grille qui le séparoit d'un jardin d'une beauté admirable. Outre les arbres qui ne servoient qu'à l'embellir & qu'à former de l'ombre, il y en avoit une infinité d'autres chargés de toutes sortes de fruits. Je fus charmé du ramage d'un grand nombre

nombre d'oiseaux qui mêloient leurs chants au murmure d'un jet d'eau d'une hauteur prodigieuse qu'on voyoit au milieu d'un parterre émaillé de fleurs. D'ailleurs, ce jet d'eau étoit très-agréable à voir : quatre gros dragons dorés paroissoient aux angles du bassin qui étoit en quarré, & ces dragons jettoient de l'eau en abondance, mais de l'eau plus claire que le crystal de roche. Ce lieu plein de délices, me donna une haute idée de la conquête que j'avois faite. Les deux petites esclaves me firent entrer dans un fallon magnifiquement meublé ; & pendant que l'une couruta vertir sa maîtresse de mon arrivée, l'autre demeura avec moi, & me fit remarquer toutes les beautés du fallon.

En achevant ces derniers mots, Scheherazade cessa de parler, à cause qu'elle vit paroître le jour. Schahriar se leva fort curieux d'apprendre ce que feroit le jeune homme de Bagdad dans le fallon de la Dame du Caire. La sultane contenta le lendemain la curiosité de ce prince en reprenant ainsi cette histoire :



---

---

**CXXXVI. NUIT.**

**S**IRE, le marchand chrétien continuant de parler au sultan de Casgar, poursuivit de cette manière : Je n'attendis pas longtemps dans le fallon, me dit le jeune homme, la dame que j'aimois, y arriva bientôt, fort parée de perles & de diamants, mais plus brillante encore par l'éclat de ses yeux que par celui de ses pierreries. Sa taille, qui n'étoit plus cachée par son habillement de la ville, me parut la plus fine & la plus avantageuse du monde. Je ne vous parlerai point de la joie que nous eûmes de nous revoir ; car c'est une chose que je ne pourrois que foiblement exprimer. Je vous dirai seulement qu'après les premiers compliments, nous nous assîmes tous deux sur un sofa, où nous nous entretenmes avec toute la satisfaction imaginable. On nous servit ensuite les mets les plus délicats & les plus exquis. Nous nous mîmes à table, & après le repas, nous recommençâmes à nous entretenir jusqu'à la nuit. Alors on nous apporta d'excellent vin & des fruits propres à exciter à boire, & nous bûmes au son des instruments que les esclaves accompagnèrent de leurs voix. La dame du

logis chanta elle-même, & acheva, par ses chansons, de m'attendrir & de me rendre le plus passionné de tous les amants. Enfin, je passai la nuit à goûter toutes sortes de plaisirs.

Le lendemain matin, après avoir mis adroitement sous le chevet du lit la bourse & les cinquante piéces d'or que j'avois apportées, je dis adieu à la dame, qui me demanda quand je la reverrois. Madame, lui répondis-je, je vous promets de revenir ce soir. Elle parut ravie de ma réponse, me conduisit jusqu'à la porte; & en nous séparant, elle me conjura de tenir ma promesse.

Le même homme qui m'avoit amené, m'attendoit avec son âne. Je montai dessus & revins au khan de Mesrou. En renvoyant l'homme, je lui dis que je ne le payois pas, afin qu'il me vînt reprendre l'après-dînée à l'heure que je lui marquai.

D'abord que je fus de retour dans mon logement, mon premier soin fut de faire acheter un bon agneau & plusieurs sortes de gâteaux que j'envoyai à la dame par un porteur. Je m'occupai ensuite d'affaires sérieuses, jusqu'à ce que le maître de l'âne fût arrivé. Alors je partis avec lui, & me rendis chez la dame, qui me reçut avec autant de joie que le jour précédent, & me fit un régal aussi magnifique que le premier.

En la quittant le lendemain , je lui laissai encore une bourse de cinquante pieces d'or , & je revins au khan de Mesrour. A ces mots , Scheherazade ayant apperçu le jour , en avertit le sultan des Indes , qui se leva sans lui rien dire. Sur la fin de la nuit suivante , elle reprit ainsi la suite de l'histoire commencée :

---

## CXXXVII. NUIT.

**L**E marchand chrétien parlant toujours au sultan de Casgar : Le jeune homme de Bagdad , dit-il , poursuivit son histoire dans ces termes : Je continuai de voir la dame tous les jours , & de lui laisser chaque fois une bourse de cinquante pieces d'or ; & cela dura jusqu'à ce que les marchands à qui j'avois donné mes marchandises à vendre , & que je voyois régulièrement deux fois la semaine , ne me dûrent plus rien : enfin , je me trouvai sans argent & sans espérance d'en avoir.

Dans cet état affreux , & prêt à m'abandonner à mon désespoir , je sortis du khan sans savoir ce que je faisois , & m'en allai du côté du château , où il y avoit un grand nombre de peuple assemblé pour voir un spectacle que donnoit le sultan d'Egypte.

Lorsque je fus arrivé dans le lieu où étoit tout ce monde , je me mêlai parmi la foule , & me trouvai par hasard près d'un cavalier bien monté & fort proprement habillé , qui avoit à l'arçon de sa selle un sac à demi-ouvert , d'où sortoit un cordon de soie verte. Et mettant la main sur le sac , je jugeai que le cordon devoit être celui d'une bourse qui étoit dedans. Pendant que je faisois ce jugement , il passa de l'autre côté du cavalier un porteur chargé de bois , & il passa si près , que le cavalier fut obligé de se tourner vers lui pour empêcher que le bois ne touchât & ne déchirât son habit. En ce moment , le démon me tenta ; je pris le cordon d'une main , & m'aidant de l'autre à élargir le sac , je tirai la bourse sans que personne s'en apperçût. Elle étoit pesante , & je ne doutai point qu'il n'y eût dedans de l'or ou de l'argent.

Quand le porteur fut passé , le cavalier qui avoit apparemment quelque soupçon de ce que j'avois fait pendant qu'il avoit eu la tête tournée , mit aussi-tôt la main dans son sac , & n'y trouvant pas sa bourse , me donna un si grand coup de sa hache d'armes , qu'il me renversa par terre. Tous ceux qui furent témoins de cette violence , en furent touchés , & quelques-uns mirent la main sur la bride du cheval pour arrêter le cavalier , & lui demander pour quel sujet il m'a-

voit frappé, s'il lui étoit permis de maltraiter ainsi un musulman. De quoi vous mêlez-vous, leur répondit-il d'un ton brusque? je ne l'ai pas fait sans raison; c'est un voleur. A ces paroles, je me relevai, & à mon air, chacun prenant mon parti, s'écria qu'il étoit un menteur, qu'il n'étoit pas croyable qu'un jeune homme tel que moi, eût commis la méchante action qu'il m'imputoit : enfin, ils soutenoient que j'étois innocent; & tandis qu'ils retenoient son cheval pour favoriser mon évasion, par malheur pour moi, le lieutenant de police, suivi de ses gens, passa par-là; voyant tant de monde assemblé autour du cavalier & de moi, il s'approcha & demanda ce qui étoit arrivé. Il n'y eut personne qui n'accusât le cavalier de m'avoir maltraité injustement, sous prétexte de l'avoir volé.

Le lieutenant de police ne s'arrêta pas à tout ce qu'on lui disoit; il demanda au cavalier s'il ne soupçonnoit pas quelqu'autre que moi de l'avoir volé. Le cavalier répondit que non, & lui dit les raisons qu'il avoit de croire qu'il ne se trompoit pas dans ses soupçons. Le lieutenant de police, après l'avoir écouté, ordonna à ses gens de m'arrêter & de me fouiller, ce qu'ils se mirent en devoir d'exécuter aussi-tôt; & l'un d'entr'eux m'ayant ôté la bourse, la montra publiquement. Je ne pus soutenir cette honte,

j'en tombai évanoui. Le lieutenant de police se fit apporter la bourse.

Mais, sire, voilà le jour, dit Scheherazade en se reprenant ; si votre majesté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain, elle entendra la suite de l'histoire. Schariar qui n'avoit pas un autre dessein, se leva sans lui répondre, & alla remplir ses devoirs.

## CXXXVIII. NUIT.

**S**UR la fin de la nuit suivante, la sultane adressa ainsi la parole à Schahriar : Sire, le jeune homme de Bagdad poursuivant son histoire : Lorsque le lieutenant de police, dit-il, eut la bourse entre les mains, il demanda au cavalier si elle étoit à lui, & combien il y avoit mis d'argent. Le cavalier la reconnut pour celle qui lui avoit été prise, & assura qu'il y avoit dedans vingt sequins. Le juge l'ouvrit, & après y avoir effectivement trouvé vingt sequins, il la lui rendit. Aussi-tôt il me fit venir devant lui : Jeune homme, me dit-il, avouez-moi la vérité ; est-ce vous qui avez pris la bourse de ce cavalier ? n'attendez pas que j'employe les tourments pour vous le faire confesser. Alors baissant les yeux, je dis en moi-même.

me : Si je nie le fait , la bourse dont on m'a trouvé faisi , me fera passer pour un menteur ; ainsi , pour éviter un double châti-ment , je levai la tête , & confessai que c'é-  
toit moi. Je n'eus pas plutôt fait cet aveu ,  
que le lieutenant de police , après avoir pris  
des témoins , commanda qu'on me coupât  
la main , & la sentence fut exécutée sur le  
champ ; ce qui excita la pitié de tous les  
spectateurs ; je remarquai même sur le vi-  
sage du cavalier , qu'il n'en étoit pas moins  
touché que les autres. Le lieutenant de po-  
lice vouloit encore me faire couper un  
pied ; mais je suppliai le cavalier de deman-  
der ma grace ; il la demanda , & l'obtint.

Lorsque le juge eut passé son chemin ,  
le cavalier s'approcha de moi ? Je vois bien ,  
me dit-il en me présentant la bourse , que  
c'est la nécessité qui vous a fait faire une ac-  
tion si honteuse & si indigne d'un jeune  
homme aussi bien fait que vous ; mais tenez ,  
voilà cette bourse fatale , je vous la donne ,  
& je suis très-fâché du malheur qui vous  
est arrivé. En achevant ces paroles , il me  
quitta ; & comme j'étois très-foible à cause  
du sang que j'avois perdu , quelques honnê-  
tes gens du quartier eurent la charité de me  
faire entrer chez eux , & de me faire boire  
un verre de vin. Ils pansèrent aussi mon  
bras , & mirent ma main dans un linge , que  
j'emportai avec moi attachée à ma ceinture.

Quand je serois retourné au khan de Mesrou dans ce triste état, je n'y aurois pas trouvé le secours dont j'avois besoin. C'étoit aussi hasarder beaucoup que d'aller me présenter à la jeune dame. Elle ne voudra peut-être plus me voir, disois-je, lorsqu'elle aura appris mon infamie. Je ne laissai pas néanmoins de prendre ce parti; & afin que le monde qui me suivoit, se lassât de m'accompagner, je marchai par plusieurs rues détournées, & me rendis enfin chez la dame, où j'arrivai si foible & si fatigué, que je me jettai sur le sofa, le bras droit sous ma robe; car je me gardai bien de le faire voir.

Cependant la dame, avertie de mon arrivée & du mal que je souffrois, vint avec empressement; & me voyant pâle & défait: Ma chere ame, me dit-elle, qu'avez-vous donc? Je dissimulai. Madame, lui répondis-je, c'est un grand mal de tête qui me tourmente. Elle en parut très-affligée. Asseyez-vous, reprit-elle, car je m'étois levé pour la recevoir: dites-moi comment cela vous est venu; vous vous portiez si bien la dernière fois que j'eus le plaisir de vous voir! Il y a quelque autre chose que vous me cachez: apprenez-moi ce que c'est. Comme je gardois le silence, & qu'au lieu de répondre, les larmes couloient de mes yeux: Je ne comprends pas, dit-elle, ce

qui peut vous affliger, vous en aurois-je donné quelque sujet sans y penser ? & venez-vous ici exprès pour m'annoncer que vous ne m'aimez plus ? Ce n'est point cela, madame, lui répartis-je en soupirant, & un soupçon si injuste augmente encore mon mal.

Je ne pouvois me résoudre à lui en déclarer la véritable cause. La nuit étant venue, on servit le souper ; elle me pria de manger ; mais ne pouvant me servir que de la main gauche, je la suppliai de m'en dispenser, m'excusant sur ce que je n'avois nul appétit. Vous en aurez, me dit-elle, quand vous m'aurez découvert ce que vous me cachez avec tant d'opiniâtreté. Votre dégoût, sans doute, ne vient que de la peine que vous avez à vous y déterminer. Hélas, madame, repris-je, il faudra bien enfin que je m'y détermine. Je n'eus pas prononcé ces paroles, qu'elle me versa à boire ; & me présentant la tasse : Prenez, dit-elle, & buvez, cela vous donnera du courage. J'avançai donc la main gauche, & pris la tasse.

A ces mots, Scheherazade appercevant le jour, cessa de parler ; mais la nuit suivante, elle poursuivit son discours de cette manière :

## CXXXIX. NUIT.

**L**ORSQUE j'eus la tasse à la main, dit le jeune homme, je redoublai mes pleurs, & pouffai de nouveaux soupirs. Qu'avez-vous donc à soupirer & à pleurer si amèrement, me dit alors la dame, & pourquoi prenez-vous la tasse de la main gauche plutôt que de la droite? Ah! madame, lui répondis-je, excusez-moi, je vous en conjure, c'est que j'ai une tumeur à la main droite. Montre-moi cette tumeur, repliqua-t-elle, je la veux percer. Je m'en excusai, en disant qu'elle n'étoit pas encore en état de l'être, & je vuidai toute la tasse qui étoit très-grande. Les vapeurs du vin, ma lassitude, & l'abattement où j'étois, m'eurent bientôt assoupi, & je dormis d'un profond sommeil, qui dura jusqu'au lendemain.

Pendant ce temps-là, la dame voulant savoir quel mal j'avois à la main droite, leva sa robe qui la cachoit, & vit avec tout l'étonnement que vous pouvez penser, qu'elle étoit coupée, & que je l'avois apportée dans un linge. Elle comprit d'abord sans peine, pourquoi j'avois tant résisté aux pressantes instances qu'elle m'avoit faites, & elle passa la nuit à s'affliger

de ma disgrâce, ne doutant pas qu'elle ne me fût arrivée pour l'amour d'elle.

A mon réveil, je remarquai fort bien sur son visage, qu'elle étoit saisie d'une vive douleur. Néanmoins, pour ne me pas chagriner, elle ne me parla de rien. Elle me fit servir un consommé de volaille qu'on m'avoit préparé par son ordre, me fit manger & boire, pour me donner, disoit-elle, les forces dont j'avois besoin. Après cela, je voulus prendre congé d'elle; mais me retenant par ma robe : Je ne souffrirai pas, dit-elle, que vous sortiez d'ici. Quoique vous ne m'en disiez rien, je suis persuadée que je suis la cause du malheur que vous vous êtes attiré : la douleur que j'en ai, ne me laissera pas vivre long-temps; mais avant que je meure, il faut que j'exécute un dessein que je médite en votre faveur. En disant cela, elle fit appeller un officier de justice & des témoins, & me fit dresser une donation de tous ses biens. Après qu'elle eut renvoyé tous ces gens satisfaits de leurs peines, elle ouvrit un grand coffre où étoient toutes les bourses dont je lui avois fait présent depuis le commencement de nos amours. Elles sont toutes entières, me dit-elle, je n'ai pas touché à une seule : tenez, voilà la clef du coffre; vous en êtes le maître. Je la remerciai de sa générosité & de sa bonté. Je compte pour rien, re-

prit-elle, ce que je viens de faire pour vous, & je ne serai pas contente que je ne meure encore, pour vous témoigner combien je vous aime. Je la conjurai par tout ce que l'amour a de plus puissant, d'abandonner une résolution si funeste; mais je ne pus l'en détourner; & le chagrin de me voir manchot, lui causa une maladie de cinq ou six semaines, dont elle mourut.

Après avoir regretté sa mort autant que je le devois, je me mis en possession de tous ses biens qu'elle m'avoit fait connoître; & le sésame que vous avez pris la peine de vendre pour moi, en faisoit une partie.

Scheherazade vouloit continuer sa narration; mais le jour qui paroissoit, l'en empêcha. La nuit suivante, elle reprit ainsi le fil de son discours :

---

## CXL. NUIT.

**L**E jeune homme de Bagdad acheva de raconter son histoire de cette sorte au marchand chrétien : Ce que vous venez d'entendre, poursuivit-il, doit m'excuser auprès de vous d'avoir mangé de la main gauche; je vous suis fort obligé de la peine que vous vous êtes donnée pour moi. Je ne

de ma disgrâce, ne doutant pas qu'elle ne me fût arrivée pour l'amour d'elle.

A mon réveil, je remarquai fort bien sur son visage, qu'elle étoit saisie d'une vive douleur. Néanmoins, pour ne me pas chagriner, elle ne me parla de rien. Elle me fit servir un consommé de volaille qu'on m'avoit préparé par son ordre, me fit manger & boire, pour me donner, disoit-elle, les forces dont j'avois besoin. Après cela, je voulus prendre congé d'elle; mais me retenant par ma robe : Je ne souffrirai pas, dit-elle, que vous sortiez d'ici. Quoique vous ne m'en disiez rien, je suis persuadée que je suis la cause du malheur que vous vous êtes attiré : la douleur que j'en ai, ne me laissera pas vivre long-temps; mais avant que je meure, il faut que j'exécute un dessein que je médite en votre faveur. En disant cela, elle fit appeller un officier de justice & des témoins, & me fit dresser une donation de tous ses biens. Après qu'elle eut renvoyé tous ces gens satisfaits de leurs peines, elle ouvrit un grand coffre où étoient toutes les bourses dont je lui avois fait présent depuis le commencement de nos amours. Elles sont toutes entières, me dit-elle, je n'ai pas touché à une seule : tenez, voilà la clef du coffre; vous en êtes le maître. Je la remerciai de sa générosité & de sa bonté. Je compte pour rien, re-

prit-elle, ce que je viens de faire pour vous, & je ne serai pas contente que je ne meure encore, pour vous témoigner combien je vous aime. Je la conjurai par tout ce que l'amour a de plus puissant, d'abandonner une résolution si funeste; mais je ne pus l'en détourner; & le chagrin de me voir manchot, lui causa une maladie de cinq ou six semaines, dont elle mourut.

Après avoir regretté sa mort autant que je le devois, je me mis en possession de tous ses biens qu'elle m'avoit fait connoître; & le sésame que vous avez pris la peine de vendre pour moi, en faisoit une partie.

Scheherazade vouloit continuer sa narration; mais le jour qui paroissoit, l'en empêcha. La nuit suivante, elle reprit ainsi le fil de son discours :

---

## CXL. NUIT.

**L**E jeune homme de Bagdad acheva de raconter son histoire de cette sorte au marchand chrétien : Ce que vous venez d'entendre, poursuivit-il, doit m'excuser auprès de vous d'avoir mangé de la main gauche; je vous suis fort obligé de la peine que vous vous êtes donnée pour moi. Je ne

puis assez reconnoître votre fidélité ; & comme j'ai, Dieu merci, assez de bien, quoique j'en aye dépensé beaucoup, je vous prie de vouloir accepter le présent que je vous fais de la somme que vous me devez. Outre cela, j'ai une proposition à vous faire. Ne pouvant plus demeurer davantage au Caire, après l'affaire que je viens de vous conter, je suis résolu d'en partir pour n'y revenir jamais. Si vous voulez me tenir compagnie, nous négocierons ensemble, & nous partagerons également le gain que nous ferons.

Quand le jeune homme de Bahdad eut achevé son histoire, dit le marchand chrétien, je le remerciai le mieux qu'il me fut possible du présent qu'il me faisoit ; & quant à sa proposition de voyager avec lui, je lui dis que je l'acceptois très-volontiers, en l'assurant que ses intérêts me seroient toujours aussi chers que les miens.

Nous prîmes jour pour notre départ ; & lorsqu'il fut arrivé, nous nous mîmes en chemin. Nous avons passé par la Syrie & par la Mésopotamie, traversé toute la Perse, où, après nous être arrêtés dans plusieurs villes, nous sommes enfin venus, sire, jusqu'à votre capitale. Au bout de quelque temps, le jeune homme m'ayant témoigné qu'il avoit dessein de repasser

dans la Perse, & de s'y établir, nous fîmes nos comptes, & nous nous séparâmes très-satisfaits l'un de l'autre. Il partit; & moi, sire, je suis resté dans cette ville, où j'ai l'honneur d'être au service de votre majesté. Voilà l'histoire que j'avois à vous conter: ne la trouvez-vous pas plus surprenante que celle du bossu?

Le sultan de Casgar se mit en colere contre le marchand chrétien: Tu es bien hardi, lui dit-il, d'oser me faire le récit d'une histoire si peu digne de mon attention, & de la comparer à celle du bossu. Peux-tu te flatter de me persuader que les fades aventures d'un jeune débauché, sont plus admirables que celles de mon bouffon? Je vais vous faire pendre tous quatre, pour venger sa mort.

A ces paroles, le pourvoyeur effrayé se jetta aux pieds du sultan: Sire, dit-il, je supplie votre majesté de suspendre sa juste colere, de m'écouter, & de nous faire grace à tous quatre, si l'histoire que je vais conter à votre majesté, est plus belle que celle du bossu. Je t'accorde ce que tu me demandes, répondit le sultan: parle. Le pourvoyeur prit alors la parole, & dit:

---

---

## HISTOIRE

*Racontée par le Pourvoyeur du Sultan de Casgar.*

**S**IRE, une personne de considération m'invita hier aux noces d'une de ses filles. Je ne manquai pas de me rendre chez lui sur le soir à l'heure marquée, & je me trouvai dans une assemblée de docteurs, d'officiers de justice, & d'autres personnes les plus distinguées de cette ville. Après les cérémonies, on servit un festin magnifique; on se mit à table, & chacun mangea de ce qu'il trouva le plus à son goût. Il y avoit entr'autres choses une entrée accommodée avec de l'ail, qui étoit excellente, & dont tout le monde vouloit avoir; & comme nous remarquâmes qu'un des convives ne s'empressoit pas d'en manger, quoiqu'elle fût devant lui, nous l'invitâmes à mettre la main au plat & à nous imiter. Il nous conjura de ne le point presser là-dessus: Je me garderai bien, nous dit-il, de toucher à un ragoût où il y aura de l'ail: je n'ai point oublié ce qu'il m'en coûte pour en avoir goûté autrefois. Nous le priâmes de nous raconter ce qui lui avoit causé une

si grande aversion pour l'ail. Mais sans lui donner le temps de nous répondre : Est-ce ainsi, lui dit le maître de la maison, que vous faites honneur à ma table ? Ce ragoût est délicieux, ne prétendez pas vous exempter d'en manger : il faut que vous me fassiez cette grace comme les autres. Seigneur, lui répartit le convive, qui étoit un marchand de Bagdad, ne croyez pas que j'en use ainsi par une fausse délicatesse ; je veux bien vous obéir si vous le voulez absolument ; mais ce sera à condition qu'après en avoir mangé, je me laverai, s'il vous plaît, les mains quarante fois dans de l'alkali (1), quarante autres fois avec de la cendre de la même plante, & autant de fois avec du savon. Vous ne trouverez pas mauvais que j'en use ainsi, pour ne pas contrevenir au serment que j'ai fait de ne manger jamais de ragoût à l'ail qu'à cette condition.

En achevant ces paroles, Scheherazade voyant paroître le jour, se tut, & Schahriar se leva fort curieux de savoir pourquoi ce marchand avoit juré de se laver six-vingts fois après avoir mangé d'un ragoût à l'ail. La sultane contenta sa curiosité de cette sorte sur la fin de la nuit suivante.

---

(1) C'est de la soude en françois.

---

---

**C X L I. N U I T.**

**L**E pourvoyeur parlant au sultan de Cafgar : Le maître du logis, poursuivit-il, ne voulant pas dispenser le marchand de manger du ragoût à l'ail, commanda à ses gens de tenir prêts un bassin & de l'eau avec de l'alkali, de la cendre de la même plante, & du savon, afin que le marchand se lavât autant de fois qu'il lui plairoit. Après avoir donné cet ordre, il s'adressa au marchand : Faites donc comme nous, lui dit-il, & mangez ; l'alkali, la cendre de la même plante, & le savon, ne vous manqueront pas.

Le marchand, comme en colere de la violence qu'on lui faisoit, avança la main, prit un morceau qu'il porta en tremblant à sa bouche, & le mangea avec une répugnance dont nous fûmes tous fort étonnés. Mais ce qui nous surprit davantage, nous remarquâmes qu'il n'avoit que quatre doigts & point de pouce ; & personne jusques-là ne s'en étoit encore apperçu, quoiqu'il eût déjà mangé d'autres mets. Le maître de la maison prit aussi-tôt la parole : Vous n'avez point de pouce, lui dit-il ! par quel accident l'avez-vous perdu ? il faut que ce soit

à quelque occasion dont vous ferez plaisir à la compagnie de l'entretenir. Seigneur, répondit-il, ce n'est pas seulement à la main droite que je n'ai point de pouce, je n'en ai point aussi à la gauche. En même-temps il avança la main gauche, & nous fit voir que ce qu'il nous disoit, étoit véritable. Ce n'est pas tout encore, ajouta-t-il, le pouce me manque de même à l'un & à l'autre pied; & vous pouvez m'en croire. Je suis estropié de cette manière par une aventure inouïe que je ne refuse pas de vous raconter, si vous voulez bien avoir la patience de l'entendre : elle ne vous causera pas moins d'étonnement qu'elle vous fera de pitié. Mais permettez-moi de me laver les mains auparavant. A ces mots, il se leva de table; & après s'être lavé les mains six-vingts fois, il revint prendre sa place, & nous fit le récit de son histoire dans ces termes :

Vous saurez, mes seigneurs, que sous le règne du calife Haroun Alraschid, mon père vivoit à Bagdad où je suis né, & passoit pour un des plus riches marchands de la ville. Mais comme c'étoit un homme attaché à ses plaisirs, qui aimoit la débauche & négligeoit le soin de ses affaires, au lieu de recueillir de grands biens à sa mort, j'eus besoin de toute l'économie imaginable pour acquitter les dettes qu'il avoit lais-

fées. Je vins pourtant à bout de les payer toutes ; & par mes soins , ma petite fortune commença de prendre une face assez riante.

Un matin que j'ouvris ma boutique ; une dame montée sur une mule , accompagnée d'un eunuque , & suivie de deux esclaves , passa près de ma porte , & s'arrêta. Elle mit pied à terre à l'aide de l'eunuque , qui lui prêta la main , & qui lui dit : Madame , je vous l'avois bien dit , que vous veniez de trop bonne heure ; vous voyez qu'il n'y a encore personne au bezestein ; si vous aviez voulu me croire , vous vous feriez épargné la peine que vous aurez d'attendre. Elle regarda de toutes parts ; & voyant en effet qu'il n'y avoit pas d'autres boutiques ouvertes que la mienne , elle s'en approcha en me saluant , & me pria de lui permettre qu'elle s'y reposât en attendant que les autres marchands arrivassent. Je répondis à son compliment comme je devois.

Scheherazade n'en seroit pas demeurée en cet endroit , si le jour qu'elle vit paroître , ne lui eût imposé silence. Le sultan des Indes , qui souhaitoit d'entendre la suite de cette histoire , attendit avec impatience la nuit suivante.



## CXLII. NUIT.

**L**A sultane ayant été réveillée par sa sœur Dinarzade, adressa la parole au sultan : Sire, dit-elle, le marchand continua de cette sorte le récit qu'il avoit commencé : La dame s'assit dans ma boutique ; & remarquant qu'il n'y avoit personne que l'eunuque & moi dans tout le bezestein, elle se découvrit le visage pour prendre l'air. Je n'ai jamais rien vu de si beau : la voir & l'aimer passionnément, ce fut la même chose pour moi ; j'eus toujours les yeux attachés sur elle. Il me parut que mon attention ne lui étoit pas désagréable, car elle me donna tout le temps de la regarder à mon aise ; & elle ne se couvrit le visage, què lorsque la crainte d'être apperçue l'y obligea.

Après qu'elle se fut remise au même état qu'auparavant, elle me dit qu'elle cherchoit plusieurs sortes d'étoffes des plus belles & des plus riches qu'elle me nomma, & elle me demanda si j'en avois. Hélas, madame, lui répondis-je, je suis un jeune marchand qui ne fais que commencer à m'établir : je ne suis pas encore assez riche pour faire un si grand négoce, & c'est une

mortification pour moi de n'avoir rien à vous présenter de ce qui vous a fait venir au bezestein ; mais pour vous épargner la peine d'aller de boutique en boutique, d'abord que les marchands seront venus, j'irai, si vous le trouvez bon, prendre chez eux tout ce que vous souhaitez ; ils m'en diront le prix au juste ; & sans aller plus loin, vous ferez ici vos emplettes. Elle y consentit, & j'eus avec elle un entretien qui dura d'autant plus long-temps, que je lui faisois accroire que les marchands qui avoient les étoffes qu'elle demandoit, n'étoient pas encore arrivés.

Je ne fus pas moins charmé de son esprit que je l'avois été de la beauté de son visage ; mais il fallut enfin me priver du plaisir de sa conversation ; je courus chercher les étoffes qu'elle desiroit ; & quand elle eut choisi celles qui lui plurent, nous en arrêtâmes le prix à cinq milles dragmes d'argent monnoié. J'en fis un paquet que je donnai à l'eunuque, qui le mit sous son bras. Elle se leva ensuite, & partit après avoir pris congé de moi ; je la conduisis des yeux jusqu'à la porte du bezestein, & je ne cessai de la regarder qu'elle ne fût remontée sur sa mule.

La dame n'eut pas plutôt disparu, que je m'apperçus que l'amour m'avoit fait faire une grande faute. Il m'avoit tellement trou-

blé l'esprit , que je n'avois pas pris garde qu'elle s'en alloit sans payer , & que je ne lui avois pas seulement demandé qui elle étoit , ni où elle demeueroit. Je fis réflexion pourtant que j'étois redevable d'une somme considérable à plusieurs marchands , qui n'auroient peut-être pas la patience d'attendre. J'allai m'excuser auprès d'eux le mieux qu'il me fut possible , en leur disant que je connoissois la dame. Enfin , je revins chez moi aussi amoureux qu'embarrassé d'une si grosse dette.

Scheherazade , en cet endroit , vit paroître le jour , & cessa de parler. La nuit suivante , elle continua de cette maniere :

---

### CXLIII. N U I T.

**J'**AVOIS prié mes créanciers , poursuivit le marchand , de vouloir bien attendre huit jours pour recevoir leur paiement : la huitaine échue , ils ne manquerent pas de me presser de les satisfaire. Je les suppliai de m'accorder le même délai ; ils y consentirent : mais dès le lendemain , je vis arriver la dame montée sur sa mule , avec la même fuite & à la même heure que la première fois.

Elle vint droit à ma boutique. Je vous ai

fait un peu attendre , me dit-elle ; mais enfin , je vous apporte l'argent des étoffes que je pris l'autre jour : portez-le chez un changeur , qu'il voie s'il est de bon aloi , & si le compte y est. L'eunuque , qui avoit l'argent , vint avec moi chez le changeur , & la somme se trouva juste & toute de bon argent. Je revins , & j'eus encore le bonheur d'entretenir la dame jusqu'à ce que toutes les boutiques du bezestein fussent ouvertes. Quoique nous ne parlâssions que de choses très-communes , elle leur donnoit néanmoins un tour qui les faisoit paroître nouvelles , & qui me fit voir que je ne m'étois pas trompé , quand , dès la première conversation , j'avois jugé qu'elle avoit beaucoup d'esprit.

Lorsque les marchands furent arrivés , & qu'ils eurent ouvert leurs boutiques , je portai ce que je devois à ceux chez qui j'avois pris des étoffes à crédit , & je n'eus pas de peine à obtenir d'eux qu'ils m'en confiasent d'autres que la dame m'avoit demandées. J'en levai pour mille pièces d'or , & la dame emporta encore des marchandises sans la payer , sans me rien dire , ni sans se faire connoître. Ce qui m'étonnoit , c'est qu'elle ne hasardoit rien , & que je demeurois sans caution & sans certitude d'être dédommagé en cas que je ne la revisse plus. Elle me paye une somme assez considérable ,

considérable , me disois-je en moi-même ; mais elle me laisse redevable d'une autre qui l'est encore davantage : seroit-ce une trompeuse , & seroit-il possible qu'elle m'eût leurré d'abord pour me mieux ruiner ? Les marchands ne la connoissent pas ; & c'est à moi qu'ils s'adresseront. Mon amour ne fut pas assez puissant pour m'empêcher de faire là-dessus des réflexions chagrinantes. Mes allarmes augmentèrent même de jour en jour , pendant un mois entier , qui s'écoula sans que je reçusse aucune nouvelle de la dame. Enfin , les marchands s'impatienterent ; & pour les satisfaire , j'étois prêt à vendre tout ce que j'avois , lorsque je la vis revenir un matin dans le même équipage que les autres fois.

Prenez votre trébuchet , me dit - elle , pour peser l'or que je vous apporte. Ces paroles acheverent de dissiper ma frayeur , & redoublèrent mon amour. Avant que de compter les piéces d'or , elle me fit plusieurs questions ; entr'autres , elle me demanda si j'étois marié ; je lui répondis que non , & que je ne l'avois jamais été. Alors , en donnant l'or à l'eunuque , elle lui dit : Prêtez-nous votre entremise pour terminer notre affaire. L'eunuque se mit à rire ; & m'ayant tiré à l'écart , me fit peser l'or. Pendant que je le pesois , l'eunuque me dit à l'oreille : A vous voir , je connois parfaite-

ment que vous aimez ma maîtresse , & je suis surpris que vous n'ayez pas la hardiesse de lui découvrir votre amour ; elle vous aime encore plus que vous ne l'aimez. Ne croyez pas qu'elle ait besoin de vos étoffes ; elle ne vient ici uniquement que parce que vous lui avez inspiré une passion violente : c'est à cause de cela qu'elle vous a demandé si vous étiez marié. Vous n'avez qu'à parler , il ne tiendra qu'à vous de l'épouser , si vous voulez. Il est vrai , lui répondis-je , que j'ai senti naître de l'amour pour elle dès le premier moment que je l'ai vue ; mais je n'osois aspirer au bonheur de lui plaire. Je suis tout à elle , & je ne manquerai pas de reconnoître le bon office que vous me rendez.

Enfin , j'achevai de peser les piéces d'or ; & pendant que je les remettois dans le sac , l'eunuque se tourna du côté de la dame , & lui dit que j'étois très-content : c'étoit le mot dont ils étoient convenus entr'eux. Aussi-tôt la dame , qui étoit assise , se leva , & partit en me disant qu'elle m'enverroit l'eunuque , & que je n'aurois qu'à faire ce qu'il me diroit de sa part.

Je portai à chaque marchand l'argent qui lui étoit dû , & j'attendis impatiemment l'eunuque durant quelques jours. Il arriva enfin. Mais , sire , dit Scheherazade au sultan des Indes , voilà le jour qui paroît.

A ces mots, elle garda le silence. Le lendemain, elle reprit ainsi le fil de son discours :

---

## CXLIV. NUIT.

**J**E fis bien des amitiés à l'eunuque, dit le marchand de Bagdad, & je lui demandai des nouvelles de la santé de sa maîtresse. Vous êtes, me répondit-il, l'amant du monde le plus heureux ; elle est malade d'amour. On ne peut avoir plus d'envie de vous voir qu'elle en a ; & si elle dispoſoit de ſes actions, elle viendroit vous chercher, & passeroit volontiers avec vous tous les moments de sa vie. A son air noble & à ses manières honnêtes, lui dis-je, j'ai jugé que c'étoit quelque dame de considération. Vous ne vous êtes pas trompé dans ce jugement, répliqua l'eunuque ; elle est favorite de Zobéïde, épouse du calife, laquelle l'aime d'autant plus chèrement, qu'elle l'a élevée dès son enfance, & qu'elle se repose sur elle de toutes les emplettes qu'elle a à faire. Dans le dessein qu'elle a de se marier, elle a déclaré à l'épouse du commandeur des croyants, qu'elle avoit jetté les yeux sur vous, & lui a demandé son consentement, Zobéïde lui a dit qu'elle

y consentoit, mais qu'elle vouloit vous voir auparavant, afin de juger si elle avoit fait un bon choix, & qu'en ce cas-là, elle feroit les fraix des noces : c'est pourquoi vous voyez que votre bonheur est certain. Si vous avez plu à la favorite, vous ne plairez pas moins à la maîtresse, qui ne cherche qu'à lui faire plaisir, & qui ne voudroit pas contraindre son inclination. Il ne s'agit donc plus que de venir au palais, & c'est pour cela que vous me voyez ici : c'est à vous de prendre votre résolution. Elle est toute prise, lui répartis-je, & je suis prêt à vous suivre par-tout où vous voudrez me conduire. Voilà qui est bien, reprit l'eunuque ; mais vous savez que les hommes n'entrent pas dans les appartements des dames du palais, & qu'on ne peut vous y introduire qu'en prenant des mesures qui demandent un grand secret : la favorite en a pris de justes. De votre côté, faites tout ce qui dépendra de vous ; mais sur-tout foyez discret, car il y va de votre vie.

Je l'affurai que je ferois exactement tout ce qui me feroit ordonné. Il faut donc, me dit-il, que ce soir, à l'entrée de la nuit, vous vous rendiez à la mosquée que Zobéide, épouse du calife, a fait bâtir sur le bord du Tigre, & que là vous attendiez qu'on vous vienne chercher. Je consentis à

tout ce qu'il voulut. J'attendis la fin du jour avec impatience ; & quand elle fut venue, je partis : j'assistai à la priere d'une heure & demie après le soleil couché, dans la mosquée, où je demurerai le dernier.

Je vis bientôt aborder un bateau dont tous les rameurs étoient eunuques ; ils débarquerent, & apporterent dans la mosquée plusieurs grands coffres, après quoi ils se retirèrent ; il n'en resta qu'un seul, que je reconnus pour celui qui avoit toujours accompagné la dame, & qui m'avoit parlé le matin. Je vis entrer aussi la dame ; j'allai au-devant d'elle, en lui témoignant que j'étois prêt à exécuter ses ordres. Nous n'avons pas de temps à perdre, me dit-elle ; en disant cela, elle ouvrit un des coffres, & m'ordonna de me mettre dedans : c'est une chose, ajouta-t-elle, nécessaire pour votre sûreté & pour la mienne. Ne craignez rien, & laissez-moi disposer du reste. J'en avois trop fait pour reculer ; je fis ce qu'elle desiroit, & aussi-tôt elle referma le coffre à la clef. Ensuite l'eunuque qui étoit dans sa confidence, appella les autres eunuques qui avoient apporté les coffres, & les fit tous reporter dans le bateau ; puis la dame & son eunuque s'étant rembarqués, on commença de ramer pour me mener à l'appartement de Zobéïde.

Pendant ce temps-là, je faisois de sérieux

ses réflexions ; & considérant le danger où j'étois , je me repentis de m'y être exposé : je fis des vœux & des prières qui n'étoient guere de saison.

Le bateau aborda devant la porte du palais du calife ; on déchargea les coffres , qui furent portés à l'appartement de l'officier des eunuques qui garde la clef de celui des dames , & n'y laisse rien entrer sans l'avoir bien visité auparavant. Cet officier étoit couché ; il fallut l'éveiller & le faire lever. Mais , sire , dit Scheherazade en cet endroit , je vois le jour qui commence à paroître. Schahriar se leva pour aller tenir son conseil , & dans la résolution d'entendre le lendemain la suite d'une histoire qu'il avoit écoutée jusques-là avec plaisir.

---

## CXLV. NUIT.

**Q**UELQUES moments avant le jour , la sultane des Indes s'étant réveillée , poursuivit de cette maniere l'histoire du marchand de Bagdad : L'officier des eunuques , continua-t-il , fâché de ce qu'on avoit interrompu son sommeil , querella fort la favorite de ce qu'elle revenoit si tard. Vous n'en ferez pas quitte à si bon marché que vous vous l'imaginez , lui dit-il ; pas un de

ces coffres ne passera que je ne l'aie fait ouvrir, & que je ne l'aie exactement visité. En même-temps, il commanda aux eunuques de les apporter devant lui l'un après l'autre, & de les ouvrir. Ils commencerent par celui où j'étois enfermé; ils le prirent, & le porterent. Alors je fus saisi d'une frayeur que je ne puis exprimer : je me crus au dernier moment de ma vie.

La favorite, qui avoit la clef, protesta qu'elle ne la donneroit pas, & ne souffriroit jamais qu'on ouvrît ce coffre-là. Vous savez bien, dit-elle, que je ne fais rien venir qui ne soit pour le service de Zobéïde, votre maîtresse & la mienne. Ce coffre particulièrement est rempli de marchandises précieuses, que des marchands nouvellement arrivés m'ont confiées. Il y a de plus un nombre de bouteilles d'eau de la fontaine de Zemzem (1), envoyées de la Mecque : si quelqu'une venoit à se casser, les marchandises en seroient gâtées, & vous en répondriez ; la femme du commandeur des croyants sauroit bien se venger de vo-

---

(1) Cette fontaine est à la Mecque ; & selon les mahométans, c'est la source que Dieu fit paroître en faveur de Hagar, après qu'Abraham eut été obligé de la chasser. On boit de son eau par dévotion, & l'on en envoie en présent aux princes & aux princesses.

tre insolence. Enfin, elle parla avec tant de fermeté, que l'officier n'eut pas la hardiesse de s'opiniâtrer à vouloir faire la visite, ni du coffre où j'étois, ni des autres. Passez donc, dit-il en colere; marchez. On ouvrit l'appartement des dames, & l'on y porta tous les coffres.

A peine y furent-ils, que j'entendis crier tout-à-coup : Voilà le calife, voilà le calife. Ces paroles augmentèrent ma frayeur à un point, que je ne fais comment je n'en mourus pas sur le champ : c'étoit effectivement le calife. Qu'apportez-vous donc dans ces coffres, dit-il à la favorite ? Commandeur des croyants, répondit-elle, ce sont des étoffes nouvellement arrivées, que l'épouse de votre majesté a souhaité qu'on lui montrât. Ouvrez, ouvrez, reprit le calife; je les veux voir aussi. Elle voulut s'en excuser, en lui représentant que ces étoffes n'étoient propres que pour des dames, & que ce seroit ôter à son épouse le plaisir qu'elle se faisoit de les voir la première. Ouvrez, vous dis-je, répliqua-t-il, je vous l'ordonne. Elle lui remontra encore que sa majesté, en l'obligeant à manquer à sa maîtresse, l'exposoit à sa colere. Non, non, répartit-il, je vous promets qu'elle ne vous en fera aucun reproche : ouvrez seulement, & ne me faites pas attendre plus long-temps.

Il fallut obéir ; & je sentis alors de si vives allarmes , que j'en frémis encore toutes les fois que j'y pense. Le calife s'assit, & la favorite fit porter devant lui tous les coffres l'un après l'autre, & les ouvrit. Pour tirer les choses en longueur, elle lui faisoit remarquer toutes les beautés de chaque étoffe en particulier : elle vouloit mettre sa patience à bout ; mais elle n'y réussit pas. Comme elle n'étoit pas moins intéressée que moi à ne pas ouvrir le coffre où j'étois, elle ne s'empressoit point à le faire apporter, & il ne restoit plus que celui-là à visiter : *Achevons*, dit le calife ; voyons encore ce qu'il y a dans ce coffre. Je ne puis dire si j'étois vif ou mort en ce moment ; mais je ne croyois pas échapper d'un si grand danger.

Scheherazade, à ces derniers mots, vit paroître le jour : elle interrompit sa narration ; mais elle la continua de cette sorte sur la fin de la nuit suivante.

## CXLVI. NUIT.

**L**ORSQUE la favorite de Zobéide, poursuivit le marchand de Bagdad, vit que le calife vouloit absolument qu'elle ouvrît le coffre où j'étois : Pour celui-ci, dit-elle,

votre majesté me fera, s'il lui plaît, la grace de me dispenser de lui faire voir ce qu'il y a dedans; il y a des choses que je ne lui puis montrer qu'en présence de son épouse. Voilà qui est bien, dit le calife; je suis content, faites emporter vos coffres. Elle les fit enlever aussi-tôt, & porter dans sa chambre, où je commençai à respirer.

Dès que les eunuques, qui les avoient apportés, se furent retirés, elle ouvrit promptement celui où j'étois prisonnier. Sortez, me dit-elle, en me montrant la porte d'un escalier qui conduisoit à une chambre au-dessus : montez, & allez m'attendre. Elle n'eut pas fermé la porte sur moi, que le calife entra, & s'assit sur le coffre d'où je venois de sortir. Le motif de cette visite étoit un mouvement de curiosité qui ne me regardoit pas. Ce prince vouloit faire des questions sur ce qu'elle avoit vu ou entendu dans la ville. Ils s'entretinrent tous deux assez long-temps; après quoi il la quitta enfin, & se retira dans son appartement.

Lorsqu'elle se vit libre, elle me vint trouver dans la chambre où j'étois monté, & me fit bien des excuses de toutes les alarmes qu'elle m'avoit causées. Ma peine, me dit-elle, n'a pas été moins grande que la vôtre; vous n'en devez pas douter, puisque j'ai souffert pour l'amour de vous,

& pour moi qui courois le même péril : une autre à ma place n'auroit peut-être pas eu le courage de se tirer si bien d'une occasion si délicate. Il ne falloit pas moins de hardiesse ni de présence d'esprit, ou plutôt il falloit avoir tout l'amour que j'ai pour vous, pour sortir de cet embarras ; mais rassurez-vous, il n'y a plus rien à craindre. Après nous être entretenus quelque temps avec beaucoup de tendresse : Il est temps, me dit-elle, de vous reposer, couchez-vous ; je ne manquerai pas de vous présenter demain à Zobéide ma maîtresse, à quelque heure du jour ; & c'est une chose facile, car le calife ne la voit que la nuit. Rassuré par ces discours, je dormis assez tranquillement ; ou si mon sommeil fut quelquefois interrompu par des inquiétudes, ce furent des inquiétudes agréables, causées par l'espérance de posséder une dame qui avoit tant d'esprit & de beauté.

Le lendemain, la favorite de Zobéide, avant que de me faire paroître devant sa maîtresse, m'instruisit de la manière dont je devois soutenir sa présence, me dit à-peu-près les questions que cette princesse me feroit, & me dicta les réponses que j'y devois faire. Après cela, elle me conduisit dans une salle où tout étoit d'une magnificence, d'une richesse & d'une propreté surprenante. Je n'y étois pas entré, que

vingt dames esclaves, d'un âge déjà avancé, toutes vêtues d'habits riches & uniformes, sortirent du cabinet de Zobéïde, & vinrent se ranger devant un trône en deux files égales, avec une grande modestie; elles furent suivies de vingt autres dames toutes jeunes, & habillées de la même sorte que les premières, avec cette différence pourtant, que leurs habits avoient quelque chose de plus galant. Zobéïde parut au milieu de celles-ci avec un air majestueux, & si chargée de pierreries & de toutes sortes de bijoux, qu'à peine pouvoit-elle marcher. Elle alla s'asseoir sur le trône. J'oubliois de vous dire que la dame favorite l'accompagnoit, & qu'elle demoura debout à sa droite, pendant que les dames esclaves, un peu plus éloignées, étoient en foule des deux côtés du trône.

D'abord que la femme du calife fut assise, les esclaves qui étoient entrées les premières, me firent signe d'approcher. Je m'avancai au milieu des deux rangs qu'elles formoient, & me prosternai la tête contre le tapis qui étoit sous les pieds de la princesse. Elle m'ordonna de me relever, & me fit l'honneur de s'informer de mon nom, de ma famille, & de l'état de ma fortune, à quoi je satisfis assez à son gré. Je m'en aperçus non-seulement à son air, elle me le fit même connoître par les choses qu'elle

eut la bonté de me dire. J'ai bien de la joie, me dit-elle, que ma fille (c'est ainsi qu'elle appelloit sa dame favorite), car je la regarde comme telle, après le soin que j'ai pris de son éducation, ait fait un choix dont je suis contente; je l'approuve & consens que vous vous mariez tous deux. J'ordonnerai moi-même les apprêts de vos nocces; mais auparavant, j'ai besoin de ma fille pour dix jours; pendant ce temps-là, je parlerai au calife, & obtiendrai son consentement, & vous demeurerez ici : on aura soin de vous.

En achevant ces paroles, Scheherazade apperçut le jour & cessa de parler. Le lendemain, elle reprit la parole de cette manière :

---

---

## CXLVII. NUIT.

**J**E demeurai donc dix jours dans l'appartement des dames du calife, continua le marchand de Bagdad. Durant tout ce temps-là, je fus privé du plaisir de voir la dame favorite; mais on me traita si bien par son ordre, que j'eus sujet d'ailleurs d'être très-satisfait.

Zobéïde entretint le calife de la résolution qu'elle avoit prise de marier sa favori-

te ; & ce prince , en lui laissant la liberté de faire là-dessus ce qu'il lui plairoit , accorda une somme considérable à la favorite pour contribuer de sa part à son établissement. Les dix jours écoulés , Zobéïde fit dresser le contrat de mariage qui lui fut apporté en bonne forme. Les préparatifs des noces se firent ; on appella les musiciens , les danseurs & les danseuses , & il y eut pendant neuf jours de grandes réjouissances dans le palais. Le dixième jour étant destiné pour la dernière cérémonie du mariage , la dame favorite fut conduite au bain d'un côté , & moi d'un autre ; & sur le soir m'étant mis à table , on me servit toutes sortes de mets & de ragoûts : entr'autres , un ragoût à l'ail , comme celui dont on vient de me forcer de manger. Je le trouvai si bon , que je ne touchai presque point aux autres mets. Mais , pour mon malheur , m'étant levé de table , je me contentai de m'essuyer les mains au lieu de les bien laver ; & c'étoit une négligence qui ne m'étois jamais arrivée jusqu'alors.

Comme il étoit nuit , on suppléa à la clarté du jour par une grande illumination dans l'appartement des dames. Les instruments se firent entendre , on dansa , on fit mille jeux : tout le palais retentissoit de cris de joie. On nous introduisit , ma femme & moi dans une grande salle , où l'on nous fit

asseoir sur deux trônès. Les femmes qui la servoient, lui firent changer plusieurs fois d'habits, & lui peignirent le visage de différentes manieres, selon la coutume pratiquée au jour des noces; & chaque fois qu'on lui changeoit d'habillement, on me la faisoit voir.

Enfin, toutes ces cérémonies finirent, & l'on nous conduisit dans la chambre nuptiale. D'abord qu'on nous y eut laissés seuls, je m'approchai de mon épouse pour l'embrasser; mais au-lieu de répondre à mes transports, elle me repoussa fortement, & se mit à faire des cris épouvantables qui attirerent bientôt dans la chambre toutes les dames de l'appartement, qui voulurent savoir le sujet de ses cris. Pour moi, saisi d'un long étonnement, j'étois demeuré immobile, sans avoir eu seulement la force de lui en demander la cause. Notre chere sœur, lui dirent-elles, que vous est-il donc arrivé depuis le peu de temps que nous vous avons quittée ? apprenez-le-nous, afin que nous vous secourions. Otez, s'écria-t-elle, ôtez-moi de c'évant les yeux ce vilain homme que voilà. Hé, madame, lui dis-je, en quoi puis-je avoir eu le malheur de mériter votre colere ? Vous êtes un vilain, me répondit-elle en furie, vous avez mangé de l'ail, & vous ne vous êtes pas lavé les mains ! Croyez-vous que

je veuille souffrir qu'un homme si mal-propre s'approche de moi pour m'empester ? Couchez-le par terre , ajouta-t-elle en s'adressant aux dames , & qu'on m'apporte un nerf de bœuf. Elles me renverserent aussitôt ; & tandis que les unes me tenoient par les bras & les autres par les pieds , ma femme , qui avoit été servie en diligence , me frappa impitoyablement jusqu'à ce que les forces lui manquerent. Alors elle dit aux dames : Prenez-le , qu'on l'envoie au lieutenant de police , & qu'on lui fasse couper la main dont il a mangé du ragoût à l'ail.

A ces paroles , je m'écriai : Grand Dieu ! je suis rompu & brisé de coups ; & pour surcroît d'affliction , on me condamne encore à avoir la main coupée ; & pourquoi ? pour avoir mangé d'un ragoût à l'ail , & pour avoir oublié de me laver les mains ! Quelle colere pour un si petit sujet ! Peste soit du ragoût à l'ail , maudit soit le cuisinier qui l'a apprêté , & celui qui l'a servi.

La sultane Scheherazade remarquant qu'il étoit jour , s'arrêta en cet endroit. Schahriar se leva en riant de toute sa force de la colere de la dame favorite , & fort curieux d'apprendre le dénouement de cette histoire.



## CXLVIII. NUIT.

**L**E lendemain, Scheherazade, réveillée avant le jour, reprit ainsi le fil de son discours de la nuit précédente : Toutes les dames, dit le marchand de Bagdad, qui m'avoient vu recevoir mille coups de nerf de bœuf, eurent pitié de moi, lorsqu'elles entendirent parler de me faire couper la main. Notre chere sœur & notre bonne dame, dirent-elles à la favorite, vous poussez trop loin votre ressentiment. C'est un homme, à la vérité qui ne fait pas vivre, qui ignore votre rang & les égards que vous méritez; mais nous vous supplions de ne pas prendre garde à la faute qu'il a commise, & de la lui pardonner. Je ne suis pas satisfaite, reprit-elle, je veux qu'il apprenne à vivre, & qu'il porte des marques si sensibles de sa mal-propreté, qu'il ne s'avisera de sa vie de manger d'un ragoût à l'ail sans se souvenir ensuite de se laver les mains. Elles ne se rebuterent pas de son refus; elles se jetterent à ses pieds, & lui baissant la main: Notre bonne dame, lui dirent-elles, au nom de Dieu, modérez votre colere, & accordez-nous la grace que nous vous demandons. Elle ne leur répondit rien, mais elle

se leva ; & après m'avoir dit mille injures , elle sortit de la chambre. Toutes les dames la suivirent , & me laisserent seul dans une affliction inconcevable.

Je demurai dix jours sans avoir personne qu'une vieille esclave qui venoit m'apporter à manger. Je lui demandai des nouvelles de la dame favorite. Elle est malade , me dit la vieille esclave , de l'odeur empoisonnée que vous lui avez fait respirer : pourquoi aussi n'avez-vous pas eu soin de vous laver la main après avoir mangé de ce maudit ragoût à l'ail ? Est-il possible , dis-je alors en moi-même , que la délicatesse de ces dames soit si grande , & qu'elles soient si vindicatives pour une faute si légère ? J'aimois cependant ma femme , malgré sa cruauté , & je ne laissai pas de la plaindre.

Un jour l'esclave me dit : Votre épouse est guérie , elle est allée au bain , & elle m'a dit qu'elle vous viendra voir demain ; ainsi , ayez encore patience , & tâchez de vous accommoder à son humeur. C'est d'ailleurs une personne très-sage , très-raisonnable & très-chérie de toutes les dames qui sont auprès de Zobéïde , notre respectable maîtresse.

Véritablement ma femme vint le lendemain , & me dit d'abord : Il faut que je sois bien bonne de venir vous revoir après l'of-

fenſe que vous m'avez faite. Mais je ne puis me réſoudre à me réconcilier avec vous, que je ne vous aye puni comme vous le méritez, pour ne vous être pas lavé les mains après avoir mangé d'un ragoût à l'ail. En achevant ces mots, elle appella des dames, qui me coucherent par terre par ſon ordre : & après qu'elles m'eurent lié, elle prit un raſoir, & eut la barbarie de me couper elle-même les quatre pouces. Une des dames appliqua d'une certaine racine pour arrêter le ſang ; mais cela n'empêcha pas que je ne m'évanouiſſe par la quantité que j'en avois perdu, & par le mal que j'avois ſouffert.

Je revins de mon évanouiſſement, & l'on me donna du vin à boire pour me faire reprendre des forces. Ah ! madame, diſ-je alors à mon épouſe, ſi jamais il m'arrive de manger d'un ragoût à l'ail, je vous jure qu'au-lieu d'une fois, je me laverai les mains ſix-vingts fois avec de l'alkali, de la cendre de la même plante & du ſavon. Hé bien, dit ma femme, à cette condition, je veux bien oublier le paſſé, & vivre avec vous comme avec mon mari.

Voilà, mes ſeigneurs, ajouta le marchand de Bagdad, en ſ'adreſſant à la compagnie, la raiſon pourquoi vous avez vu que j'ai refusé de manger du ragoût à l'ail qui étoit devant moi.

Le jour qui commençoit à paroître, ne permit pas à Scheherazade d'en dire davantage cette nuit ; mais le lendemain, elle reprit la parole dans ces termes :

---

## CXLIX. NUIT.

**SIRE**, le marchand de Bagdad acheva de raconter ainsi son histoire : Les dames n'appliquèrent pas seulement sur mes plaies de la racine que j'ai dite pour étancher le sang, elles y mirent aussi du baume de la Mecque, qu'on ne pouvoit pas soupçonner d'être falsifié, puisqu'elles l'avoient pris dans l'apothicaire du calife. Par la vertu de ce baume admirable, je fus parfaitement guéri en peu de jours, & nous demeurâmes ensemble, ma femme & moi, dans la même union que si je n'eusse jamais mangé de ragoût à l'ail. Mais comme j'avois toujours joui de ma liberté, je m'ennuyois fort d'être enfermé dans le palais du calife ; néanmoins je n'en voulois rien témoigner à mon épouse, de peur de lui déplaire. Elle s'en apperçut ; elle ne demandoit pas mieux elle-même que d'en sortir. La reconnoissance seule la retenoit auprès de Zobéïde. Mais elle avoit de l'esprit, & elle représenta si bien à sa maîtresse la contrainte où j'étois

de ne pas vivre dans la ville avec les gens de ma condition, comme j'avois toujours fait, que cette bonne princesse aimât mieux se priver du plaisir d'avoir auprès d'elle sa favorite, que de ne lui pas accorder ce que nous souhaitions tous deux également.

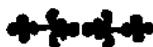
C'est pourquoi un mois après notre mariage, je vis paroître mon épouse avec plusieurs eunuques qui portoient chacun un sac d'argent. Quand ils se furent retirés: Vous ne m'avez rien marqué, dit-elle, de l'ennui que vous cause le séjour de la cour; mais je m'en suis fort bien apperçue, & j'ai heureusement trouvé moyen de vous rendre content. Zobéïde, ma maîtresse, nous permet de nous retirer du palais, & voilà cinquante mille sequins dont elle nous fait présent pour nous mettre en état de vivre commodément dans la ville. Prenez-en dix mille, & allez-nous acheter une maison.

J'en eus bientôt trouvé une pour cette somme; & l'ayant fait meubler magnifiquement, nous y allâmes loger. Nous prîmes un grand nombre d'esclaves de l'un & de l'autre sexe, & nous nous donnâmes un fort bel équipage. Enfin, nous commençâmes à mener une vie fort agréable; mais elle ne fut pas de longue durée. Au bout d'un an, ma femme tomba malade, & mourut en peu de jours.

J'aurois pu me remarier, & continuer de vivre honorablement à Bagdad; mais l'envie de voir le monde, m'inspira un autre dessein. Je vendis ma maison; & après avoir acheté plusieurs sortes de marchandises, je me joignis à une caravane, & passai en Perse. De-là je pris la route de Samarcande, d'où je suis venu m'établir en cette ville.

Voilà, sire, dit le pourvoyeur qui parloit au sultan de Casgar, l'histoire que raconta hier ce marchand de Bagdad à la compagnie où je me trouvai. Cette histoire, dit le sultan, a quelque chose d'extraordinaire; mais elle n'est pas comparable à celle du petit bossu. Alors le médecin juif s'étant avancé, se prosterna devant le trône de ce prince, & lui dit en se relevant: Sire, si votre majesté veut avoir aussi la bonté de m'écouter, je me flatte qu'elle sera satisfaite de l'histoire que j'ai à lui conter. Hé bien, parle, lui dit le sultan; mais si elle n'est pas plus surprenante que celle du bossu, n'espere pas que je te donne la vie.

La sultane Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'il étoit jour. La nuit suivante, elle reprit ainsi son discours:



---

---

## CL. NUIT.

**S**IRE, dit-elle, le médecin juif voyant le sultan de Casgar disposé à l'entendre, prit ainsi la parole :

---

---

## HISTOIRE

*Racontée par le Médecin Juif.*

**S**IRE, pendant que j'étudiois en médecine à Damas, & que je commençois à y exercer ce bel art avec quelque réputation, un esclave me vint quérir pour aller voir un malade chez le gouverneur de la ville. Je m'y rendis, & l'on m'introduisit dans une chambre où je trouvai un jeune homme très-bien fait, fort abattu du mal qu'il souffroit. Je le saluai en m'asseyant près de lui ; il ne répondit point à mon compliment, mais il me fit signe des yeux pour me marquer qu'il m'attendoit, & qu'il me remercioit. Seigneur, lui dis-je, je vous prie de me donner la main, que je vous tâte le poux. Au-lieu de tendre la main droite, il me présenta la gauche, de quoi je fus ex-

trémement surpris. Voilà, dis-je en moi-même, une grande ignorance, de ne savoir pas que l'on présente la main droite à un médecin, & non pas la gauche : je ne laissai pas de lui tâter le poulx ; & après avoir écrit une ordonnance, je me retirai.

Je continuai mes visites pendant neuf jours, & toutes les fois que je lui voulus tâter le poulx, il me tendit la main gauche. Le dixième jour, il me parut se bien porter, & je lui dis qu'il n'avoit plus besoin que d'aller au bain. Le gouverneur de Damas qui étoit présent, pour me marquer combien il étoit content de moi, me fit revêtir en sa présence d'une robe très-riche, en me disant qu'il me faisoit médecin de l'hôpital de la ville, & médecin ordinaire de sa maison, où je pouvois aller librement manger à sa table quand il me plairoit.

Le jeune homme me fit aussi de grandes amitiés, & me pria de l'accompagner au bain. Nous y entrâmes ; & quand ses gens l'eurent déshabillé, je vis que la main droite lui manquoit. Je remarquai même qu'il n'y avoit pas long-temps qu'on la lui avoit coupée : c'étoit aussi la cause de sa maladie que l'on m'avoit cachée ; & tandis qu'on y appliquoit des médicaments propres à le guérir promptement, on m'avoit appelé pour empêcher que la fièvre qui l'avoit pris,

pris, n'eût de mauvaises suites. Je fus assez surpris & fort affligé de le voir en cet état; il le remarqua bien sur mon visage. Médecin, me dit-il, ne vous étonnez pas de me voir la main coupée; je vous en dirai quelque jour le sujet, & vous entendrez une histoire des plus surprenantes.

Après que nous fûmes sortis du bain, nous nous mîmes à table, nous nous entretenîmes ensuite, & il me demanda s'il pouvoit, sans altérer sa santé, s'aller promener hors de la ville au jardin du gouverneur. Je lui répondis que non-seulement il le pouvoit, mais qu'il lui étoit même très-salutaire de prendre l'air. Si cela est, repliqua-t-il, & que vous vouliez bien me tenir compagnie, je vous conterai là mon histoire. Je répartis que j'étois tout à lui le reste de la journée. Aussi-tôt il commanda à ses gens d'apporter de quoi faire la collation, puis nous partîmes, & nous nous rendîmes au jardin du gouverneur. Nous y fîmes deux ou trois tours de promenade; & après nous être assis sur un tapis que ses gens étendirent sous un arbre qui faisoit un bel ombrage, le jeune homme me fit de cette sorte le récit de son histoire.

Je suis né à Mouffoul, & ma famille est une des plus considérables de la ville. Mon pere étoit l'aîné de dix enfants que mon

aïeul laissa en mourant, tous en vie & mariés. Mais de ce grand nombre de freres, mon pere fut le seul qui eût des enfants, encore n'eût-il que moi. Il prit un très-grand soin de mon éducation, & me fit apprendre tout ce qu'un enfant de ma condition ne devoit pas ignorer. . . . Mais, sire, dit Scheherazade en s'arrêtant en cet endroit, l'aurore qui paroît, m'impose silence. A ces mots, elle se tut, & le sultan se leva.

---

## CL I. N U I T.

**L**E lendemain, Scheherazade reprenant la suite de son discours de la nuit précédente : Le médecin juif, dit-elle, continuant de parler au sultan de Casgar : Le jeune homme de Moussoul, ajouta-t-il, poursuivit ainsi son histoire :

J'étois déjà grand, & je commençois à fréquenter le monde, lorsqu'un vendredi je me trouvai à la priere de midi avec mon pere & mes oncles, dans la grande mosquée de Moussoul. Après la priere, tout le monde se retira, hors mon pere & mes oncles, qui s'assirent sur le tapis qui régnoit par toute la mosquée. Je m'assis aussi avec eux ; & s'entretenant de plusieurs choses,

la conversation tomba insensiblement sur les voyages. Ils vanterent les beautés & les singularités de quelques royaumes, & de leurs villes principales ; mais un de mes oncles dit, que si l'on en vouloit croire le rapport uniforme d'une infinité de voyageurs, il n'y avoit pas au monde un plus beau pays que l'Egypte & le Nil ; & ce qu'il en raconta, m'en donna une si grande idée, que dès ce moment je conçus le desir d'y voyager. Ce que mes autres oncles purent dire pour donner la préférence à Bagdad & au Tigre, en appellant Bagdad le véritable séjour de la religion musulmane, & la métropole de toutes les villes de la terre, ne fit pas la même impression sur moi. Mon pere appuya le sentiment de celui de ses freres qui avoit parlé en faveur de l'Egypte ; ce qui me causa beaucoup de joie. Quoi qu'on en veuille dire, s'écria-t-il, qui n'a pas vu l'Egypte, n'a pas vu ce qu'il y a de plus singulier au monde. La terre y est toute d'or, c'est-à-dire, si fertile, qu'elle enrichit ses habitants. Toutes les femmes y charment, ou par leur beauté, ou par leurs manieres agréables. Si vous me parlez du Nil, y a-t-il un fleuve plus admirable ? quelle eau fut jamais plus légère & plus délicieuse ? Le limon même qu'il entraîne avec lui dans son débordement, n'engraisse-t-il pas les campagnes, qui pro-

duisent sans travail mille fois plus que les autres terres avec toute la peine que l'on prend à les cultiver ? Ecoutez ce qu'un poëte, obligé d'abandonner l'Egypte, disoit aux égyptiens : » Votre Nil vous » comble tous les jours de biens ; c'est » pour vous uniquement qu'il vient de si » loin. Hélas ! en m'éloignant de vous , » mes larmes vont couler aussi abondamment que ses eaux : vous allez continuer » de jouir de ses douceurs , tandis que » je suis condamné à m'en priver malgré » moi ».

Si vous regardez, ajouta mon pere, du côté de l'isle que forment les deux branches du Nil les plus grandes, quelle variété de verdure ! quel émail de toutes sortes de fleurs ! quelle quantité prodigieuse de villes, de bourgades, de canaux, & de mille autres objets agréables ! Si vous tournez les yeux de l'autre côté en remontant vers l'Ethiopie, combien d'autres sujets d'admiration ! Je ne puis mieux comparer la verdure de tant de campagnes arrosées par les différents canaux de l'isle, qu'à des émeraudes brillantes enchâssées dans de l'argent. N'est-ce pas la ville de l'univers la plus vaste, la plus peuplée & la plus riche, que le grand Caire ? que d'édifices magnifiques, tant publics que particuliers ! Si vous allez jusqu'aux pyramides, vous ferez

faisis d'étonnement ; vous demeurerez immobiles à l'aspect de ces masses de pierres d'une grosseur énorme qui s'élevent jusqu'aux cieux : vous serez obligés d'avouer qu'il faut que les Pharaons qui ont employé à les construire tant de richesses & tant d'hommes , ayent surpassé tous les monarques qui sont venus après eux , non-seulement en Egypte ; mais sur la terre même , en magnificence & en invention , pour avoir laissé des monuments si dignes de leur mémoire. Ces monuments si anciens , que les savants ne sauroient convenir entr'eux du temps qu'on les a élevés , subsistent encore aujourd'hui , & dureront autant que les siècles. Je passe sous silence les villes maritimes du royaume d'Egypte , comme Damiette , Rosette , Alexandrie , où je ne fais combien de nations vont chercher mille fortes de grains & de toiles , & mille autres choses pour la commodité & les délices des hommes. Je vous en parle avec connoissance ; j'y ai passé quelques années de ma jeunesse , que je compterai tant que je vivrai pour les plus agréables de ma vie.

Scheherazade parloit ainsi lorsque la lumière du jour qui commençoit à naître , vint frapper ses yeux : elle demeura aussitôt dans le silence ; mais sur la fin de la nuit suivante , elle reprit le fil de son discours de cette sorte :

---

**CLII. NUIT.**

**M**ES oncles n'eurent rien à repliquer à mon pere, poursuivit le jeune homme de Mouffoul, & demurerent d'accord de tout ce qu'il venoit de dire du Nil, du Caire, & de tout le royaume d'Egypte. Pour moi, j'en eus l'imagination si remplie, que je n'en dormis pas la nuit. Peu de temps après, mes oncles firent bien connoître eux-mêmes combien ils avoient été frappés du discours de mon pere. Ils lui proposerent de faire tous ensemble le voyage d'Egypte : il accepta la proposition ; & comme ils étoient de riches marchands, ils résolurent de porter avec eux des marchandises qu'ils y pussent débiter. J'appris qu'ils faisoient les préparatifs de leur départ ; j'allai trouver mon pere, je le suppliai, les larmes aux yeux, de me permettre de l'accompagner, & de m'accorder un fonds de marchandises pour en faire le débit moi-même. Vous êtes encore trop jeune, me dit-il, pour entreprendre le voyage d'Egypte ; la fatigue en est trop grande, & de plus, je suis persuadé que vous vous y perdriez. Ces paroles ne m'ôterent pas l'envie de voyager ; j'employai le crédit de mes oncles auprès

de mon pere, dont ils obtinrent enfin que j'irois seulement jusqu'à Damas, où ils me laisseroient pendant qu'ils continueroient leur voyage jusqu'en Egypte. La ville de Damas, dit mon pere, a aussi ses beautés, & il faut qu'il se contente de la permission que je lui donne d'aller jusques-là. Quelque desir que j'eusse de voir l'Egypte, après ce que je lui en avois oui dire, il étoit mon pere, je me soumis à sa volonté.

Je partis donc de Moussoul avec mes oncles & lui. Nous traversâmes la Mésopotamie; nous passâmes l'Euphrate; nous arrivâmes à Halep, où nous séjournâmes peu de jours, & de-là nous nous rendîmes à Damas, dont l'abord me surprit très-agréablement. Nous logeâmes tous dans un même khan. Je vis une ville grande, peuplée, remplie de beau monde, & très-bien fortifiée. Nous employâmes quelques jours à nous promener dans tous ces jardins délicieux qui sont aux environs, comme nous le pouvons voir d'ici, & nous convînmes que l'on avoit raison de dire, que Damas étoit au milieu d'un paradis. Mes oncles enfin songerent à continuer leur route: ils prirent soin auparavant de vendre mes marchandises: ce qu'ils firent si avantageusement pour moi, que j'y gagnai cinq cents pour cent. Cette vente produisit une som-

me considérable, dont je fus ravi de me voir possesseur.

Mon pere & mes oncles me laisserent donc à Damas, & poursuivirent leur voyage. Après leur départ, j'eus une grande attention à ne pas dépenser mon argent inutilement. Je louai néanmoins une maison magnifique : elle étoit toute de marbre, ornée de peintures à feuillages d'or & d'azur ; elle avoit un jardin où l'on voyoit de très-beaux jets d'eau. Je la meublai, non pas à la vérité aussi richement que la magnificence du lieu le demandoit, mais du moins assez proprement pour un jeune homme de ma condition. Elle avoit autrefois appartenu à un des principaux seigneurs de la ville, nommé Modoun Abdalraham, & elle appartenoit alors à un riche marchand jouaillier, à qui je n'en payois que deux (1) scherifs par mois. J'avois un assez grand nombre de domestiques ; je vivois honorablement ; je donnois quelquefois à manger aux gens avec qui j'avois fait connoissance, & quelquefois j'allois manger chez eux : c'est ainsi que je passois le temps à Damas en attendant le retour de mon pere : aucune passion ne troubloit mon repos, & le com-

---

(1) Un scherif est la même chose qu'un sequin. Ce mot est dans nos anciens auteurs.

merce des honnêtes gens faisoit mon unique occupation.

Un jour que j'étois assis à la porte de ma maison, & que je prenois le frais, une dame fort proprement habillée, & qui paroissoit fort bien faite, vint à moi, & me demanda si je ne vendois pas des étoffes : en disant cela, elle entra dans le logis.

En cet endroit, Scheherazade, voyant qu'il étoit jour, se tut; & la nuit suivante, elle reprit la parole dans ces termes :

---

### CLIII. NUIT.

**Q**UAND je vis, dit le jeune homme de Moussoul, que la dame étoit entrée dans ma maison, je me levai, je fermai la porte, & je la fis entrer dans une salle où je la priai de s'asseoir. Madame, lui dis-je, j'ai eu des étoffes qui étoient dignes de vous être montrées; mais je n'en ai plus présentement, & j'en suis très-fâché. Elle ôta le voile qui lui couvroit le visage, & fit briller à mes yeux une beauté dont la vue me fit sentir des mouvements que je n'avois point encore sentis. Je n'ai pas besoin d'étoffes, me répondit-elle, je viens seulement pour vous voir, & passer la soirée avec vous, si vous l'avez pour agréable : je

ne vous demande qu'une légère collation. Ravi d'une si bonne fortune, je donnai ordre à mes gens de nous apporter plusieurs sortes de fruits, & des bouteilles de vin. Nous fûmes servis promptement, nous mangeâmes, nous bûmes, nous nous réjouîmes jusqu'à minuit : enfin, je n'avois point encore passé de nuit si agréablement que je passai celle-là. Le lendemain matin, je voulus mettre dix scherifs dans la main de la dame ; mais elle la retira brusquement. Je ne suis pas venue vous voir, dit-elle, dans un esprit d'intérêt, & vous me faites une injure. Bien-loin de recevoir de l'argent de vous, je veux que vous en receviez de moi, autrement je ne vous reverrai plus : en même-temps, elle tira dix scherifs de sa bourse, & me força de les prendre. Attendez-moi dans trois jours, me dit-elle, après le coucher du soleil. A ces mots, elle prit congé de moi, & je sentis qu'en partant, elle emportoit mon cœur avec elle.

Au bout de trois jours, elle ne manqua pas de venir à l'heure marquée, & je ne manquai pas de la recevoir avec toute la joie d'un homme qui l'attendoit impatiemment. Nous passâmes la soirée & la nuit comme la première fois ; & le lendemain, en me quittant, elle promit de me revenir voir encore dans trois jours ; mais elle ne

voulut point partir que je n'eusse reçu dix nouveaux scherifs.

Etant revenue pour la troisieme fois, & lorsque le vin nous eut échauffés tous deux, elle me dit : Mon cher cœur, que pensez-vous de moi ? ne suis-je pas belle & amusante ? Madame, lui répondis-je, cette question, ce me semble, est assez inutile ; toutes les marques d'amour que je vous donne, doivent vous persuader que je vous aime : je suis charmé de vous voir & de vous posséder : vous êtes ma reine, ma sultane : vous faites tout le bonheur de ma vie. Ah ! je suis assurée, me dit-elle, que vous cesseriez de tenir ce langage si vous aviez vu une dame de mes amies qui est plus jeune & plus belle que moi ; elle a l'humeur si enjouée, qu'elle feroit rire les gens les plus mélancoliques. Il faut que je vous l'amene ici : je lui ai parlé de vous ; & sur ce que je lui en ai dit, elle meurt d'envie de vous voir. Elle m'a priée de lui procurer ce plaisir ; mais je n'ai pas osé la satisfaire sans vous en avoir parlé auparavant. Madame, repris-je, vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais quelque chose que vous me puissiez dire de votre amie, je défie tous ses attraits de vous ravir mon cœur, qui est si fortement attaché à vous, que rien n'est capable de l'en détacher. Prenez-y bien garde, repliqua-t-elle, je vous avertis que je vais

mettre votre amour à une étrange épreuve.

Nous en demeurâmes là, & le lendemain en me quittant, au-lieu de dix sчерifs, elle m'en donna quinze, que je fus obligé d'accepter. Souvenez-vous, me dit-elle, que vous aurez dans deux jours une nouvelle hôtesse, songez à la bien recevoir; nous viendrons à l'heure accoutumée, après le coucher du soleil. Je fis orner la salle, & préparer une belle collation pour le jour qu'elles devoient venir.

Scheherazade s'interrompit en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. La nuit suivante, elle reprit la parole dans ces termes :

---

#### CLIV. NUIT.

**S**IRE, le jeune homme de Mouffoul continuant de raconter son histoire au médecin juif : J'attendis, dit-il, les deux dames avec impatience, & elles arrivèrent enfin à l'entrée de la nuit. Elles se dévoilerent l'une & l'autre; & si j'avois été surpris de la beauté de la première, j'eus sujet de l'être bien davantage lorsque je vis son amie. Elle avoit des traits réguliers, un visage parfait, un teint vif, & des yeux si brillants, que j'en pouvois à peine soute-

nir l'éclat. Je la remerciai de l'honneur qu'elle me faisoit, & la suppliai de m'excuser si je ne la recevois pas comme elle le méritoit. Laissons-là les compliments, me dit-elle, ce seroit à moi à vous en faire sur ce que vous avez permis que mon amie m'amenât ici; mais puisque vous voulez bien me souffrir, quittons les cérémonies, & ne songeons qu'à nous réjouir.

Comme j'avois donné ordre qu'on nous servît la collation d'abord que les dames seroient arrivées, nous nous mîmes bientôt à table. J'étois vis-à-vis de la nouvelle venue, qui ne cessoit de me regarder en souriant. Je ne pus résister à ses regards vainqueurs, & elle se rendit maîtresse de mon cœur sans que je pusse m'en défendre. Mais elle prit aussi de l'amour en m'en inspirant; & loin de se contraindre, elle me dit des choses assez vives.

L'autre dame, qui nous observoit, n'en fit d'abord que rire. Je vous l'avois bien dit, s'écria-t-elle en m'adressant la parole, que vous trouveriez mon amie charmante, & je m'apperçois que vous avez déjà violé le serment que vous m'avez fait de m'être fidele. Madame, lui répondis-je en riant aussi comme elle, vous auriez sujet de vous plaindre de moi si je manquois de civilité pour une dame que vous m'avez amenée, & que vous chérissiez; vous pour-

riez me reprocher l'une & l'autre que je ne saurois pas faire les honneurs de ma maison.

Nous continuâmes de boire ; mais à mesure que le vin nous échauffoit, la nouvelle dame & moi nous nous agaçions avec si peu de retenue, que son amie en conçut une jalousie violente dont elle nous donna bientôt une marque bien funeste. Elle se leva, & sortit en nous disant qu'elle alloit revenir ; mais peu de moments après, la dame qui étoit restée avec moi, changea de visage ; il lui prit de grandes convulsions ; & enfin elle rendit l'ame entre mes bras, tandis que j'appellois du monde pour m'aider à la secourir. Je fors aussi-tôt, je demande l'autre dame ; mes gens me dirent qu'elle avoit ouvert la porte de la rue, & qu'elle s'en étoit allée. Je soupçonnai alors, & rien n'étoit plus véritable, que c'étoit elle qui avoit causé la mort de son amie. Effectivement, elle avoit eu l'adresse & la malice de mettre d'un poison très-violent dans la dernière tasse qu'elle lui avoit présentée elle-même.

Je fus vivement affligé de cet accident. Que ferai-je, dis-je alors en moi-même ? que vais-je devenir ? Comme je crus qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, je fis lever par mes gens, à la clarté de la lune & sans bruit, une des grandes pieces de marbre

dont la cour de ma maison étoit pavée, & fis creuser en diligence une fosse où ils enterrèrent le corps de la jeune dame. Après qu'on eut remis la piece de marbre, je pris un habit de voyage avec tout ce que j'avois d'argent, & je fermai tout, jusqu'à la porte de ma maison, que je scellai & cachetai de mon sceau. J'allai trouver le marchand jouailler qui en étoit le propriétaire; je lui payai ce que je lui devois de loyer, avec une année d'avance, & lui donnant la clef, je le priai de me la garder : Une affaire pressante, lui dis-je, m'oblige à m'absenter pour quelque temps; il faut que j'aie à trouver mes oncles au Caire. Enfin, je pris congé de lui, & dans le moment, je montai à cheval, & partis avec mes gens qui m'attendoient.

Le jour qui commençoit à paroître, imposa silence à Scheherazade en cet endroit. La nuit suivante, elle reprit son discours de cette sorte :

---

## CLV. NUIT.

**M**ON voyage fut heureux, poursuivit le jeune homme de Mouffoul; j'arrivai au Caire sans avoir fait aucune mauvaise rencontre. J'y trouvai mes oncles, qui furent

fort étonnés de me voir. Je leur dis pour excuse, que je m'étois ennuyé de les attendre, & que ne recevant d'eux aucunes nouvelles, mon inquiétude m'avoit fait entreprendre ce voyage. Ils me reçurent fort bien, & promirent de faire en sorte que mon pere ne me fût pas mauvais gré d'avoir quitté Damas sans sa permission. Je logeai avec eux dans le même khan, & vis tout ce qu'il y avoit de beau à voir au Caire.

Comme ils avoient achevé de vendre leurs marchandises, ils parloient de s'en retourner à Moussoul, & ils commençoient déjà à faire les préparatifs de leur départ; mais n'ayant pas vu tout ce que j'avois envie de voir en Egypte, je quittai mes oncles, & allai me loger dans un quartier fort éloigné de leur khan, & je ne parus point qu'ils ne fussent partis. Ils me chercherent long-temps par toute la ville; mais ne me trouvant point, ils jugerent que le remords d'être venu en Egypte contre la volonté de mon pere, m'avoit obligé de retourner à Damas sans leur en rien dire, & ils partirent dans l'espérance de m'y rencontrer, & de me prendre en passant.

Je restai donc au Caire après leur départ, & j'y demurai trois ans pour satisfaire pleinement la curiosité que j'avois de voir toutes les merveilles de l'Egypte. Pen-

dant ce temps-là, j'eus soin d'envoyer de l'argent au marchand jouaillier, en lui mandant de me conserver sa maison; car j'avois dessein de retourner à Damas, & de m'y arrêter encore quelques années. Il ne m'arriva point d'aventure au Caire qui mérite de vous être racontée; mais vous allez, sans doute, être fort surpris de celle que j'éprouvai quand je fus de retour à Damas.

En arrivant en cette ville, j'allai descendre chez le marchand jouaillier, qui me reçut avec joie, & qui voulut m'accompagner lui-même jusques dans ma maison, pour me faire voir que personne n'y étoit entré pendant mon absence. En effet, le sceau étoit encore en son entier sur la serrure. J'entrai, & trouvai toutes choses dans le même état où je les avois laissées.

En nettoyant & en balayant la salle où j'avois mangé avec les dames, un de mes gens trouva un collier d'or en forme de chaîne, où il y avoit d'espace en espace dix perles très-grosses & très-parfaites; il me l'apporta, & je le reconnus pour celui que j'avois vu au col de la jeune dame qui avoit été empoisonnée. Je compris qu'il s'étoit détaché, & qu'il étoit tombé sans que je m'en fusse apperçu. Je ne pus le regarder sans verser des larmes, en me souvenant d'une personne si aimable, & que

j'avois vu mourir d'une maniere si funeste. Je l'enveloppai, & le mis précieusement dans mon sein.

Je passai quelques jours à me remettre de la fatigue de mon voyage; après quoi, je commençai à voir les gens avec qui j'avois fait autrefois connoissance. Je m'abandonnai à toutes sortes de plaisirs, & insensiblement je dépenfai tout mon argent. Dans cette situation, au-lieu de vendre mes meubles, je résolus de me défaire du collier; mais je me connoissois si peu en perles, que je m'y pris fort mal, comme vous l'allez entendre.

Je me rendis au bezestein, où tirant à part un crieur, & lui montrant le collier, je lui dis que je le voulois vendre, & que je le priois de le faire voir aux principaux jouailliers. Le crieur fut surpris de voir ce bijou. Ah, la belle chose, s'écria-t-il après l'avoir regardé long-temps avec admiration? jamais nos marchands n'ont rien vu de si riche; je vais leur faire un grand plaisir, & vous ne devez pas douter qu'ils ne le mettent à un haut prix à l'envi l'un de l'autre. Il me mena à une boutique, & il se trouva que c'étoit celle du propriétaire de ma maison. Attendez-moi ici, me dit le crieur, je reviendrai bientôt vous apporter la réponse.

Tandis qu'avec beaucoup de secret il alla

de marchand en marchand montrer le collier, je m'assis près du jouaillier, qui fut bien-aïse de me voir, & nous commençâmes à nous entretenir de choses indifférentes. Le crieur revint; & me prenant en particulier, au-lieu de me dire qu'on estimoit le collier pour le moins deux mille scherifs, il m'affura qu'on n'en vouloit donner que cinquante. C'est qu'on m'a dit, ajouta-t-il, que les perles étoient fausses : voyez si vous voulez le donner à ce prix-là. Comme je le crus sur sa parole, & que j'avois besoin d'argent : Allez, lui dis-je, je m'en rapporte à ce que vous me dites, & à ceux qui s'y connoissent mieux que moi; livrez-le, & m'en apportez l'argent tout-à-l'heure.

Le crieur m'étoit venu offrir cinquante scherifs de la part du plus riche jouaillier du bezestein, qui n'avoit fait cette offre que pour me sonder, & savoir si je connoissois bien la valeur de ce que je mettois en vente. Ainsi il n'eut pas plutôt appris ma réponse, qu'il mena le crieur avec lui chez le lieutenant de police, à qui montrant le collier : Seigneur, dit-il, voilà un collier qu'on m'a volé, & le voleur, déguisé en marchand, a eu la hardiesse de venir l'exposer en vente, & il est actuellement dans le bezestein. Il se contente, poursuivit-il, de cinquante scherifs pour un joyau qui

332 *Les mille & une Nuits*,  
en vaut deux mille : rien ne sauroit mieux  
prouver que c'est un voleur.

Le lieutenant de police m'envoya arrê-  
ter sur le champ ; & lorsque je fus devant  
lui , il me demanda si le collier qu'il tenoit  
à la main , n'étoit pas celui que je venois  
de mettre en vente au bezestein ; je lui ré-  
pondis qu'oui. Et est-il vrai , reprit-il , que  
vous le voulez livrer pour cinquante sche-  
rifs ? J'en demeurai d'accord. Hé bien , dit-  
il alors d'un ton moqueur , qu'on lui donne  
la bastonnade ; il nous dira bientôt avec son  
bel habit de marchand , qu'il n'est qu'un  
franc voleur : qu'on le batte jusqu'à ce qu'il  
l'avoue. La violence des coups de bâtons me  
fit faire un mensonge ; je confessai , contre  
la vérité , que j'avois volé le collier ; &  
aussi-tôt le lieutenant de police me fit cou-  
per la main.

Cela causa un grand bruit dans le bezes-  
tein , & je fus à peine de retour chez moi ,  
que je vis arriver le propriétaire de la mai-  
son. Mon fils , me dit-il , vous paroissez un  
jeune homme si sage & si bien élevé , com-  
ment est-il possible que vous ayez commis  
une action aussi indigne que celle dont je  
viens d'entendre parler ? Vous m'avez inf-  
truit vous-même de votre bien , & je ne  
doute pas qu'il ne soit tel que vous me l'a-  
vez dit. Que ne m'avez-vous demandé de  
l'argent ? je vous en aurois prêté ; mais

après ce qui vient d'arriver, je ne puis souffrir que vous logiez plus long-temps dans ma maison : prenez votre parti ; allez chercher un autre logement. Je fus extrêmement mortifié de ces paroles ; je priai le jouaillier , les larmes aux yeux , de me permettre de rester encore trois jours dans sa maison ; ce qu'il m'accorda.

Hélas ! m'écriai-je , quel malheur & quel affront ! oserai-je retourner à Moussoul ? Tout ce que je pourrai dire à mon pere , sera-t-il capable de lui persuader que je suis innocent ?

Scheherazade s'arrêta en cet endroit ; parce qu'elle vit paroître le jour. Le lendemain , elle continua cette histoire dans ces termes :

---

## CLVI. NUIT.

**T**ROIS jours après que ce malheur me fut arrivé, dit le jeune homme de Moussoul, je vis avec étonnement entrer chez moi une troupe de gens du lieutenant de police avec le propriétaire de ma maison, & le marchand qui m'avoit accusé fausement de lui avoir volé le collier de perles. Je leur demandai ce qui les amenoit ; mais au-lieu de me répondre , ils me lièrent & me garotte-

rent en m'accablant d'injures, en me disant que le collier appartenoit au gouverneur de Damas, qui l'avoit perdu depuis plus de trois ans, & qu'en même-temps une de ses filles avoit disparu. Jugez de l'état où je me trouvai en apprenant cette nouvelle : je pris néanmoins ma résolution. Je dirai la vérité au gouverneur, disois-je en moi-même, ce sera à lui de me pardonner ou de me faire mourir.

Lorsqu'on m'eut conduit devant lui, je remarquai qu'il me regarda d'un œil de compassion, & j'en tirai un bon augure. Il me fit délier ; & puis s'adressant au marchand jouaillier, mon accusateur, & au propriétaire de ma maison : Est-ce là, leur dit-il, l'homme qui a exposé en vente le collier de perles ? Ils ne lui eurent pas plutôt répondu qu'oui, qu'il dit : Je suis assuré qu'il n'a pas volé le collier, & je suis fort étonné qu'on lui ait fait une si grande injustice. Rassuré par ces paroles : Seigneur, m'écriai-je, je vous jure que je suis en effet très-innocent. Je suis persuadé même que le collier n'a jamais appartenu à mon accusateur, que je n'ai jamais vu, & dont l'horrible perfidie est cause qu'on m'a traité si indignement. Il est vrai que j'ai confessé que j'avois fait le vol ; mais j'ai fait cet aveu contre ma conscience, pressé par les tourments, & pour une raison que je suis

prêt à vous dire, si vous avez la bonté de vouloir m'écouter. J'en fais déjà assez, répliqua le gouverneur, pour vous rendre tout-à-l'heure une partie de la justice qui vous est due. Qu'on ôte d'ici, continuait-il, le faux accusateur, & qu'il souffre le même supplice qu'il a fait souffrir à ce jeune homme, dont l'innocence m'est connue.

On exécuta sur le champ l'ordre du gouverneur. Le marchand jouaillier fut emmené & puni comme il méritoit. Après cela, le gouverneur ayant fait sortir tout le monde, me dit : Mon fils, racontez-moi sans crainte de quelle maniere ce collier est tombé entre vos mains, & ne me déguisez rien. Alors, je lui découvris tout ce qui s'étoit passé, & lui avouai que j'avois mieux aimé passer pour un voleur, que de révéler cette tragique aventure. Grand Dieu ! s'écria le gouverneur, dès que j'eus achevé de parler, vos jugements sont incompréhensibles, & nous devons nous y soumettre sans murmurer. Je reçois avec une soumission entière le coup dont il vous a plu de me frapper. Ensuite m'adressant la parole : Mon fils, me dit-il, après avoir écouté la cause de votre disgrâce, dont je suis très-affligé, je veux vous faire aussi le récit de la mienne. Apprenez que je suis pere de ces deux dames, dont vous venez de m'entretenir.

En achevant ces derniers mots, Scheherazade vit paroître le jour ; elle interrompit sa narration ; & sur la fin de la nuit suivante , elle la continua de cette maniere :

---



---

## CLVII. NUIT.

**S**IRE , dit-elle , voici le discours que le gouverneur de Damas tint au jeune homme de Moussoul : Mon fils , dit-il , sachez donc que la premiere dame qui a eu l'effronterie de vous aller chercher jusques chez vous , étoit l'aînée de toutes mes filles. Je l'avois mariée au Caire à un de ses cousins , au fils de mon frere. Son mari mourut ; elle revint chez moi corrompue par mille méchancetés qu'elle avoit apprises en Egypte. Avant son arrivée , sa cadette , qui est morte d'une maniere si déplorable entre vos bras , étoit fort sage , & ne m'avoit jamais donné aucun sujet de me plaindre de ses mœurs. Son aînée fit avec elle une liaison étroite , & la rendit insensiblement aussi méchante qu'elle.

Le jour qui suivit la mort de sa cadette , comme je ne la vis pas en me mettant à table , j'en demandai des nouvelles à son aînée qui étoit revenue au logis ; mais au lieu de me répondre , elle se mit à pleurer si amèrement ,

amèrement, que j'en conçus un présage funeste. Je la pressai de m'instruire de ce que je voulois savoir. Mon pere, me répondit-elle en sanglottant, je ne puis vous dire autre chose, sinon que ma sœur prit hier son bel habit, son beau collier de perles, sortit, & n'a point paru depuis. Je fis chercher ma fille par toute la ville; mais je ne pus rien apprendre de son malheureux destin. Cependant l'aînée qui se repentoit sans doute de sa fureur jalouse, ne cessa de s'affliger & de pleurer la mort de sa sœur : elle se priva même de toute nourriture, & mit fin par-là à ses déplorables jours.

Voilà, continua le gouverneur, quelle est la condition des hommes; tels sont les malheurs auxquels ils sont exposés. Mais, mon fils, ajouta-t-il, comme nous sommes tous deux également infortunés, unissons nos déplaisirs, ne nous abandonnons point l'un l'autre. Je vous donne en mariage une troisième fille que j'ai : elle est plus jeune que ses sœurs, & ne leur ressemble nullement par sa conduite. Elle a même plus de beauté qu'elles n'en ont eue; & je puis vous assurer qu'elle est d'une humeur propre à vous rendre heureux. Vous n'aurez pas d'autre maison que la mienne, & après ma mort, vous serez vous & elle mes seuls héritiers. Seigneur, lui dis-je, je suis confus de toutes vos bontés, & je ne pourrai ja-

mais vous en marquer assez de reconnoissance. Brisons là , interrompit-il , ne consumons pas le temps en vains discours. En disant cela , il fit appeller des témoins , ensuite j'épousai sa fille sans cérémonie.

Il ne se contenta pas d'avoir fait punir le marchand jouaillier qui m'avoit faussement accusé ; il fit confisquer à mon profit tous ses biens , qui sont très-considérables. Enfin , depuis que vous venez chez le gouverneur , vous avez pu voir en quelle considération je suis auprès de lui. Je vous dirai de plus qu'un homme envoyé par mes oncles en Egypte exprès pour m'y chercher , ayant en passant découvert que j'étois en cette ville , me rendit hier une lettre de leur part. Ils me mandent la mort de mon pere , & m'invitent à aller recueillir sa succession à Moussoul ; mais comme l'alliance & l'amitié du gouverneur m'attachent à lui , & ne me permettent pas de m'en éloigner , j'ai renvoyé l'exprès avec une procuration pour me faire tenir tout ce qui m'appartient. Après ce que vous venez d'entendre , j'espere que vous me pardonneriez l'incivilité que je vous ai faite durant le cours de ma maladie , en vous présentant la main gauche au-lieu de la droite.

Voilà , dit le médecin juif au sultan de Casgar , ce que me raconta le jeune homme

de Mouffoul. Je demeurai à Damas tant que le gouverneur vécut ; après sa mort , comme j'étois à la fleur de mon âge , j'eus la curiosité de voyager. Je parcourus toute la Perse , & allai dans les Indes ; & enfin je suis venu m'établir dans votre capitale , où j'exerce avec honneur la profession de médecin.

Le sultan de Casgar trouva cette dernière histoire assez agréable. J'avoue , dit-il au juif , que ce que tu viens de raconter , est extraordinaire ; mais franchement , l'histoire du bossu l'est encore davantage & bien plus réjouissante ; ainsi , n'espère pas que je te donne la vie non plus qu'aux autres ; je vais vous faire pendre tous quatre. Attendez de grace , Sire , s'écria le tailleur en s'avançant & se prosternant aux pieds du sultan , puisque votre majesté aime les histoires plaisantes , celle que j'ai à lui conter , ne lui déplaira pas. Je veux bien t'écouter aussi , lui dit le sultan ; mais ne te flatte pas que je te laisse vivre , à moins que tu ne me dises quelque aventure plus divertissante que celle du bossu. Alors le tailleur , comme s'il eût été sûr de son fait , prit la parole avec confiance , & commença son récit dans ces termes :



---

---

## HISTOIRE

*Que raconta le tailleur.*

**SIRE**, un bourgeois de cette ville me fit l'honneur, il y a deux jours, de m'inviter à un festin qu'il donnoit hier matin à ses amis : je me rendis chez lui de très-bonne heure, & j'y trouvai environ vingt personnes.

Nous n'attendions plus que le maître de la maison qui étoit sorti pour quelque affaire, lorsque nous le vîmes arriver accompagné d'un jeune étranger très-proprement habillé, fort bien fait, mais boîteux. Nous nous levâmes tous ; & pour faire honneur au maître du logis, nous priâmes le jeune homme de s'asseoir avec nous sur le sofa. Il étoit prêt à le faire, lorsqu'apercevant un barbier qui étoit de notre compagnie, il se retira brusquement en arrière, & voulut sortir. Le maître de la maison, surpris de son action, l'arrêta. Où allez-vous, lui dit-il ? je vous amène avec moi pour me faire l'honneur d'être d'un festin que je donne à mes amis, & à peine êtes-vous entré, que vous voulez sortir. Seigneur, répondit le jeune homme, au

nom de Dieu, je vous supplie de ne me pas retenir, & de permettre que je m'en aille. Je ne puis voir sans horreur cet abominable barbier que voilà, quoiqu'il soit né dans un pays où tout le monde est blanc, il ne laisse pas de ressembler à un Ethiopien; mais il a l'ame encore plus noire & plus horrible que le visage.

Le jour qui parut en cet endroit, empêcha Scheherazade d'en dire davantage cette nuit; mais la nuit suivante, elle reprit ainsi sa narration :

---

## CLVIII. NUIT.

**N**ous demeurâmes tous fort surpris de ce discours, continua le tailleur, & nous commençâmes à concevoir une très-mauvaise opinion du barbier, sans savoir si le jeune étranger avoit raison de parler de lui dans ces termes. Nous protestâmes même que nous ne souffririons point à notre table un homme dont on nous faisoit un si horrible portrait. Le maître de la maison pria l'étranger de nous apprendre le sujet qu'il avoit de haïr le barbier. Mes seigneurs, nous dit alors le jeune homme, vous saurez que ce maudit barbier est cause que je suis boiteux, & qu'il m'est arrivé la

plus cruelle affaire qu'on puisse imaginer ; c'est pourquoi j'ai fait ferment d'abandonner tous les lieux où il seroit, & de ne pas demeurer même dans une ville où il demeureroit : c'est pour cela que je suis sorti de Bagdad où je le laissai, & que j'ai fait un si long voyage pour venir m'établir en cette ville au milieu de la grande Tartarie, comme en un endroit où je me flattois de ne le voir jamais. Cependant, contre mon attente, je le trouve ici : cela m'oblige, mes seigneurs, à me priver malgré moi de l'honneur de me divertir avec vous. Je veux m'éloigner de votre ville dès aujourd'hui, & m'aller cacher, si je puis, dans des lieux où il ne vienne pas s'offrir à ma vue. En achevant ces paroles, il voulut nous quitter ; mais le maître du logis le retint encore, le supplia de demeurer avec nous, & de nous raconter la cause de l'aversion qu'il avoit pour le barbier, qui, pendant ce temps-là, avoit les yeux baissés, & gardoit le silence. Nous joignîmes nos prières à celles du maître de la maison ; & enfin le jeune homme, cédant à nos instances, s'affit sur le sofa, & nous raconta ainsi son histoire, après avoir tourné le dos au barbier, de peur de le voir.

Mon pere tenoit dans la ville de Bagdad un rang à pouvoir aspirer aux premières

charges ; mais il préféra toujours une vie tranquille à tous les honneurs qu'il pouvoit mériter. Il n'eut que moi d'enfant ; & quand il mourut, j'avois déjà l'esprit formé, & j'étois en âge de disposer des grands biens qu'il m'avoit laissés. Je ne les dissipai point follement, j'en fis un usage qui m'attira l'estime de tout le monde.

Je n'avois point encore eu de passion ; & loin d'être sensible à l'amour, j'avouerais, peut-être à ma honte, que j'évitois avec soin le commerce des femmes. Un jour que j'étois dans une rue, je vis venir devant moi une grande troupe de dames ; pour ne les pas rencontrer, j'entrai dans une petite rue devant laquelle je me trouvois, & je m'assis sur un banc près d'une porte. J'étois vis-à-vis d'une fenêtre où il y avoit un vase de très-belles fleurs, & j'avois les yeux attachés dessus, lorsque la fenêtre s'ouvrit ; je vis paroître une jeune dame dont la beauté m'éblouit. Elle jeta d'abord les yeux sur moi ; & en arrosant le vase de fleurs d'une main plus blanche que l'albâtre, elle me regarda avec un souris qui m'inspira autant d'amour pour elle, que j'avois eu d'aversion jusques-là pour toutes les femmes. Après avoir arrosé ses fleurs, & m'avoir lancé un regard plein de charmes, qui acheva de me percer le cœur, elle referma sa fenêtre, & me laissa

dans un trouble & dans un désordre inconcevable.

J'y ferois demeuré bien long-temps, si le bruit que j'entendis dans la rue, ne m'eût pas fait rentrer en moi-même. Je tournai la tête en me levant, & vis que c'étoit le premier cadi de la ville, monté sur une mule, & accompagné de cinq ou six de ses gens : il mit pied à terre à la porte de la maison dont la jeune dame avoit ouvert une fenêtre; il y entra; ce qui me fit juger qu'il étoit son pere.

Je revins chez moi dans un état bien différent de celui où j'étois lorsque j'en étois sorti : agité d'une passion d'autant plus violente, que je n'en avois jamais senti l'atteinte, je me mis au lit avec une grosse fièvre, qui répandit une grande affliction dans mon domestique. Mes parents, qui maimoient, allarmés d'une maladie si prompte, accoururent en diligence, & m'importunerent fort pour en apprendre la cause, que je me gardois bien de leur dire. Mon silence leur causa une inquiétude que les médecins ne purent dissiper, parce qu'ils ne connoissoient rien à mon mal, qui ne fit qu'augmenter par leurs remèdes, au-lieu de diminuer.

Mes parents commençoient à désespérer de ma vie, lorsqu'une vieille dame de leur connoissance, informée de ma maladie,

arriva : elle me considéra avec beaucoup d'attention ; & après m'avoir examiné, elle connut, je ne fais par quel hasard, le sujet de ma maladie. Elle les prit en particulier, les pria de la laisser seule avec moi, & de faire retirer tous mes gens.

Tout le monde étant sorti de ma chambre, elle s'affit au chevet de mon lit : Mon fils, me dit-elle, vous vous êtes obstiné jusqu'à présent à cacher la cause de votre mal ; mais je n'ai pas besoin que vous me la déclariez : j'ai assez d'expérience pour pénétrer ce secret, & vous ne me dévouerez pas quand je vous aurai dit que c'est l'amour qui vous rend malade. Je puis vous procurer votre guérison, pourvu que vous me fassiez connoître qui est l'heureuse dame qui a su toucher un cœur aussi insensible que le vôtre ; car vous avez la réputation de n'aimer point les dames, & je n'ai pas été la dernière à m'en appercevoir : mais enfin, ce que j'avois prévu est arrivé, & je suis ravie de trouver l'occasion d'employer mes talents à vous tirer de peine.

Mais, sire, dit la sultane Scheherazade en cet endroit, je vois qu'il est jour. Schahriar se leva aussi-tôt, fort impatient d'entendre la suite d'une histoire dont il avoit écouté le commencement avec plaisir.

---

---

**CLIX. NUIT.**

**SIRE**, dit le lendemain Scheherazade, le jeune homme boîteux poursuivant son histoire : La vieille dame, dit-il, m'ayant tenu ce discours, s'arrêta pour entendre ma réponse ; mais quoiqu'il eût fait sur moi beaucoup d'impression, je n'osois découvrir le fond de mon cœur. Je me tournai seulement du côté de la dame, & pouffai un profond soupir, sans lui rien dire. Est-ce la honte, reprit-elle, qui vous empêche de me parler, ou si c'est manque de confiance en moi ? Doutez-vous de l'effet de ma promesse ? Je pourrois vous citer une infinité de jeunes gens de votre connoissance qui ont été dans la même peine que vous, & que j'ai soulagés.

Enfin, la bonne dame me dit tant d'autres choses encore, que je rompis le silence ; je lui déclarai mon mal ; je lui appris l'endroit où j'avois vu l'objet qui le causoit, & lui expliquai toutes les circonstances de mon aventure. Si vous réussissez, lui dis-je, & que vous me procuriez le bonheur de voir cette beauté charmante, & de l'entretenir de la passion dont je brûle pour elle, vous pouvez compter sur ma

reconnoissance. Mon fils, me répondit la vieille dame, je connois la personne dont vous me parlez; elle est, comme vous l'avez fort bien jugé, fille du premier cadi de cette ville. Je ne suis point étonnée que vous l'aimiez : c'est la plus belle & la plus aimable dame de Bagdad; mais ce qui me chagrine, elle est très-fiere & d'un très-difficile accès. Vous savez combien nos gens de justice sont exacts à faire observer les dures loix qui retiennent les femmes dans une contrainte si gênante : ils le sont encore davantage à les observer eux-mêmes dans leurs familles, & le cadi que vous avez vu, est lui seul plus rigide en cela que tous les autres ensemble. Comme ils ne font que prêcher à leurs filles que c'est un grand crime de se montrer aux hommes, elles en sont si fortement prévenues pour la plupart, qu'elles n'ont des yeux dans les rues que pour se conduire, lorsque la nécessité les oblige à sortir. Je ne dis pas absolument que la fille du premier cadi soit de cette humeur; mais cela n'empêche pas que je ne craigne de trouver d'aussi grands obstacles à vaincre de son côté que celui du pere. Plût à Dieu que vous aimassiez quelqu'autre dame, je n'aurois pas tant de difficultés à surmonter que j'en prévois ! J'y employerai néanmoins tout mon savoir-faire; mais il faudra du temps pour y réus-

fir. Cependant ne laissez pas de prendre courage, & ayez de la confiance en moi.

La vieille me quitta; & comme je me représentai vivement tous les obstacles dont elle venoit de me parler, la crainte que j'eus qu'elle ne réussît pas dans son entreprise, augmenta mon mal. Elle revint le lendemain, & je lus sur son visage qu'elle n'avoit rien de favorable à m'annoncer. En effet, elle me dit : Mon fils, je ne m'étois pas trompée, j'ai à surmonter autre chose que la vigilance d'un pere; vous aimez un objet insensible qui se plaît à faire brûler d'amour pour elle tous ceux qui s'en laissent charmer : elle ne veut pas leur donner le moindre soulagement : elle m'a écoutée avec plaisir tant que je ne lui ai parlé que du mal qu'elle vous fait souffrir; mais d'abord que j'ai seulement ouvert la bouche pour l'engager à vous permettre de la voir & de l'entretenir, elle m'a dit en me jetant un regard terrible : Vous êtes bien hardie de me faire cette proposition; je vous défends de me revoir jamais, si vous voulez me tenir de pareils discours.

Que cela ne vous afflige pas, poursuivit la vieille, je ne suis pas aisée à rebuter; & pourvu que la patience ne vous manque pas, j'espère que je viendrai à bout de mon dessein. Pour abrégér ma narration, dit le jeune homme, je vous dirai que cette bonne

meffagere fit encore inutilement plusieurs tentatives en ma faveur auprès de la fiere ennemie de mon repos. Le chagrin que j'en eus, irrita mon mal à un point, que les médecins m'abandonnerent absolument. J'étois donc regardé comme un homme qui n'attendoit que la mort, lorsque la vieille me vint donner la vie.

Afin que personne ne l'entendît, elle me dit à l'oreille : Songez au présent que vous avez à me faire pour la bonne nouvelle que je vous apporte. Ces paroles produisirent un effet merveilleux : je me levai sur mon séant, & lui répondis avec transport : Le présent ne vous manquera pas ; qu'avez-vous à me dire ? Mon cher seigneur, reprit-elle, vous n'en mourrez pas, & j'aurai bientôt le plaisir de vous voir en parfaite santé, & fort content de moi. Hier lundi j'allai chez la dame que vous aimez, & je la trouvai en bonne humeur ; je pris d'abord un visage triste, je pouffai de profonds soupirs en abondance, & laissai couler quelques larmes. Ma bonne mere, me dit-elle, qu'avez-vous ? pourquoi paroissez-vous si affligée ? Hélas ! ma chere & honorable dame, lui répondis-je, je viens de chez le jeune seigneur de qui je vous parlois l'autre jour ; c'en est fait, il va perdre la vie pour l'amour de vous : c'est un grand dommage, je vous assure, & il

y a bien de la cruauté de votre part. Je ne fais, repliqua-t-elle, pourquoi vous voulez que je sois cause de sa mort : comment puis-je y avoir contribué ? Comment, lui répartis-je ? Hé, ne vous disois-je pas l'autre jour qu'il étoit assis devant votre fenêtre lorsque vous l'ouvrites pour arroser votre vase de fleurs ? Il vit ce prodige de beauté, ces charmes que votre miroir vous représente tous les jours ; depuis ce moment, il languit, & son mal s'est tellement augmenté, qu'il est enfin réduit au pitoyable état que j'ai eu l'honneur de vous dire.

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. La nuit suivante, elle poursuivit dans ces termes l'histoire du jeune boiteux de Bagdad :

---

## CLX. NUIT.

**S**IRE, la vieille dame continuant de rapporter au jeune homme malade d'amour, l'entretien qu'elle avoit eu avec la fille du cadi : Vous vous souvenez bien, madame, ajoutai-je, avec quelle rigueur vous me traitâtes dernièrement, lorsque je voulus vous parler de sa maladie, & vous pro-

poser un moyen de le délivrer du danger où il étoit : je retournai chez lui après vous avoir quittée ; & il ne connut pas plutôt en me voyant , que je ne lui apportois pas une réponse favorable , que son mal redoubla. Depuis ce temps-là , madame , il est prêt à perdre la vie , & je ne fais si vous pourriez la lui sauver quand vous auriez pitié de lui.

Voilà ce que je lui dis , ajouta la vieille. La crainte de votre mort l'ébranla , & je vis son visage changer de couleur. Ce que vous me racontez , dit-elle , est-il bien vrai ? & n'est-il effectivement malade que pour l'amour de moi ? Ah ! madame , répartis-je , cela n'est que trop véritable : plût à Dieu que cela fût faux ! Hé , croyez-vous , reprit-elle , que l'espérance de me voir & de me parler , pût contribuer à le tirer du péril où il est ? Peut-être bien , lui dis-je ; & si vous me l'ordonnez , j'essayerai ce remède. Hé bien , repliqua-t-elle en soupirant , faites-lui donc espérer qu'il me verra ; mais il ne faut pas qu'il s'attende à d'autres faveurs , à moins qu'ils n'aspire à m'épouser , & que mon pere ne consente à notre mariage. Madame , m'écriai-je , vous avez bien de la bonté : je vais trouver ce jeune seigneur , & lui annoncer qu'il aura le plaisir de vous entretenir. Je ne vois pas un temps plus commode à lui faire cette

grace , dit-elle , que vendredi prochain , pendant que l'on fera la priere de midi. Qu'il observe quand mon pere sera sorti pour y aller , & qu'il vienne aussi-tôt se présenter devant la maison , s'il se porte assez bien pour cela. Je le verrai arriver par ma fenêtré , & je descendrai pour lui ouvrir. Nous nous entretiendrons durant le temps de la priere , & il se retirera avant le retour de mon pere.

Nous sommes au mardi , continua la vieille , vous pouvez jusqu'à vendredi reprendre vos forces , & vous disposer à cette entrevue. A mesure que la bonne dame parloit , je sentoís diminuer mon mal , ou plutót je me trouvai guéri à la fin de son discours. Prenez , lui dis-je , en lui donnant ma bourse qui étoit toute pleine ; c'est à vous seule que je dois ma guérison ; je tiens cet argent mieux employé que celui que j'ai donné aux médecins , qui n'ont fait que me tourmenter pendant ma maladie.

La dame m'ayant quitté , je me sentis assez de force pour me lever. Mes parents , ravis de me voir en si bon état , me firent des compliments , & se retirèrent chez eux.

Le vendredi matin , la vieille arriva dans le temps que je commençois à m'habiller , & que je choisíssois l'habit le plus propre

de ma garde-robe. Je ne vous demande pas, me dit-elle, comme vous vous portez; l'occupation où je vous vois, me fait assez connoître ce que je dois penser là-dessus : mais ne vous baignerez-vous pas avant que d'aller chez le premier cadi? Cela consumeroit trop de temps, lui répondis-je; je me contenterai de faire venir un barbier, & de me faire raser la tête & la barbe. Aussi-tôt j'ordonnai à un de mes esclaves d'en chercher un qui fût habile dans sa profession, & fort expéditif.

L'esclave m'amena ce malheureux barbier que vous voyez, qui me dit, après m'avoir salué : Seigneur, il paroît à votre visage que vous ne vous portez pas bien. Je lui répondis que je sortois d'une maladie. Je souhaite, reprit-il, que Dieu vous délivre de toutes sortes de maux, & que sa grace vous accompagne toujours. J'espère, lui repliquai-je, qu'il exaucera ce souhait, dont je vous suis fort obligé. Puisque vous sortez d'une maladie, dit-il, je prie Dieu qu'il vous conserve la santé. Dites-moi présentement de quoi il s'agit; j'ai apporté mes rasoirs & mes lancettes : souhaitez-vous que je vous rase, ou que je vous tire du sang? Je viens de vous dire, repris-je, que je sors de maladie, & vous devez bien juger que je ne vous ai fait venir que pour me raser; dépêchez-vous, & ne perdons

354 *Les mille & une Nuits,*  
pas le temps à discourir, car je suis pressé,  
& l'on m'attend à midi précisément.

Scheherazade se tut en achevant ces paroles, à cause du jour qui paroissoit. Le lendemain, elle reprit son discours de cette maniere :

---

## CLXI. NUIT.

**L**E barbier, dit le jeune boîteux de Bagdad, employa beaucoup de temps à déplier sa trousse & à préparer ses rasoirs : au-lieu de mettre de l'eau dans son bassin, il tira de sa trousse un astrolabe fort propre, sortit de sa chambre, & alla au milieu de la cour d'un pas grave prendre la hauteur du soleil. Il revint avec la même gravité, & en rentrant : Vous serez bien-aise, seigneur, me dit-il, d'apprendre que nous sommes aujourd'hui au vendredi dix-huitieme de la lune de safar, de l'an 653 (1), depuis la retraite de notre grand prophete de la Mecque à Médine, & de l'an

---

(1) Cette année 653, est une de l'hégire, époque commune à tous les mahométans, & elle répond à l'an 1255, depuis la naissance de J. C. On peut conjecturer de-là que ces contes ont été composés en arabe vers ce temps-là.

7320 (1) de l'époque du grand Iskender aux deux cornes, & que la conjonction de mars & de mercure signifie que vous ne pouvez pas choisir un meilleur temps qu'aujourd'hui, à l'heure qu'il est, pour vous faire raser. Mais d'un autre côté, cette même conjonction est d'un mauvais présage pour vous : elle m'apprend que vous courez en ce jour un grand danger, non pas véritablement de perdre la vie, mais d'une incommodité qui vous durera le reste de vos jours ; vous devez m'être obligé de l'avis que je vous donne de prendre garde à ce malheur ; je serois fâché qu'il vous arrivât.

Jugez, mes seigneurs, du dépit que j'eus d'être tombé entre les mains d'un barbier si babillard & si extravagant : quel fâcheux contre-temps pour un amant qui se préparoit à un rendez-vous ! j'en fus choqué. Je me mets peu en peine, lui dis-je en colere, de vos avis & de vos prédictions : je ne vous ai point appelé pour vous consulter sur l'astrologie ; vous êtes venu ici pour me

---

(1) Pour ce qui est de l'an 7320, l'auteur s'est trompé dans cette supposition. L'an 653 de l'hégire, & 1255 de J. C., ne tombe qu'en l'an 1557 de l'ère, ou époque des Seleucides, qui est la même que celle d'Alexandre-le-Grand, qui est ici appelé Iskender aux deux cornes, selon l'expression des arabes.

rafer : ainsi, rafez-moi, ou vous retirez, que je fasse venir un autre barbier.

Seigneur, me répondit-il avec un flegme à me faire perdre patience, quel sujet avez-vous de vous mettre en colere ? Savez-vous bien que tous les barbiers ne me ressemblent pas, & que vous n'en trouveriez pas un pareil quand vous le feriez faire exprès ? Vous n'avez demandé qu'un barbier, & vous avez en ma personne le meilleur barbier de Bagdad, un médecin expérimenté, un chymiste très-profond, un astrologue qui ne se trompe point, un grammairien achevé, un parfait rhétoricien, un logocien subtil, un mathématicien accompli dans la géométrie, dans l'arithmétique, dans l'astronomie, & dans tous les raffinements de l'algebre ; un historien qui fait l'histoire de tous les royaumes de l'univers. Outre cela, je possède toutes les parties de la philosophie : j'ai dans ma mémoire toutes nos loix & toutes nos traditions. Je suis poëte, architecte : mais que ne suis-je pas ! Il n'y a rien de caché pour moi dans la nature. Feu monsieur votre pere, à qui je rends un tribut de mes larmes toutes les fois que je pense à lui, étoit bien persuadé de mon mérite : il me chérissoit, me caressoit, & ne cessoit de me citer dans toutes les compagnies où il se trouvoit, comme le premier homme du

monde. Je veux par reconnoissance & par amitié pour lui, m'attacher à vous, vous prendre sous ma protection, & vous garantir de tous les malheurs dont les astres pourront vous menacer.

A ce discours, malgré ma colere, je ne pus m'empêcher de rire. Aurez-vous donc bientôt achevé, babillard importun, m'écriai-je, & voulez-vous commencer à me raser ?

En cet endroit, Scheherazade cessa de poursuivre l'histoire du boîteux de Bagdad, parce qu'elle apperçut le jour; mais la nuit suivante, elle en reprit ainsi la suite :

---

---

## CLXII. NUIT.

**L**E jeune boîteux continuant son histoire : Seigneur, me repliqua le barbier, vous me faites une injure en m'appellant babillard : tout le monde au contraire me donne l'honorable titre de silencieux. J'avois six freres, que vous auriez pu, avec raison, appeller babillards; & afin que vous les connoissiez, l'aîné se nommoit Bachouc, le second Bakbarah, le troisieme Bakbac, le quatrieme Alcouz, le cinquieme Alnaschar, & le sixieme Schacabac.

C'étoit des discoureurs importuns ; mais moi qui suis leur cadet, je suis grave & concis dans mes discours.

De grace, mes seigneurs, mettez-vous à ma place : quel parti pouvois-je prendre en me voyant si cruellement affaîné ? Donnez-lui trois pieces d'or, dis-je à celui de mes esclaves qui faisoit la dépense de ma maison, qu'il s'en aille & me laisse en repos ; je ne veux plus me faire raser aujourd'hui. Seigneur, me dit alors le barbier, qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par ce discours ? Ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher, c'est vous qui m'avez fait venir ; & cela étant ainsi, je jure, foi de musulman, que je ne sortirai point de chez vous que je ne vous aye rasé. Si vous ne connoissez point ce que je vauz, ce n'est pas ma faute ; feu monsieur votre pere me rendoit plus de justice. Toutes les fois qu'il m'envoyoit quérir pour lui tirer du sang, il me faisoit asséoir auprès de lui, & alors c'étoit un charme d'entendre les belles choses dont je l'entretenois. Je le tenois dans une admiration continuelle : je l'enlevois ; & quand j'avois achevé : Ah ! s'écrioit-il, vous êtes une source inépuisable de science, personne n'approche de la profondeur de votre savoir. Mon cher seigneur, lui répondois-je, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite. Si je dis

quelque chose de beau , j'en suis redevable à l'audience favorable que vous avez la bonté de me donner : ce sont vos libéralités qui m'inspirent toutes ces pensées sublimes qui ont le bonheur de vous plaire. Un jour qu'il étoit charmé d'un discours admirable que je venois de lui faire: Qu'on lui donne , dit - il , cent pieces d'or , & qu'on le revêtisse d'une de mes plus riches robes. Je reçus ce présent sur le champ ; aussi-tôt je tirai son horoscope , & je le trouvai le plus heureux du monde. Je pouffai même encore plus loin la reconnoissance , car je lui tirai du sang avec les ventouses.

Il n'en demeura pas là ; il enfila un autre discours qui dura un grosse demi-heure. Fatigué de l'entendre , & chagrin de voir que le temps s'écouloit sans que j'en fusse plus avancé , je ne savois plus que lui dire. Non , m'écriai-je , il n'est pas possible qu'il y ait au monde un autre homme qui se fasse comme vous un plaisir de faire enrager les gens.

La clarté du jour qui se faisoit voir dans l'appartement de Schahriar , obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Le lendemain , elle continua son récit de cette manière :

---

---

**CLXIII. NUIT.**

**J**E crus, dit le jeune boîteux de Bagdad, que je réussirois mieux en prenant le barbier par la douceur. Au nom de Dieu, lui dis-je, laissez-là tous vos beaux discours, & m'expédiez promptement : une affaire de la dernière importance m'appelle hors de chez moi, comme je vous l'ai déjà dit. A ces mots, il se mit à rire. Ce seroit une chose bien louable, dit-il, si notre esprit demeurait toujours dans la même situation, si nous étions toujours sages & prudents : je veux croire néanmoins que si vous vous êtes mis en colere contre moi, c'est votre maladie qui a causé ce changement dans votre humeur ; c'est pourquoi vous avez besoin de quelques instructions, & vous ne pouvez mieux faire que de suivre l'exemple de votre pere & de votre aïeul : ils venoient me consulter dans toutes leurs affaires ; & je puis dire, sans vanité, qu'ils se louoient fort de mes conseils. Voyez-vous, seigneur, on ne réussit presque jamais dans ce qu'on entreprend, si l'on n'a recours aux avis des personnes éclairées : on ne devient point habile homme, dit le proverbe, qu'on ne prenne conseil d'un habile homme :

me :

me : je vous suis tout acquis, & vous n'avez qu'à me commander.

Je ne puis donc gagner sur vous, interrompis-je, que vous abandonniez tous ces longs discours qui n'aboutissent à rien qu'à me rompre la tête, & qu'à m'empêcher de me trouver où j'ai affaire : rasez-moi donc, ou retirez-vous. En disant cela, je me levai de dépit en frappant du pied contre terre.

Quand il vit que j'étois fâché tout de bon : Seigneur, me dit-il, ne vous fâchez pas, nous allons commencer. Effectivement il me lava la tête, & se mit à me raser; mais il ne m'eut pas donné quatre coups de rasoir, qu'il s'arrêta pour me dire : Seigneur, vous êtes prompt; vous devriez vous abstenir de ces emportemens qui ne viennent que du démon. Je mérite d'ailleurs que vous ayez de la considération pour moi, à cause de mon âge, de ma science & de mes vertus éclatantes.

Continuez de me raser, lui dis-je en l'interrompant encore, & ne parlez plus. C'est-à-dire, reprit-il, que vous avez quelque affaire qui vous presse; je vais parier que je ne me trompe pas. Hé, il y a deux heures, lui répartis-je, que je vous le dis; vous devriez déjà m'avoir rasé. Modérez votre ardeur, repliqua-t-il, vous n'avez peut-être pas bien pensé à ce que vous allez faire;

quand on fait les choses avec précipitation , on s'en repent presque toujours. Je voudrois que vous me disiez quelle est cette affaire qui vous presse si fort, je vous en dirois mon sentiment : vous avez du temps de reste , puisque l'on ne vous attend qu'à midi , & qu'il ne fera midi que dans trois heures. Je ne m'arrête point à cela, lui dis-je ; les gens d'honneur & de parole préviennent le temps qu'on leur a donné ; mais je ne m'apperçois pas qu'en m'amusant à raisonner avec vous , je tombe dans les défauts des barbiers babillards : achevez vite de me raser.

Plus je témoignois d'empressement , & moins il en avoit à m'obéir. Il quitta son rasoir pour prendre son astrolabe : puis laissant son astrolabe , il reprit son rasoir.

Scheherazade voyant paroître le jour , garda le silence. La nuit suivante, elle poursuivit l'histoire commencée :

---

## CLXIV. NUIT.

**L**E barbier , continua le jeune boiteux , quitta encore son rasoir, prit une seconde fois son astrolabe ; & me laissa à demi-rasé pour aller voir quelle heure il étoit précisément. Il revint. Seigneur , me dit-il, je

savois bien que je ne me trompois pas ; il y a encore trois heures jusqu'à midi , j'en suis assuré, ou toutes les regles de l'astronomie sont fausses. Juste ciel ! m'écriai-je , ma patience est à bout , je n'y puis plus tenir. Maudit barbier , barbier de malheur , peu s'en faut que je ne me jette sur toi , & que je ne t'étrangle. Doucement , monsieur , me dit-il d'un air froid , sans s'émouvoir de mon emportement , vous ne craignez pas de retomber malade ; ne vous emportez pas , vous allez être servi dans un moment. En disant ces paroles , il remit son astrolabe dans sa trousse , reprit son rasoir , qu'il repassa sur le cuir qu'il avoit attaché à sa ceinture , & recommença de me raser ; mais en me rasant , il ne put s'empêcher de parler. Si vous vouliez , seigneur , me dit-il , m'apprendre quelle est cette affaire que vous avez à midi , je vous donnerois quelque conseil dont vous pourriez vous trouver bien. Pour le contenter , je lui dis que des amis m'attendoient à midi pour me régaler , & se réjouir avec moi du retour de ma santé.

Quand le barbier entendit parler de régal : Dieu vous bénisse en ce jour comme en tous les autres , s'écria-t-il : vous me faites souvenir que j'invitai hier quatre ou cinq amis à venir manger aujourd'hui chez moi ; je l'avois oublié , & je n'ai encore fait

aucuns préparatifs. Que cela ne vous embarrasse pas, lui dis-je, quoique j'aie mangé dehors, mon garde-manger ne laisse pas d'être toujours bien : je vous fais présent de tout ce qui s'y trouvera : je vous ferai même donner du vin tant que vous en voudrez, car j'en ai d'excellent dans ma cave ; mais il faut que vous acheviez promptement de me raser ; & souvenez-vous qu'au lieu que mon pere vous faisoit des présents pour vous entendre parler, je vous en fais moi pour vous faire taire.

Il ne se contenta pas de la parole que je lui donnois. Dieu vous récompense, s'écria-t-il, de la grace que vous me faites ; mais montrez-moi tout-à-l'heure ces provisions, afin que je voye s'il y aura de quoi bien régaler mes amis : je veux qu'ils soient contents de la bonne chere que je leur ferai. J'ai, lui dis-je, un agneau, six chapons, une douzaine de poulets, & de quoi faire quatre entrées. Je donnai ordre à un esclave d'apporter tout cela sur le champ avec quatre grandes cruches de vin. Voilà qui est bien, reprit le barbier ; mais il faudroit des fruits & de quoi assaisonner la viande. Je lui fis encore donner ce qu'il demandoit. Il cessa de me raser pour examiner chaque chose l'une après l'autre ; & comme cet examen dura près d'une demi-heure, je pestois, j'enrageois ; mais j'avois beau pes-

ter & enrager , le bourreau ne s'en pressoit pas davantage. Il reprit pourtant le rasoir , & me rafa quelques moments ; puis s'arrêtant tout-à-coup : Je n'aurois jamais cru , seigneur , me dit-il , que vous fussiez si libéral : je commence à connoître que feu monsieur votre pere revit en vous : certes , je ne méritois pas les graces dont vous me comblez , & je vous assure que j'en conserverai une éternelle reconnoissance ; car , seigneur , afin que vous le sachiez , je n'ai rien que ce qui me vient de la générosité des honnêtes gens comme vous : en quoi je ressemble à Zantout , qui frotte le monde au bain ; à Sali , qui vend des pois chiches grillés par les rues ; à Salouz , qui vend des fèves ; à Akerfcha , qui vend des herbes ; à Abou Mekarès , qui arrose les rues pour abattre la poussiere ; & à Cassem de la garde du calife : tous ces gens là n'engendrent point de mélancolie ; ils ne sont ni fâcheux ni querelleux ; plus contents de leur sort que le calife au milieu de toute sa cour , ils sont toujours gais , prêts à chanter & à danser , & ils ont chacun leur chanson & leur danse particuliere , dont ils divertissent toute la ville de Bagdad ; mais ce que j'estime le plus en eux , c'est qu'ils ne sont pas grands parleurs , non plus que votre esclave qui a l'honneur de vous parler. Tenez , seigneur , voici la chanson & la danse de Zantout qui

366 *Les mille & une Nuits*,  
frotte le monde au bain ; regardez-moi , &  
voyez si je fais bien l'imiter.

Scheherazade n'en dit pas davantage ,  
parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. Le  
lendemain, elle poursuivit sa narration  
dans ces termes :

---

## CLXV. NUIT.

**L**E barbier chanta la chanson , & dansa la  
danse de Zantout , continua le jeune boî-  
teux ; & quoi que je pusse dire pour l'obli-  
ger à finir ses bouffonneries , il ne cessa pas  
qu'il n'eût contrefait de même tous ceux  
qu'il avoit nommés. Après cela, s'adressant  
à moi : Seigneur, me dit-il, je vais faire  
venir chez moi tous ces honnêtes gens ; si  
vous m'en croyez, vous serez des nôtres,  
& vous laisserez là vos amis, qui sont peut-  
être de grands parleurs, qui ne feront que  
vous étourdir par leurs ennuyeux discours,  
& vous faire retomber dans une maladie  
pire que celle dont vous sortez, au-lieu que  
chez moi vous n'aurez que du plaisir.

Malgré ma colere, je ne pus m'empêcher  
de rire de ses folies. Je voudrois, lui dis-je,  
n'avoir pas affaire, j'accepterois la propo-  
sition que vous me faites ; j'irois de bon  
cœur me réjouir avec vous ; mais je vous

prie de m'en dispenser, je suis trop engagé aujourd'hui; je serai plus libre un autre jour, & nous ferons cette partie: achevez de me raser, & hâtez-vous de vous en retourner: vos amis sont déjà peut-être dans votre maison. Seigneur, reprit-il, ne me refusez pas la grace que je vous demande. Venez vous réjouir avec la bonne compagnie que je dois avoir: si vous vous étiez trouvé une fois avec ces gens-là, vous en feriez si content, que vous renoncerez pour eux à vos amis. Ne parlons plus de cela, lui répondis-je, je ne puis être de votre festin.

Je ne gagnai rien par la douceur. Puisque vous ne voulez pas venir chez moi, repliqua le barbier, il faut donc que vous trouviez bon que j'aïlle avec vous. Je vais porter chez moi ce que vous m'avez donné; mes amis mangeront, si bon leur semble; je reviendrai aussi-tôt: je ne veux pas commettre l'incivilité de vous laisser aller seul; vous méritez bien que j'aye pour vous cette complaisance. Ciel! m'écriai-je alors, je ne pourrai donc pas me délivrer aujourd'hui d'un homme si fâcheux! Au nom du grand Dieu vivant, lui dis-je, finissez vos discours importuns; allez trouver vos amis: buvez, mangez, réjouissez-vous, & laissez-moi la liberté d'aller avec les miens. Je veux partir seul, je n'ai pas besoin que

personne m'accompagne : aussi-bien, il faut que je vous l'avoue, le lieu où je vais n'est pas un lieu où vous puissiez être reçu ; on n'y veut que moi. Vous vous moquez, seigneur, répartit-il ; si vos amis vous ont convié à un festin, quelle raison peut vous empêcher de me permettre de vous accompagner ? Vous leur ferez plaisir, j'en suis sûr, de leur mener un homme qui a comme moi le mot pour rire, & qui fait divertir agréablement une compagnie. Quoi que vous me puissiez dire, la chose est résolue, je vous accompagnerai malgré vous.

Ces paroles, messeigneurs, me jetterent dans un grand embarras. Comment me déferai-je de ce maudit barbier, disois-je en moi-même ? Si je m'obstine à le contredire, nous ne finirons point notre contestation : d'ailleurs, j'entendois qu'on appelloit déjà pour la première fois à la prière de midi, & qu'il étoit temps de partir ; ainsi je pris le parti de ne dire mot, & de faire semblant de consentir qu'il vînt avec moi. Alors il acheva de me raser ; & cela étant fait, je lui dis : Prenez quelques-uns de mes gens pour emporter avec vous ces provisions, & revenez, je vous attends ; je ne partirai pas sans vous.

Il sortit enfin, & j'achevai promptement de m'habiller. J'entendis appeler à la prière pour la dernière fois ; je me hâtai de me

mettre en chemin ; mais le malicieux barbier qui avoit jugé de mon intention, s'étoit contenté d'aller avec mes gens jusques à la vue de sa maison , & de les voir entrer chez lui. Il s'étoit caché à un coin de rue pour m'observer & me suivre. En effet, quand je fus arrivé à la porte du cadî, je me retournai & l'apperçus à l'entrée de la rue : j'en eus un chagrin mortel.

La porte du cadî étoit à demi-ouverte, & en entrant, je vis la vieille dame qui m'attendoit, & qui après avoir fermé la porte, me conduisit à la chambre de la jeune dame dont j'étois amoureux ; mais à peine commençois-je à l'entretenir, que nous entendîmes du bruit dans la rue. La jeune dame mit la tête à la fenêtre, & vit au travers de la jaloufie, que c'étoit le cadî son pere qui revenoit déjà de la priere. Je regardai aussi en même-temps, & j'apperçus le barbier assis vis-à-vis, au même endroit d'où j'avois vu la jeune dame.

J'eus alors deux sujets de crainte, l'arrivée du cadî, & la présence du barbier. La jeune dame me rassura sur le premier, en me disant que son pere ne montoit à sa chambre que très-rarement ; & que comme elle avoit prévu que ce contre-temps pourroit arriver, elle avoit songé au moyen de me faire sortir sûrement ; mais l'indiscrétion du malheureux barbier me causoit une gran-

de inquiétude, & vous allez voir que cette inquiétude n'étoit pas sans fondement.

Dès que le cadi fut rentré chez lui, il donna lui-même la bastonnade à un esclave qui l'avoit méritée. L'esclave pouffoit de grands cris qu'on entendoit de la rue. Le barbier crut que c'étoit moi qui criois & qu'on maltraitoit. Prévenu de cette pensée, il fait des cris épouvantables, déchire ses habits, jette de la poussière sur sa tête, appelle au secours tout le voisinage, qui vient à lui aussi-tôt. On lui demande ce qu'il a, & quel secours on peut lui donner. Hélas ! s'écrie-t-il, on assassine mon maître, mon cher patron ; & sans rien dire davantage, il court jusques chez moi, en criant toujours de même, & revient suivi de tous mes domestiques armés de bâtons. Ils frappent avec une fureur qui n'est pas concevable à la porte du cadi, qui envoya un esclave pour voir ce que c'étoit ; mais l'esclave, tout effrayé, retourne vers son maître : Seigneur, dit-il, plus de dix mille hommes veulent entrer chez vous par force, & commencent à enfoncer la porte.

Le cadi courut aussi-tôt lui-même ouvrir la porte, & demanda ce qu'on lui vouloit. Sa présence vénérable ne put inspirer du respect à mes gens, qui lui dirent insolument : Maudit cadi, chien de cadi, quel sujet avez-vous d'assassiner notre maître ?

que vous a-t-il fait ? Bonnes gens, leur répondit le cadi, pourquoi aurois-je assassiné votre maître que je ne connois pas, & qui ne m'a point offensé ? Voilà ma maison ouverte, entrez, voyez, cherchez. Vous lui avez donné la bastonnade, dit le barbier ; j'ai entendu ses cris il n'y a qu'un moment. Mais encore, repliqua le cadi, quelle offense m'a pu faire votre maître pour m'avoir obligé à le maltraiter comme vous le dites ? Est-ce qu'il est dans ma maison ? & s'il y est, comment y est-il entré, ou qui peut l'y avoir introduit ? Vous ne m'en ferez point accroire avec votre grande barbe, méchant cadi, répartit le barbier, je fais bien ce que je dis. Votre fille aime notre maître, & lui a donné rendez-vous dans votre maison pendant la prière du midi ; vous en avez sans doute été averti : vous êtes revenu chez vous : vous l'y avez surpris, & lui avez fait donner la bastonnade par vos esclaves ; mais vous n'aurez pas fait cette méchante action impunément ; le calife en sera informé, & en fera bonne & brieve justice. Laissez-le sortir, & nous le rendez tout-à-l'heure, sinon nous allons entrer, & vous l'arracher à votre honte. Il n'est pas besoin de tant parler, reprit le cadi, ni de faire un si grand éclat ; si ce que vous dites est vrai, vous n'avez qu'à entrer & le chercher, je vous en donne la permis-

sion. Le cadi n'eut pas achevé ces mots, que le barbier & mes gens se jetterent dans la maison comme des furieux, & se mirent à me chercher par-tout.

Scheherazade, en cet endroit, ayant apperçu le jour, cessa de parler. Schahriar se leva en riant du zele indiscret du barbier, & fort curieux de savoir ce qui s'étoit passé dans la maison du cadi, & par quel accident le jeune homme pouvoit être devenu boîteux. La sultane satisfit sa curiosité le lendemain, & reprit la parole dans ces termes.

*Fin du Tome second.*